



HAL
open science

La crypte de l'église Saint-Pierre de Lémenc (Chambéry) : étude documentaire et archéologique

Valérie Delesalle-Huvé

► To cite this version:

Valérie Delesalle-Huvé. La crypte de l'église Saint-Pierre de Lémenc (Chambéry) : étude documentaire et archéologique. Histoire. 2019. dumas-02491952

HAL Id: dumas-02491952

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02491952>

Submitted on 26 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

La crypte de l'église Saint-Pierre de Lémenc (Chambéry),
étude documentaire et archéologique.



Volume I

Mémoire de Master 2 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire de l'art

Parcours : Histoire, technique et théorie des arts visuels

Sous la direction de M. Pierre MARTIN

Année universitaire 2018-2019

Valérie DELESALLE-HUVÉ

La crypte de l'église Saint-Pierre de Lémenc (Chambéry)
étude documentaire et archéologique.

Volume I

Mémoire de Master 2 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire de l'art

Parcours : Histoire, technique et théorie des arts visuels

Sous la direction de M. Pierre MARTIN

Année universitaire 2018-2019

Déclaration sur l'honneur de non-plagiat

Je soussignée Valérie DELESALLE-HUVÉ, déclare sur l'honneur :

- être pleinement consciente que le plagiat de documents ou d'une partie d'un document publiés sur toutes formes de support, y compris l'Internet, constitue une violation des droits d'auteur et un délit de contrefaçon, sanctionné, d'une part, par l'article L335-2 du Code de la Propriété intellectuelle et, d'autre part, par l'université ;

- que ce mémoire est inédit et de ma composition, hormis les éléments utilisés pour illustrer mon propos (courtes citations, photographies, illustrations, etc.) pour lesquels je m'engage à citer la source ;

- que mon texte ne viole aucun droit d'auteur, ni celui d'aucune personne et qu'il ne contient aucun propos diffamatoire ;

- que les analyses et les conclusions de ce mémoire n'engagent pas la responsabilité de mon université de soutenance ;

Fait à : Grenoble

Le : 2 juin 2019

Signature de l'auteur du mémoire :

V. Delesalle-Huvé

Remerciements

Mes remerciements et ma gratitude iront tout d'abord à Pierre Martin qui m'encadre et me soutient depuis deux ans. Ce travail est le fruit de longues heures de discussions et d'échanges qui m'ont permis d'avancer sur le « chemin de la connaissance ».

Je souhaite également remercier Laurence Rivière pour son soutien et sa disponibilité. Merci pour le temps que vous m'accordez et la confiance que vous me témoignez.

Chantal Fernex de Mongex, conservatrice du patrimoine, a été pendant deux ans mon interlocutrice privilégiée à la mairie de Chambéry. Mon travail a été grandement facilité par votre disponibilité, vos conseils et vos encouragements. Je vous en remercie vivement.

Cette année a également été l'occasion de me rapprocher de spécialistes de l'histoire de la Savoie et du Dauphiné. La découverte de cette discipline et de sa méthodologie m'a permis de progresser et d'avancer dans mon travail. Je tiens à remercier Noëlle Deflou-Leca et Anne Lemonde qui m'ont beaucoup aidé dans cette démarche par leurs conseils avisés.

Enfin, je tiens à remercier mon entourage qui partage cette aventure avec moi depuis quatre ans maintenant. Les moments de doute et de découragement sont nombreux et ce travail n'aurait jamais pu être réalisé sans votre soutien.

Sommaire

PARTIE 1 - DONNEES CONTEXTUELLES	10
CHAPITRE 1 – CONTEXTE GEOLOGIQUE	11
La Savoie	11
Chambéry et la colline de Lémenc	12
CHAPITRE 2 – CONTEXTE HISTORIQUE.....	14
Les débuts de l’occupation humaine	14
L’occupation romaine : un temple dédié à Mercure ?	15
Les débuts du christianisme dans les Alpes	17
L’installation des Burgondes en Sapaudia (443-516).....	19
La Sabaudia mérovingienne et carolingienne (534 - 888 après J.C.).....	20
Le royaume de Bourgogne (888-1032)	21
Les premiers comtes de Savoie (X ^e -XII ^e siècles) et l’expansion monastique.....	26
CHAPITRE 3 – CONTEXTE ARCHEOLOGIQUE.....	28
L’espace funéraire et les chapelles de Lémenc	28
L’apport du diagnostic dans les jardins ouvriers.....	29
PARTIE 2 - LA DOCUMENTATION ARCHEOLOGIQUE.....	32
CHAPITRE 4 – DONNEES RELATIVES AU FONCTIONNEMENT DE L’EDIFICE	33
De la fondation du site à l’époque moderne, les différents ordres	33
Le culte des reliques à Lémenc.....	35
CHAPITRE 5 - SOURCES AVANT LE CLASSEMENT AU TITRE DES MONUMENTS HISTORIQUES.....	38
Les visites pastorales.....	38
Les travaux d’exhaussement de la nef.....	40
Le jubé	41
Le clocher	42
CHAPITRE 6 - SOURCES APRES LE CLASSEMENT AU TITRE DES MONUMENTS HISTORIQUES	44
Les premiers travaux après le classement au titre des Monuments historiques	44
Photos et cartes postales.....	46
Les travaux de 1959	46
Les travaux dans les années 1970.....	47
Documents fournis par le diagnostic patrimonial	47
Réalisation d’un relevé photogrammétrique	48
CHAPITRE 7 – ÉTAT DE LA QUESTION.....	49
Le débat sur la fonction de la rotonde : baptistère ou martyrium ?	49
Les travaux d’Edmond Brocard.....	51
État de la bibliographie	51
CONCLUSION	53
PARTIE 3 - ANALYSE ARCHEOLOGIQUE	55
CHAPITRE 8 – L’EGLISE HAUTE	56
La façade	56
La nef.....	57
Les chapelles latérales.....	58
Le chevet	59

CHAPITRE 9 - LA CRYPTÉ	60
La rotonde.....	60
La nef de la crypte.....	64
L'abside	65
Le groupe sculpté de la Mise au Tombeau.....	66
CHAPITRE 10 - LES TRANSFORMATIONS APPORTEES A L'EDIFICE – CHRONOLOGIE RELATIVE	67
L'élargissement du chœur de la fin du Moyen Âge.....	67
L'emplacement du jubé.....	67
Les escaliers d'accès à la crypte	68
L'espace à l'arrière de l'oculus.....	69
La nef de la crypte.....	71
L'éclairage de la crypte.....	72
La rotonde : un bâtiment isolé ?	73
Conclusion.....	73
PARTIE 4 - DATATION ET INTERPRETATION.....	75
CHAPITRE 11 - LA SCULPTURE MONUMENTALE.....	76
Les colonnes de la rotonde.....	76
La clé de voûte en pendentif de la rotonde.....	84
La plaque sculptée pouvant servir de fenestella.....	85
CHAPITRE 12 – L'EDICULE CENTRAL, TYPOLOGIE ET INTERPRETATION.....	87
Les baptistères paléochrétiens de forme hexagonale	88
L'image des baptistères carolingiens.....	89
CHAPITRE 13 - LES CRYPTES : ORIGINE ET FONCTION	91
CHAPITRE 14 - LES ROTONDES, ORIGINE, EVOLUTION, FONCTION	94
Les premières rotondes, une origine antique ?.....	94
Les rotondes carolingiennes et le culte marial	97
Quelques exemples de rotondes au XI ^e siècle.....	100
CHAPITRE 15 - TYPOLOGIE, DATATION, INTERPRETATIONS	105

Introduction

L'église Saint-Pierre de Lémenc est située sur les hauteurs de la ville de Chambéry. Elle est aujourd'hui englobée dans un quartier dont l'urbanisme s'est fortement densifié. Au moment de sa construction, le prieuré était situé à l'extérieur de la ville, hors des fortifications. À l'heure actuelle, l'église, dont l'entrée s'effectue à partir d'une place exiguë, semble être enchâssée, au nord, dans plusieurs constructions et protégée, au sud, un petit cimetière aujourd'hui désaffecté. À l'intérieur de celui-ci, on retrouve quelques monuments funéraires, dont notamment celui de la famille Savoiroux.

L'église, austère et peu éclairée, ne laisse en rien présager du trésor que l'on peut découvrir en descendant dans la crypte. Cet espace ne peut laisser le visiteur indifférent. Les escaliers qui prennent naissance dans la nef de l'église débouchent sur une rotonde, centrée autour d'un petit édicule de plan hexagonal lui-même surmonté d'une coupole. La rotonde se prolonge par une nef à trois vaisseaux, voûtée en berceau et par un chevet daté du XV^e siècle. L'ensemble a été classé au titre des Monuments historiques en 1900. La crypte est aujourd'hui fermée au public en raison de problèmes de conservation liés à l'humidité. La mairie de Chambéry a fait réaliser en 2014 un diagnostic patrimonial en vue de prévoir une restauration de la crypte¹. Cette étude sera une aide précieuse pour la réalisation de ce mémoire dans la mesure où elle nous fournit une documentation graphique importante².

Le site de Lémenc présente un intérêt majeur pour le patrimoine chambérien puisque les premières traces d'occupation remontent à l'antiquité. Il semble que l'église de Lémenc ait été l'église primitive de la ville. La reconstruction de l'église haute date de la fin du XV^e siècle, mais de nombreuses questions se posent quant aux édifices qui la précèdent. Pour le moment, aucune datation certaine n'est proposée pour la crypte, ni pour sa rotonde qui semble être la partie la plus ancienne. Les rapports entre la rotonde et l'église haute restent également des questions importantes pour la compréhension des différentes étapes de construction. Des fouilles menées par l'INRAP en 2015, à la demande de la mairie de Chambéry, ont révélé des vestiges archéologiques en contrebas de l'édifice. Ces derniers pourront peut-être apporter un éclairage nouveau pour la compréhension du site.

¹ PRIBETICH-AZNAR 2014.

² Ce rapport nous a été d'une aide précieuse dans la mesure où il nous a fourni de nombreux plans et coupes de l'édifice, documents qui n'avaient jamais été réalisés auparavant.

Cette monographie se veut être une étude la plus complète possible du site de Lémenc. L'objectif de ce travail est de réaliser une synthèse des données à notre disposition à ce jour.

Dans un premier temps, nous verrons dans quel contexte, géographique et historique, s'est développé le site de Lémenc. Nous ferons ensuite un « état des lieux » des données qui concernent cet édifice. Cela nous permettra ensuite de procéder à une analyse archéologique qui devrait nous permettre d'avancer certaines hypothèses de chronologie, sinon absolues, du moins relatives.

Ce document est le fruit du travail de mes deux années de Master. Il reprend une partie des données recueillies lors de mon mémoire de Master ³. Certains éléments ont été réutilisés dans leur intégralité alors que d'autres ont été modifiés ou complétés

La crypte de Lémenc a été l'objet de nombreux ouvrages. L'objectif ici n'est pas d'en refaire l'histoire, mais plutôt d'essayer de réaliser une synthèse, la plus objective et la plus complète possible, de toute la documentation à notre disposition.

³ DELESALLE 2018.

Avertissement

Les recherches concernant l'église et la crypte de Saint-Pierre de Lémenc à Chambéry se heurtent rapidement au manque de sources anciennes. En effet, une grande partie de ces sources a été détruite à la fin du XIX^e siècle lors de l'incendie qui a ravagé le théâtre de Chambéry dans lequel étaient provisoirement entreposées les archives départementales. Lors de cette étude, nous devons fréquemment nous contenter des écrits des érudits du XIX^e siècle qui ont eu l'opportunité d'accéder à ces documents avant leur disparition. Leur vision souvent « romanesque » nous oblige à beaucoup de prudence quant à l'authenticité de leurs propos qui demeurent cependant une base précieuse pour cette recherche.

Partie 1

-

Données contextuelles

Chapitre 1 – Contexte géologique

La Savoie

La Savoie est avant tout un territoire difficile à cerner et à délimiter. Ses frontières ont souvent varié au cours des siècles ; d'abord simple région géographique, puis vaste province, elle constitue aujourd'hui deux départements français. En outre, la réalité historique ne correspond pas toujours aux limites géographiques. De nombreux auteurs ont tenté de définir ce territoire complexe tant du point de vue historique que géographique et beaucoup sont ceux qui parlent *des pays de Savoie* afin de mettre en évidence cette diversité.

Située au cœur des Alpes, la Savoie présente quatre types de régions naturelles⁴ :

- L'avant-pays alpin constitué de plis jurassiens précédant une plaine formée par des molasses jurassiennes ;
- Les Préalpes qui sont des massifs autonomes de moyenne altitude, séparés par des cluses ;
- Ces massifs sont eux-mêmes séparés par de grandes vallées transversales ;
- Les Alpes qui sont de grands massifs cristallins.

La Savoie, telle que nous la connaissons à l'heure actuelle, est un territoire géographique dont les frontières ont été définies entre le XI^e et le XV^e siècle, sous l'influence des comtes et ducs de Savoie. Ce grand état alpin a été créé à la suite du démembrement de l'empire carolingien. Celui-ci se compose de six grandes provinces aux caractéristiques très marquées (figure 1).

- Au nord le Chablais dont la capitale incontestée est Thônes ;
- Le Faucigny qui représente la route entre Genève et le Mont Blanc ;
- Le Genevois situé entre les Alpes et le Jura, centré autour d'Annecy ;
- L'ensemble montagnard de Tarentaise ;
- Le deuxième ensemble montagnard de la Maurienne ;

⁴ LEGUAY 1983, p. 19-22.

- La Savoie « propre » dont le cœur est Chambéry qui va nous intéresser plus particulièrement dans cette étude.

Les Alpes constituent à la fois un obstacle, une barrière naturelle qui protège le pays savoyard, mais aussi un point de passage entre la France et l'Italie. Les profondes vallées ont de tout temps été utilisées comme voies de circulation. Les axes nord-sud sont nombreux et souvent faciles d'accès. Ils sont principalement utilisés pour la desserte locale, mais surtout permettent l'accès aux deux grandes vallées de la Tarentaise et de la Maurienne. Les passages transversaux, quant à eux, favorisent les relations entre les pays transalpins et cisalpins. Le passage vers l'Italie se fait par les différents cols, particulièrement ceux du Mont-Cenis, du Petit ou du Grand Saint-Bernard. Ces voies, peu utilisées pour le transport de marchandises ont été très fréquentées par les hommes : marchands, militaires, artistes, pèlerins, mais aussi souverains et leur suite se déplaçant d'une capitale à l'autre. Les routes des Alpes ont été le témoin de ces nombreux déplacements.

La montagne, omniprésente dans la géographie savoyarde, reste la composante dominante, mais elle est marquée par de profondes vallées qui sont autant de voies de circulation. Malgré l'image de région enclavée, la Savoie a toujours été un lieu de circulation, un couloir de passage entre la France et l'Italie. Ces nombreux échanges ont certainement contribué à façonner le paysage culturel savoyard.

Chambéry et la colline de Lémenc

La ville de Chambéry s'est développée dans la cluse de Chambéry, autrefois appelée « Savoie propre », aux confluent de la Leysse, de l'Albanne puis de l'Hyères qui alimentent ensuite le lac du Bourget. Elle est cernée par des massifs de moyenne altitude qui constituent les Préalpes du nord : au sud, le massif de la Chartreuse (avec le mont Granier) et la chaîne de Belledonne, à l'ouest, la chaîne de l'épine, au nord le lac du Bourget, et enfin à l'est le massif des Bauges, dominé par le Nivolet. C'est au pied de ce massif que se situe la colline de Lémenc, qui se détache du Nivolet par le passage du Saturnin. Avant la fondation de la ville à l'époque romaine, la cluse de Chambéry était constituée de vastes marais, résultant des dernières glaciations et du retrait du lac du Bourget. Ceci explique pourquoi la ville s'est tout d'abord développée sur les collines environnantes, principalement celle de Lémenc, avant d'occuper l'emplacement que nous lui connaissons aujourd'hui.

La colline de Lémenc est en fait un plateau incliné au sud-est, terminé par un escarpement rocheux. Ce promontoire qui domine la ville de Chambéry est situé à une altitude variant

entre 300 et 558 mètres⁵. Dans cette région qui présente une tectonique agitée, la colline de Lémenc est la dernière d'une série d'ondulations qui marquent la partie occidentale du massif des Bauges appelée anticlinal Semnoz-Revard-Nivolet⁶. Elle apparaît comme une sorte de repli qui suit le même axe que la cluse de Chambéry (figure 2).

La colline est constituée d'un bloc de calcaire jurassique composé de plusieurs couches superposées, qui forment un ensemble très solide ayant particulièrement bien résisté aux érosions⁷. Des carrières de calcaires situées sur la colline de Lémenc ont servi à la construction d'une grande partie de la ville de Chambéry.

Cette topographie particulière explique en partie comment les premiers hommes se sont installés sur cette colline, à l'abri des inondations. En effet, les dalles de calcaires qui forment la colline de Lémenc sont rapidement sèches par rapport aux zones humides des fonds de vallées et le versant oriental présente une exposition favorable à l'installation humaine. Une des seules contreparties à cette situation très favorable est le manque d'eau. Cela a pu être rapidement compensé par le creusement de puits dès la période romaine. Certains ont pu être retrouvés lors de fouilles sur le faubourg Nézin⁸.

⁵ GILLIO 1946, p. 8.

⁶ VEYRET 1957, p. 11.

⁷ GILLIO 1946, p. 9.

⁸ RÉMY *et al.* 1996, p. 134. Il a été découvert, en 1800, dans une vigne du faubourg Nézin, un puits de plus de 14 m de profondeur, contenant un as d'Antonin le Pieux.

Chapitre 2 – Contexte historique

Ce chapitre, loin d'avoir l'ambition de réécrire l'histoire de la Savoie, se veut plutôt être un rappel des évènements marquants de l'histoire de cette région, dans le but de contextualiser les étapes de construction de l'église Saint-Pierre de Lémenc. Nous nous attarderons plus particulièrement à la période qui nous concerne dans le cadre de cette étude monographique, c'est-à-dire celle qui va des origines de l'occupation humaine du site jusqu'au XI^e siècle. Ce chapitre veut essayer de faire le lien entre l'histoire de la Savoie et les débuts de l'occupation du site de Lémenc.

Le nom de Sapaudia (ancien nom de la Savoie) apparaît pour la première fois dans l'*histoire* d'Ammien Marcellin, au livre XV, composé vers 385⁹, puis il est mentionné deux fois au V^e siècle, dans la *Noticia Dignitatum* qui fait référence à la flotte militaire d'*Ebrudunum Sapaudiae*, puis dans la *Chronica Gallica* qui nomme la Sapaudia comme étant le territoire donné aux Burgondes en 443. Nous retrouvons seulement trois siècles plus tard, en 806, la mention d'une Savoie (Saboïa) carolingienne, puis en 1160 le titre de comte de Savoie (*Comes Sabaudiae*) qui apparaît avec Humbert II. Même si le nom de Savoie apparaît tardivement, la région est connue et très tôt mentionnée par les auteurs grecs et latins (Polybe, Strabon, Pline l'ancien)¹⁰.

Les débuts de l'occupation humaine

Les premières traces d'occupation humaine remontent en Savoie au Paléolithique moyen (vers 70 000 avant notre ère). Les vestiges d'un camp néandertalien ont été retrouvés dans la grotte du Barré, à Onnion en Faucigny.

Vers 12 000 avant J.-C., on a pu observer les premières incursions de chasseurs magdaléniens. Les traces d'occupation préhistorique restent cependant rares en Savoie.

Dans la deuxième moitié du IV^e millénaire avant J.-C., on assiste à une colonisation néolithique de la province savoyarde.

La fin de l'Âge de Bronze est marquée par un développement du peuplement et par la naissance de la métallurgie alpine (entre 1200 et 700 avant notre ère).

⁹ GUICHONNET 1973, p. 93-94.

¹⁰ LEGUAY 1983, p. 11-15.

À partir du V^e siècle avant J.-C., deux entités archéologiques distinctes se développent en Savoie : l'est et le centre des massifs alpins voient se développer la civilisation alpine (les vallées de l'Isère et de l'Arc sont occupées par de petites peuplades : les Médulles et les Ceutrons) alors qu'à l'ouest, le plateau savoyard et les massifs subalpins restent des régions ouvertes aux migrations. Lors des grandes migrations des peuples celtes, les Allobroges envahissent la région savoyarde et s'y installent¹¹.

L'occupation romaine : un temple dédié à Mercure ?

L'Allobrogie est soumise par Rome entre 125 et 121 avant J.-C., tandis que les autres vallées alpines résistent plus à César et n'entrent dans l'Empire qu'en 15 avant J.-C. La maîtrise des axes de passage vers l'Italie reste un enjeu majeur pour l'Empire romain. Les pistes gauloises sont consolidées et remplacées par des chaussées solides. L'Allobrogie est intégrée dans la province de Narbonnaise, ce qui n'est pas forcément le cas des autres vallées alpines.

Les Alpes occidentales sont alors composées de quatre provinces qui contrôlent chacune une voie de passage :

- Les Alpes Cottiennes, le col du Montgenèvre ;
- Les Alpes Graies, le col du Petit-Saint-Bernard ;
- Les Alpes Pennines, le col du Grand-Saint-Bernard ;
- Les Alpes Maritimes, une voie côtière¹².

Ces voies de circulation, vont avoir une importance considérable. Les vallées de Savoie ne sont pas des zones isolées dont les Alpes seraient le terminus, mais au contraire, des points de passages et d'échanges qui profitent de la richesse culturelle des voyageurs.

Ces routes antiques sont répertoriées sur des cartes dont la Table de Peutinger est l'exemple le plus connu¹³. La station de Lémenc (*Leminco*) y est mentionnée entre *Mantala* (Bourg-Escaval) et *Lavisco* (Les Échelles). Elle est située sur une voie consulaire reliant Milan à Lyon et Vienne à travers les Alpes Graies, par le col du Petit-Saint-Bernard (figure 3). Il existait également une route secondaire qui démarrait près de *Lemencum* et conduisait à

¹¹ MENABREA 1993, p. 9-10.

¹² LEGUAY 1983, p. 206-213.

¹³ CHEVALLIER 1997, p. 53-56 : La table de Peutinger est une copie médiévale (XII^e-XIII^e siècles) d'une carte antique, trouvée à Worms à la fin du XV^e siècle, elle fut donnée en 1508 à Conrad Peutinger d'Augsbourg, à qui elle doit son nom. Elle est conservée à la Bibliothèque de Vienne (Autriche).

Aquae (Aix-les-Bains) et *Geneva* (Genève). La station de Lémenc est également mentionnée dans l'itinéraire d'Antonin¹⁴. Selon Laurent Ripart, d'après les itinéraires ou les cosmographies établis entre le II^e et le VII^e siècle, le passage à travers les Alpes s'effectuait essentiellement par les cols du Petit et du Grand-Saint-Bernard, tandis que le col du Mont-Cenis n'était alors qu'un axe routier secondaire¹⁵.

À la fin du III^e siècle, l'empereur Dioclétien, suite aux invasions alémaniques, imposa un nouveau découpage des provinces en créant une province viennoise dont fit partie la combe de Chambéry. Dans les vallées alpines, l'occupation romaine fut plus lente et progressive et se développa principalement le long des voies de circulation (figure 4)¹⁶.

De nombreux sanctuaires dédiés à Mercure sont signalés en territoire Allobroges, notamment sur la route qui va du Petit-Saint-Bernard à Vienne. Des vestiges ont été retrouvés à Châteauneuf (Savoie) et à Martigny (Valais-Suisse). Nous pouvons citer le témoignage de César dans *La guerre des Gaules*, VI,17 :

« Le dieu qu'ils honorent le plus est Mercure ; ses statues sont nombreuses, ils le considèrent comme l'inventeur de tous les arts, il est pour eux le dieu qui indique la route à suivre, qui guide le voyageur, il est celui qui est le plus capable de faire gagner de l'argent et de protéger le commerce ».

De nombreux auteurs font mention de l'existence d'un temple dédié à Mercure sur le site de Lémenc. Nous pouvons citer à ce sujet l'historien Léon Ménabré :

« Nous ne possédons aucune notion bien précise sur ce que pouvait être l'antique *Lemnicum* : on doit présumer toutefois que, placée au confluent de plusieurs vallées, cette station n'était pas sans importance. De nombreuses sépultures appartenant à la période romaine y ont été découvertes. On y a trouvé entre autres les fragments d'une statue colossale en bronze, représentant Mercure, fragments décelant ce que l'art a de plus merveilleux et de plus exquis... »¹⁷.

¹⁴ CHEVALLIER 1997, p. 56-58 : il s'agit d'une sorte de « guide de voyage » du monde antique qui recense les différentes villes-étape et la distance qui les sépare. Les étapes journalières sont recensées d'ouest en est par grandes régions.

¹⁵ RIPART 1999, p. 381-383.

¹⁶ *Atlas culturel des Alpes occidentales*, 2004, p. 116-118.

¹⁷ MÉNABRE 1847, p. 2.

En effet, des vestiges appartenant à une statue colossale ont été découverts à proximité de l'église de Lémenc¹⁸. Il s'agit d'un caducée en Bronze (figure 5) et de trois doigts dont deux appartiennent à une main droite et un à une main gauche. La statue devait mesurer environ 2,50 mètres de hauteur¹⁹. Il faut cependant préciser que les textes du XIX^e siècle ne mentionnent pas le site exact de la découverte. De nombreux auteurs supposent que le temple s'élevait à proximité de l'actuelle église de Lémenc. Nous pouvons tout de même signaler l'hypothèse de Monique Dacquin²⁰ qui souligne le fait que des urnes funéraires ont été retrouvées dans le clos de la Visitation en 1868-1869²¹, à proximité de l'église. Il lui semblerait plus cohérent que le temple se soit situé au cœur de la ville, avec les habitants plutôt qu'au bord d'une route. Il faudrait donc plutôt le situer à proximité de l'actuel lycée Saint-Ambroise, voire dans le quartier du faubourg Nézin. En l'absence de nouvelles fouilles archéologiques, nous ne pourrions confirmer ou infirmer ces suppositions (figure 6).

Les débuts du christianisme dans les Alpes

La période de domination romaine voit aussi se développer le christianisme dans les Alpes. L'étude de cette diffusion se heurte rapidement à la rareté des sources et les légendes à ce sujet sont nombreuses. Pour J.-L. Rochex, auteur d'une histoire de l'abbaye de la Novalaise éditée en 1670, l'église Saint-Pierre de Lémenc devrait ses origines à l'apôtre Saint Barnabé et aurait même été construite du vivant de Saint-Pierre²².

Alors que le christianisme se développe dès la fin du I^{er} siècle après J.-C. dans les ports provençaux et le sillon rhodanien (Vienne, Lyon), les vallées alpines, plus conservatrices, restent fidèles à leurs croyances et superstitions. Il semblerait que les premiers chrétiens, émigrés ou autochtones, soient apparus au III^e siècle de notre ère d'abord dans la région de Genève, puis rapidement après dans des localités dynamiques comme *Condate* (Seyssel), *Aquae* (Aix-les-Bains), *Axima* (Aime) ou *Lemincum* (Lémenc)²³. Cette diffusion semble s'être tout d'abord développée le long des voies de circulation transalpines, très fréquentées entre la Gaule méridionale et l'Italie. La présence d'évêques est attestée dès la fin du IV^e siècle (ils sont mentionnés dans les conciles). L'évêché de Grenoble est mentionné dès 381

¹⁸ PRIEUR 1984, p. 38.

¹⁹ Ces vestiges sont conservés au Musée Savoisien de Chambéry.

²⁰ DACQUIN 2016, p. 10.

²¹ RÉMY *et al.* 1996, p. 133-135.

²² LEGUAY 1983, p. 311-38.

²³ LEGUAY 1983, p. 313.

mais il faudra attendre le VI^e siècle dans les Alpes du nord, pour être assurés de la création de sièges épiscopaux avec les mentions de Moutiers (517) et de Saint-Jean de Maurienne (561). Il semble cependant que les premiers chrétiens aient commencé à se structurer, dans les vallées alpines, dès le V^e siècle²⁴.

La structuration de l'Église et création des diocèses

C'est sous la domination franque que l'Église, débarrassée de l'hérésie arienne, se structura. Les grands diocèses de Savoie furent constitués : Genève, Maurienne, Tarentaise, Valais (qui comprenait le monastère d'Agaune). Le diocèse de Grenoble fut divisé en quatre décanats dont celui de Saint-André qui nous intéresse particulièrement. Il tire son nom d'une petite bourgade située au pied du Granier²⁵ et comprend la ville d'Aix, la cluse de Chambéry (avec l'église de Lémenc), ainsi que la partie méridionale des Bauges. Le monachisme se développa dans les Alpes grâce au rayonnement de deux foyers importants qu'étaient les abbayes de Saint-Maurice d'Agaune et de la Novalaise. Les hospices se multiplièrent le long des routes vers l'Italie, notamment aux abords des grands cols (Mont-Cenis, Petit-Saint-Bernard). Cependant, même si le paganisme subsistait au cœur des campagnes, c'est au cours du Haut Moyen Âge que le christianisme se développa en Savoie.

Le X^e siècle resta une période de grande incertitude dans les Alpes, avec de nombreuses invasions, notamment celles des Maures et des Sarrasins, qui durèrent pendant plus d'un siècle. Il semblerait que l'importance de ces invasions ait été fortement amplifiée par la vision romanesque des érudits du XIX^e siècle. Il s'agissait surtout de bandes de brigands qui rendaient les routes incertaines²⁶.

Le contrôle des routes et des cols alpins fut un enjeu majeur dès l'Antiquité. C'est pour cette raison que le romain Aetius favorisa l'installation des Burgondes sur ce territoire dès le V^e siècle. C'est dans la même optique que les Ottoniens favorisèrent le royaume de Bourgogne au dépend du royaume de France. Les rois de Bourgogne eurent à cœur de contrôler ces axes de passages en développant un système routier et une politique des cols. Les routes qui permettaient de traverser les Alpes étaient alors jalonnées de *villae*, de prieurés, d'abbayes, de cités. Des péages étaient installés avant le passage des cols et permettaient de percevoir

²⁴ ANNEQUIN 2004, p. 230.

²⁵Le village de Saint-André fut détruit dans la nuit du 24 au 25 novembre 1248, à la suite de l'effondrement d'une partie du mont Granier. Le siège du décanat fut alors transféré à Chambéry.

²⁶ GUICHONNET 1973, p. 123. : Le récit de l'enlèvement de l'abbé de Cluny, Maïeul, de retour d'Italie, a fortement contribué à l'exagération apportée au rôle des Sarrasins

des droits. Les rois Rodolphiens développèrent et organisèrent ce système de contrôle des cols et s'implantèrent ainsi jusqu'à Aoste (Italie). L'église de Lémenc s'inscrivait dans ce maillage et était probablement un jalon important dans la traversée des Alpes²⁷.

L'installation des Burgondes en Sapaudia (443-516)

Le peuple Burgonde s'installa en Sapaudia sur un territoire donné par Aetius, chef des armées romaines. L'installation de peuples fédérés, sur une zone frontalière était une stratégie très souvent employée par Rome qui créait ainsi une zone de défense. L'avancée dans l'Empire de ce peuple se fit de manière relativement pacifique. On assista ensuite à une expansion du royaume Burgonde qui engloba une trentaine d'évêchés dont ceux de Genève, de Grenoble et de Tarentaise. Les Burgondes pratiquaient la religion arienne mais acceptaient la cohabitation avec le catholicisme²⁸.

En 517 se réunit le concile d'Epaone ou Epao²⁹ dont les canons traitèrent de la fortune et de la vie des clercs. Selon Odette Pontal³⁰, ce concile pourrait être concomitant à la réunion de fondation du monastère d'Agaune, avec l'installation de l'abbé et l'instauration de la règle. Ce concile revêtit une importance considérable puisqu'il réunit les évêques de tous les diocèses du territoire Burgonde³¹.

Entre 516 et 534, le royaume Burgonde s'affaiblit. Il était menacé de l'intérieur par des courants favorables à l'arianisme, et sur ses frontières par les Francs et les Ostrogoths. En 534, Childebart I^{er}, Clotaire I^{er} et Thierry I^{er} s'emparèrent de la Bourgogne après deux années de lutte³².

Le paysage agricole resta à peu près le même sous les Burgondes que sous l'occupation romaine : il s'agissait pour l'essentiel de vastes *villae* disséminées sur les pentes montagneuses. Il existait aussi probablement de petites exploitations, certainement issues du démembrement de plus vastes domaines. En dehors de ces sites, les Alpes du Nord restèrent une région très peu peuplée mais malgré tout une porte ouverte sur l'Italie, un passage obligé entre le monde méditerranéen et l'Europe continentale.

²⁷ DEMOTZ 2012, p. 105-107.

²⁸ PARRON 1996, vol. 1, p. 38.

²⁹ PONTAL 1989, p. 58-71 : devant l'absence de sources fiables, les auteurs divergent sur la localisation exacte d'Epaone. Il pourrait s'agir d'Albon dans la Drôme, de Yenne en Petit-Bugey ou d'Agaune en Suisse.

³⁰ PONTAL 1989, p. 61.

³¹ LEGUAY 1983, p. 332-333.

³² LEGUAY 1983, p. 334-335.

La Sabaudia mérovingienne et carolingienne (534 - 888 après J.C.)

En 534, le royaume de Clovis est partagé entre ses descendants. La Savoie revient à Childebert I^{er} (495-558).

On assiste alors à une succession de plusieurs dynasties :

- 534-751 règne des Mérovingiens ;
- 751-888 domination carolingienne ;

La Savoie appartient à l'Empire carolingien. La *divisio empirii* (partage de l'Empire) mentionne en 806, et pour la première fois, une « *Saboia* » : Charlemagne, selon la coutume Franque, se soucie de régler sa succession entre ses trois fils, Charles, Louis et Pépin. La *Saboia* revient à Charles, de même que la *Maurienna* et la *Tarentesia*, jusqu'au Mont-Cenis et au Val de Suze. Mais Louis-le-Pieux fut le seul à survivre à son père, et c'est lui qui en devint l'héritier. Le territoire géographique que représente la *Saboia* reste cependant relativement flou. Il s'agissait d'un territoire situé entre le pagus Lyonnais et la Maurienne et devait donc être contigu aux deux. Il devait donc, selon Cyrille Ducourthial, englober tout ou partie des *pagi* de Genève et de Bugey. Il s'agissait donc d'un territoire beaucoup plus vaste que le *pagus* de Savoie dont on connaît les limites du XI^e siècle³³.

En 843, le traité de Verdun octroya les Alpes du nord à Lothaire I^{er} (843-855). À sa mort en 855, la *Sabauia* fut à nouveau démantelée. Une partie importante du territoire savoyard fut alors rattachée au royaume de Lothaire II (arrière-petit-fils de Charlemagne). Il fut marié de force à Thiberge (ou Theutberge) avec laquelle il ne put avoir de descendants. Il fit face à un divorce très controversé et se vit dans l'obligation de céder une partie du territoire savoyard à ses frères qui l'avaient soutenu lors de cet épisode. Selon André Perret³⁴, Lothaire II, d'après un acte passé au palais d'Aix-la-Chapelle, donna à Thiberge, son épouse répudiée, ses *villae* de Lémenc et d'Aix-les-Bains « avec leurs maisons et autres édifices, terres, vignes, prés et bois »³⁵. (figure 7)

Cette mention est peu explicite et ne nous permet pas de déterminer s'il existait déjà, au moment de cette donation, un premier édifice religieux sur le site de Lémenc. Thiberge reçut

³³ DUCOURTHIAL 2008, p. 210-211.

³⁴ PERRET 1960, p. 106.

³⁵ MURATORI 1739 : L'acte est daté du 16 des calendes de février et de la onzième année du règne de Lothaire II. Il s'agit du 17 janvier 866 ou 867.

également une vingtaine de propriétés ou *villae* situées dans le *pagus Genevensis* (actuelle Haute-Savoie)³⁶.

Le royaume de Bourgogne (888-1032)

Historiographie

Avant le début du XX^e siècle, les historiens se sont peu intéressés, à l'exception de quelques érudits locaux, à cette monarchie post-carolingienne que représente le royaume de Bourgogne. René Poupardin en 1901 et 1907 consacra aux deux royaumes de Bourgogne deux ouvrages, l'un concernant le royaume provençal des Bosoniens l'autre celui des Rodolphiens³⁷. L'édition en 1977 des *diplômes Rodolphiens* par Théodore Schieffer³⁸ suscita un nouvel intérêt pour l'histoire bourguignonne, mais ce n'est qu'à partir des années 1990 que les historiens se penchèrent réellement sur cette question³⁹.

Les débuts du royaume de Bourgogne

Après plusieurs successions, le territoire savoyard fut divisé en deux états : le royaume de Provence, fondé par un Franc du nom de Boson, et la Bourgogne Transjurane (ou second royaume de Bourgogne), créé par un certain marquis ou duc appelé Rodolphe. Ce dernier se fit proclamer roi de Haute-Bourgogne à Saint-Maurice d'Agaune en 889⁴⁰. Ces deux entités qui divisèrent la Savoie ne furent réunies qu'en 947 au profit de la Transjurane. Ce royaume fut dirigé par son fondateur, Conrad jusqu'au décès de ce dernier en 993. Il fut ensuite transmis à son fils Rodolphe III⁴¹. Les Rodolphiens purent ainsi agrandir leur territoire en ajoutant à leurs domaines du Jura des terres situées aux alentours d'Aix-les-Bains, de Lémenc et d'Annecy-le-Vieux.

³⁶ LEGUAY 1983, p. 344.

³⁷ POUPARDIN 1901 et 1907. Ces deux ouvrages, même s'ils sont datés au vu de la bibliographie plus récente, restent une référence dans l'historiographie du royaume de Bourgogne.

³⁸ SCHIEFFER 1977.

³⁹ RIPART 2008, p. 247-249. Dans cet article, Laurent Ripart montre comment, sous l'impulsion principale de Giuseppe Sergi, plusieurs historiens issus de l'école de Turin se sont penchés sur le sujet. Il y eut, à la suite de ce mouvement, quelques travaux effectués en Suisse, mais surtout plusieurs thèses françaises.

⁴⁰ RIPART 1999, vol. 1, p. 81-82 : « [...] la construction politique de la monarchie Rodolphienne fut largement déterminée par le rapport que ses monarques entretenirent avec le monastère de Saint-Maurice d'Agaune, ce Saint-Denis des Rodolphiens, qui fut bien plus qu'un simple *cimetière aus rois*, mais incarna ce « passé vivant » dans lequel les souverains Rodolphiens purent puiser leur légitimité royale ».

⁴¹ LOCATELLI 2012, p. 70.

Le rayonnement de Saint-Maurice d'Agaune associé au pouvoir Rodolphe

En 888, les Rodolphiens se retrouvèrent à la tête du royaume de Bourgogne. Il leur fallut instaurer les symboles qui permettent à un groupe dynastique d'incarner le pouvoir royal. Ils mirent en place un système successoral patrilinéaire qui leur permit d'éviter les conflits et les divisions au sein du royaume⁴². Suivant la tradition de la haute aristocratie postcarolingienne, les fils aînés de la dynastie Rodolphe furent prénommés Rodolphe ou Conrad. Les fils cadets reçurent leurs patronymes de noms puisés dans la parenté maternelle⁴³. Ils nouèrent également des liens avec les puissances voisines par le jeu de subtiles alliances matrimoniales. L'abbaye d'Agaune resta cependant au cœur du pouvoir des Rodolphiens. Les souverains bourguignons étaient abbés laïcs d'Agaune et firent de cette dernière une résidence royale. Agaune fut également le lieu de couronnement des premiers rois Rodolphiens. C'est à partir du règne de Conrad dit « le pacifique » (937-993) que Lausanne prit de plus en plus d'importance au dépend d'Agaune et devint « la cité rodolphe ». Son église fut un lieu de couronnement et de sépulture⁴⁴. Saint Maurice fut promu comme saint officiel et tuteur du pouvoir royal⁴⁵. Le Saint était également cité dans les fondations royales comme à Talloires ou à Payerne

Rodolphe III (966-1032), dernier roi des Deux-Bourgognes

Rodolphe III, dit « le Pieux » ou « le Fainéant » fut probablement élu en 993. Il épousa en 1011 Hermengarde (ou Ermengarde), une proche parente du fondateur de la maison de Savoie, Humbert « aux Blanches-Mains » (figure 8). Sous le règne de Rodolphe III, le lien entre Agaune et le pouvoir semble s'être distendu au profit de Vienne. La reine Ermengarde choisit d'ailleurs d'être inhumée dans la cathédrale Saint-Maurice de Vienne. Rodolphe III, quant à lui, fut inhumé à Lausanne. Ses dernières donations se firent au profit d'abbayes lyonnaises ou viennoises. Ces transferts eurent lieu dans un contexte de crise des institutions monarchiques. Le roi se rapprocha alors des prélats proches de son pouvoir (la plupart des évêques étaient issus de sa parenté) et leur transféra une partie du domaine royal qu'il n'était plus en mesure de gérer⁴⁶. Il donna également à son épouse un territoire considérable qui comprenait notamment des terres situées à Aix, à Lémenc, à Chambéry ainsi que le château

⁴² DEMOTZ 2012, p. 76.

⁴³ RIPART 2018, p. 360-361.

⁴⁴ DEMOTZ 2012, p. 80-81.

⁴⁵ Dans ce contexte, il semble peu surprenant que le prieuré de Lémenc ait pu détenir des reliques de Saint Maurice.

⁴⁶ RIPART 2008, p. 259.

de Saint-Cassien avec leurs dépendances (*suis appendiciis*). L'abbé Trépier publie une copie de cet acte qui est daté de 1016 :

De terra Aquis, Lemming, Camefriaco et castro Beati Cassiani.

In nomine sancte et individue Trinitatis, Rodolfus divino nutu rex. – Notum sit omnibus sancte Dei ecclesie fidelibus, tam presentibus quam et futuris, qualiter ob dilectionem care conjugis nostre Irmengarde, donamus ei quandam terram nostri juris coniacentem in comitatu seu in pago Gratianopolitano vel savoienne, hoc esy Aquis cum omnibus suis appendiciis, et Lemmingis cum suis appendiciis, Camefriaco (Camberiaco) cum suis appendiciis, et castrum Beati Cassiani cum suis appendiciis, in proprium et in hereditarium, habendi, donandi, vendendi, comutandi et faciendi quicquid voluerit liberam et firmissimam habens potestatem. Et ut hec a nobis facte credantur et a nemine infringantur manu propria firmavimus et sigillari jussimus. – Actum civitate Argentina, anno Incarnationis Domini M°XIII.

Signum domni Rodulfi regis pii.

Anno rodulfi regis XXIII

*Ego Franco, vice Paldofi cancellarii, scripti.*⁴⁷

Ce document, particulièrement important pour la compréhension de l'histoire de Lémenc, reste cependant une source qu'il faut traiter avec prudence. En effet, même s'il nous permet de situer géographiquement les biens transférés, il n'en précise pas la nature. Rien dans le texte ne permet de définir s'il existe sur le site, au moment de la donation, des constructions, qu'elles soient de nature religieuse ou autre.

Un second acte, à nouveau publié par l'abbé Trépier, daté de 1029 est intitulé : « Fondation du prieuré de Lémenc, par Rodolphe III et sa femme Hermengarde ». Il ne confirme pas la fondation du prieuré à cette date-là, mais relate plutôt sa donation à l'abbaye bénédictine d'Ainay à Lyon (Rhône).

Sacrosanctae Dei ecclesiae Athanacensi cui Dominus Geraldus abbas mirae sanctitatis vir praeesse videtur. Rex Rodolphus et uxor sua Ermengardi, Regina, casum humanae fragilitatis considerentes, quantum hic in praesenti bonae actionis fructus perciperent, in futuro vero aeternae beatitudinis praemia consequi

⁴⁷ TREPIER 1886, p. 32-33.

mererentur : quia dicente Domino, sicut aqua extingit ignem, ita cleemosyna extingit peccatum, consilio Domni Leodegarii Viennensis archiepiscopi suae ecclesiae primatum obtinentis, necnon aliorum honestissimorum vivorum tam laicorum quam clericorum, villam, quae vocatur Lemensis, dederunt : praedictus siquidem abbas eorum justis petitionibus compulsus, comuni Athanacensium Fratrum consilio, inibi monachos missit, qui proeorum atque omnium antecessorum suorum animabus sedulo Dei misericordia intervenirent. Praeterea si quis de feudo quod ab eis habere videtur, liberalitate suae eleemosynam facere voluerit monachis, libere et absque ulla consuetudine concesserunt : praeterea vero alibi in villa, quae vocatur Nogerei, mansum unum dederunt et castanearium ejusdem villae mansis appendes, necnon et prata, quae sub eodem castaneario esse videntur, atque mansum vifredi : signum Rodulphi Regis et domnae Ermengardis Reginae, qui hoc donum fecerunt, et ut in perpetuo inconcussum maneret, scripto firmari jusserunt.

*Signum Umberti comitis ; signum Odonis ; signum Leodogarii primatis egregii ; signum Artaldi Viennensis Urbis praepositi ; signum domni Ugonis ejusdem urbis ; signum Witfredi de Camberiaciaco ; signum Amaldrici vicarii*⁴⁸.

Il y est écrit que :

« Le roi Rodolphe et la reine Hermengarde, suivant les conseils de Léger, Archevêque de Vienne, et de plusieurs autres personnages distingués, tant laïques qu'ecclésiastiques, ont donné Lémenc à l'abbaye d'Ainay, et que l'abbé Gérard, ayant égard aux instances des uns et des autres, et de l'avis des religieux d'Ainay, a envoyé des moines à Lémenc, chargés d'y intercéder le Ciel avec assiduité pour eux et pour leurs prédécesseurs »⁴⁹.

Pour l'abbé Trépiér, cet acte pourrait être daté de 1029. Il semble cependant qu'aucune date ne soit mentionnée sur le document. D'après François Demotz⁵⁰, la donation pourrait être postérieure. En effet, l'acte comporte le *signum* de l'archevêque Léger de Vienne dont l'épiscopat commence entre le 3 novembre 1030 et le 2 octobre 1031. Il remarque également l'absence de la signature de l'archevêque de Lyon, Burcard, qui n'est autre que le frère de Rodolphe III, pour un acte qui concerne une abbaye placée directement sous son autorité. La

⁴⁸ TRÉPIER 1886, p. 36.

⁴⁹ RAYMOND 1830, p. 239-240.

⁵⁰ DEMOTZ 2018, p. 263.

donation pourrait donc être postérieure au décès de Burcard, c'est-à-dire après le 22 juin 1031. Elle exprimerait la volonté royale de voir les moines de Lémenc prier pour le repos de l'âme de son frère défunt.

Cette hypothèse est renforcée par une autre donation datée probablement du 17 octobre 1031 : la reine Ermengarde donna à l'abbaye de Savigny le prieuré de Talloires. Les actes de donation sont rares dans l'histoire de la dynastie Rodolphienne et il semble important de souligner ces deux donations qui ont lieu à peu près aux mêmes dates⁵¹. L'acte originel de la donation à Ainay a aujourd'hui disparu, mais il semble cependant que le prieuré de Lémenc ait eu une vocation mémorielle dédiée à la famille royale et particulièrement au salut de l'archevêque Burcard. Pour compléter les similitudes entre les deux sites, nous pouvons aussi préciser que le territoire de Talloires faisait également partie des donations de Lothaire II à la reine Thiberge le 17 janvier 866⁵².

L'acte de donation de Lémenc atteste l'occupation du site par les moines bénédictins mais manifestement il ne s'agit pas de la fondation du monastère, mais d'une donation faite à Ainay. La question reste entièrement posée de l'existence ou non de constructions existantes sur le site à cette date-là. Pour de nombreux auteurs, c'est à cette période que correspond l'érection de l'église dite « romane » à Lémenc. Il s'agit d'une extrapolation sur ce que rapportent exactement les sources.

Une légende, relayée par Jean de la Mure (chanoine de Montbrison) dans sa *Chronique de l'abbaye d'Ainay*, fait remonter la fondation de Lémenc par des moines d'Ainay en 546. Cette légende serait relatée dans un missel, aujourd'hui disparu, et qui aurait été imprimé à l'abbaye d'Ainay en 1531. Selon le texte, l'abbé d'Ainay, Anselme, à la suite d'une vision, aurait envoyé deux moines, « en un désert situé en un lieu inhabitable, qui s'appelle le mont Lémant »⁵³. Il semble cependant difficile d'accorder foi à ce récit, qui relève probablement de la légende. L'existence même de l'abbaye d'Ainay n'est pas attestée à cette date. Ces différents documents soulignent donc une certaine importance du site puisqu'il est cité à plusieurs reprises. Cependant, nous pouvons déplorer une fois de plus l'absence de documentation concernant les constructions présentes sur le site. Les différentes donations ne précisent pas la nature des biens transférés. Nous pouvons cependant penser de manière

⁵¹ DEMOTZ 2018, p. 264.

⁵² PÉROUSE 1923, p.10.

⁵³ CARRIER 1998, p. 9.

raisonnable que le prieuré de Lémenc a bien été offert à l'abbaye d'Ainay, par la reine Ermengarde aux alentours de 1031. Comme nous l'avons souligné précédemment, à cette période du règne de Rodolphe III, le pouvoir royal s'est éloigné de l'influence d'Againe au profit des abbayes lyonnaise et viennoises. Une donation à l'abbaye d'Ainay semble entrer dans cette logique.

La fin du royaume de Bourgogne

La réunion des deux royaumes de Bourgogne fut réalisée grâce à la cession du royaume de Provence au roi de Bourgogne par Hugues d'Arles, successeur de Louis l'Aveugle. La création de ce grand royaume servait également les desseins du roi de Germanie, Otton qui se fit couronner empereur à Rome en 962. Le royaume de Bourgogne était alors une zone tampon avec le royaume de France qui assurait la protection des passages à travers les Alpes, empêchant toute tentative d'agression vers l'Italie. Lorsque Rodolphe III mourut sans héritier direct en 1032, le royaume de Bourgogne fut annexé à l'Empire. En réalité, le pouvoir des empereurs, comme le fut auparavant celui des rois de Bourgogne n'était que théorique. Le réel pouvoir était en effet accaparé par les grandes familles (comtales ou non), qui tentèrent peu à peu de confirmer leur influence avec la création de leurs propres principautés (Dauphiné, Savoie, Valentinois ...) ⁵⁴.

Les premiers comtes de Savoie (X^e-XII^e siècles) et l'expansion monastique

Si les sources concernant les périodes plus anciennes sont peu nombreuses, beaucoup d'historiens, en revanche, se sont penchés sur l'histoire du duché de Savoie. Notre ambition n'est pas ici de faire un traité d'histoire, mais plutôt d'expliquer comment s'est développé le monachisme en Savoie, et au-delà, d'essayer de comprendre dans quel contexte le prieuré de Lémenc a pu se développer.

À l'époque où Hugues Capet fut élu roi des Francs par les grands et les évêques du royaume, un certain Humbert aux Blanches-Mains (né aux alentours de 980) fonda la maison de Savoie. Son histoire est mal connue et, comme pour nombre de fondateurs de dynasties, les légendes sont nombreuses et les sources souvent peu fiables. Les moines cisterciens de l'abbaye de Hautecombe ont écrit au milieu du XIV^e siècle une histoire de la dynastie princière savoyarde et le comte Humbert « Blanches-Mains » est le premier de la lignée dont

⁵⁴ANNEQUIN 2004, p. 262.

on a pu retrouver la généalogie⁵⁵. Il semble cependant attesté qu'il était le propre frère d'Ermengarde, l'épouse de Rodolphe III⁵⁶. Comme une grande partie de ses contemporains, il accorda une place importante à l'Église, et par le biais de nombreuses donations, fut à l'origine de la fondation de plusieurs monastères⁵⁷. Le comte Humbert étendit sa domination et son influence en s'appuyant sur le pouvoir religieux. Son fils Burchard fut élu évêque d'Aoste entre 1018 et 1022, puis fut ensuite prévôt à Agaune. Il réussit ensuite à s'implanter en Valais avec son fils Aymon qui devint évêque de Sion puis abbé de Saint-Maurice d'Agaune⁵⁸.

⁵⁵ RIPART 2008, p. 248.

⁵⁶ RIPART 1999, vol. 1, p. 54.

⁵⁷ DUFAYARD 2014, p. 50 : « Il fonde le prieuré de Matassine, fait des dons a prieuré de la Burbanche, à l'ordre de Cluny, au chapitre de Saint-Jean-de-Maurienne ».

⁵⁸ RIPART 2008, p. 266.

Chapitre 3 – Contexte archéologique

Ce chapitre a pour objet de définir le contexte archéologique qui encadre le site de Lémenc. Nous étudierons dans un premier temps le cimetière qui jouxte l'édifice, puis nous ferons une synthèse du rapport édité par l'INRAP, concernant des fouilles d'archéologie préventives réalisées en 2015 en contrebas de l'église.

L'espace funéraire et les chapelles de Lémenc

La vocation funéraire du site de Lémenc est attestée dès l'Antiquité. Des sépultures ont été découvertes à plusieurs reprises à proximité de l'église de Lémenc lors de fouilles réalisées au XIX^e siècle. Ces tombes ont été mal décrites, mais de nombreux indices laissent à penser qu'il s'agissait de tombes gallo-romaines. Certaines sont « en coffre de tegulae » et contenaient de petits vases de céramique rouge. Deux sarcophages datés du haut Moyen-Âge ont également été retrouvés dans la nef principale de la crypte⁵⁹. Selon Edmond Brocard, des fouilles réalisées par l'Académie de Savoie au XIX^e siècle, auraient mis au jour :

« [...] un ensemble cimétériel composé d'urnes funéraires, d'un cénotaphe en marbre de Vimines, de nombreux sarcophages des époques romaine et mérovingienne, et la présence de chapelles sépulcrales dans l'emprise du cimetière ».

Le cimetière se serait agrandi (toujours d'après des fouilles du XIX^e siècle) selon :

« [...] un plan chaotique, avec ouverture fréquente des tombes à des fins de réutilisation, ou regroupement des os dans des chapelles funéraires transformées en ossuaires »⁶⁰.

Toujours selon cet auteur, à la fin du Moyen-Âge, le cimetière était une partie de la vaste nécropole qui s'étendait du chevet de l'église actuelle jusqu'à la tour du prince. Il précise que la multiplicité des petits édifices à vocation funéraire, disposés par simple juxtaposition, est une disposition typique de l'époque carolingienne. Timoleon Chapperon fait référence à une petite chapelle, située sous le cimetière, appelée chapelle des *os rangés*. D'après des notes du XVII^e siècle, auxquelles cet auteur a eu accès, cette chapelle contenait un grand

⁵⁹ COLARDELLE 1983, p. 284.

⁶⁰ BROCARD 2000, p. 266-267.

nombre d'inscriptions funéraires avec armoiries. Il signale que l'entrée en a été murée, mais que l'escalier d'accès est encore existant. Il n'est pas fait mention de la date de construction de cette chapelle, mais il peut être instructif d'essayer d'en déterminer la localisation⁶¹. Cette construction peut faire partie des « obstacles » qui ont perturbé les maçonneries de l'église haute.

La visite pastorale du 27 août 1829, exécuté par Monseigneur Antoine Martinet, fait mention du presbytère :

« Cette paroisse jouit d'une maison presbytérale et d'un jardin contigu le tout clos de murs et indépendant. Le presbytère presque entièrement achevé en ce moment vient d'être construit à neuf [...] L'ancien presbytère qui tombait en ruine a été aliéné ainsi que l'ancien jardin⁶² ».

D'après Michel Colardelle, ces indices laissent à penser que le prieuré aurait été établi sur une ancienne zone funéraire, et aurait été bâti à la suite d'un établissement chrétien antérieur⁶³.

L'apport du diagnostic dans les jardins ouvriers

En 2015, des fouilles de diagnostic préventif ont été conduites par l'INRAP, sous la direction de Grégoire Ayala, en vue de la création d'une quarantaine de jardins ouvriers au numéro 10 de la rue Burdin⁶⁴. Ce terrain, dont la superficie avoisine les 4 386 m², est situé juste en contrebas de l'église de Lémenc. Des sondages ont été effectués sur toute la surface du projet, sous forme de tranchées d'environ 1 m de profondeur. À l'est, des déblais anthropisés laissent envisager une occupation pérenne tout au long de l'antiquité. Ces derniers ont mis au jour des vestiges maçonnés dont l'étude peut se révéler intéressante pour la compréhension du site. Deux de ces sondages se sont révélés particulièrement productifs. Il s'agit des sondages 2 et 3 (figure 9), tous deux situés à l'ouest de la parcelle.

Le sondage 2

Le sondage 2 (figure 10) révèle des traces de maçonneries, associées pour certaines à des sols bétonnés. Une sépulture a été découverte le long de la paroi nord, et il semble qu'une

⁶¹ CHAPPERON 1863, p. 74.

⁶² AD73, 43F124, 27 août 1829.

⁶³ COLARDELLE 1983, p. 284.

⁶⁴ AYALA 2015.

deuxième soit présente dans la proximité immédiate (coupure du sol 2.2). Les structures dégagées se développent à l'est du sondage, mais il n'a pas été possible d'en déterminer les limites. Il s'agit donc d'un espace ouvert d'environ 12 m² de surface. L'établissement d'une chronologie relative permet d'établir quatre phases d'occupation :

- Première phase : un premier indice d'anthropisation marqué par une structure fossoyée qui n'a pas été fouillée.
- Deuxième phase : un espace représenté par deux sols séparés par un mur de division. Il s'agit d'un mur maçonné qui se développe selon un axe est/ouest. Il a été dégagé sur une longueur de 2,40 m, et sa largeur maximale atteint 1,05 m à l'est du sondage. La hauteur conservée est d'environ 0,40 m, ce qui correspond à deux ou trois assises. Le parement externe est constitué de blocs grossièrement équarris. La maçonnerie est liée au mortier de chaux gris blanc avec de rares galets centimétriques.
- Troisième phase : un mur maçonné a été mis au jour, mais dégagé partiellement. Il est difficile de le mettre en relation avec les maçonneries citées précédemment, et la fouille n'a pas été suffisamment prolongée pour pouvoir en dégager des hypothèses.
- Quatrième phase : un espace funéraire, représenté par une sépulture située le long de la paroi nord du sondage. Le sujet repose sur le dos, la tête à l'ouest et les pieds à l'est.

Le sondage 3 (figure 11)

La fouille a permis de restituer les substructions d'un petit édifice à absides, posé sur le sol géologique. Sa construction orientée laisse à penser qu'il s'agit d'un bâtiment à vocation cultuelle. Il s'agit probablement d'un édifice à nef unique⁶⁵, prolongé à l'origine par une abside semi-circulaire. Le profil de l'abside centrale est saillant, voire légèrement outrepassé. Il semble que l'adjonction des deux absidioles latérales soit postérieure⁶⁶. Le mur principal de l'abside est formé de petits moellons équarris de granite et de calcaire, soigneusement assisés, et fondés très bas (figure 12 et 13). La largeur de la nef est estimée à 6 m dans ses dimensions intérieures. La datation absolue de ces maçonneries n'est pas aisée

⁶⁵ Il n'a pas été découvert de vestiges montrant l'existence d'un transept. Dans le cas contraire, il pourrait s'agir d'un bâtiment à plan en croix latine.

⁶⁶ L'étude des maçonneries a en effet permis de mettre au jour deux phases de construction, notamment par l'absence de chaînage entre le mur de l'abside centrale et celui de l'absidiole. Il n'a cependant pas été possible de déterminer si la même césure existe entre le mur de la nef et celui de l'abside principale.

en raison du manque d'indice chronologique. Il a été retrouvé une monnaie datant de la période constantinienne, datée entre 341 et 348, et des tessons de céramique synchrones. Ces éléments constituent un terminus post quem⁶⁷. La période proposée pour la construction de cet édifice est donc très large entre le Bas Empire et le Moyen Âge central (soit aux environs du XI^e siècle). Ce bâtiment avait probablement une vocation culturelle. Les auteurs de ce rapport proposent une hypothèse de restitution qui semble séduisante, mais s'appuie cependant sur un nombre limité de vestiges archéologiques (figures 14 et 15).

Conclusion

Ces résultats doivent cependant être étudiés avec la plus grande prudence. En effet, il faut tenir compte du fait que les fouilles ont été limitées par la topographie du terrain et que les vestiges retrouvés ne sont que très fragmentaires et situés dans des zones qui ont été fortement modifiées par des occupations postérieures. L'analyse topographique du terrain précise que l'affleurement des vestiges mis au jour est situé à une altitude d'environ 3 m en-dessous du niveau de circulation de la terrasse supportant l'église actuelle. De ce fait, nous pouvons supposer qu'il s'agit environ de la même altitude que le sol de la crypte. Ce point peut être intéressant à vérifier.

Il semble de plus que la corrélation entre les deux sondages soit difficile à vérifier. Les maçonneries semblent présenter des similitudes, mais il paraît difficile d'établir un prolongement entre le mur occidental de la nef et le mur mis au jour dans le sondage 2. Il existe des distorsions entre l'orientation des deux maçonneries. La présence d'un squelette dans le sondage 2 peut nous orienter vers une fonction funéraire à l'origine de cet espace.

⁶⁷ RAYMOND 1828, p. 258 : L'auteur écrit que plusieurs découvertes ont eu lieu dans l'environnement de l'église de Lémenc, dans le clos du monastère, dans celui du comte de Savoiron et dans les jardins de Martin Burdin. Il aurait été trouvé des médailles romaines datant d'Auguste pour les plus anciennes. Nous n'avons pu trouver de précisions supplémentaires concernant ces objets, ni sur l'emplacement exact de leur découverte.

Partie 2

-

La documentation archéologique

La seconde partie de ce travail regroupe la documentation relative à l'église de Lémenc. Dans un premier temps nous verrons quels sont les différents ordres qui ont occupé le prieuré ainsi que les reliques qui ont pu être vénérées sur ce site. Les chapitres suivants concerneront les sources relatives à l'édifice. Ces dernières ont, par choix, été classées par ordre chronologique. Nous ferons enfin un « état de la question » qui permettra de distinguer quelles sont les principales interrogations autour de cet édifice ainsi que l'état de la bibliographie existante.

Chapitre 4 – Données relatives au fonctionnement de l'édifice

De la fondation du site à l'époque moderne, les différents ordres

Les bénédictins d'Ainay

Il semble attesté qu'Ainay entre en possession des terres de Lémenc en 1029. Comme le rapporte ce texte :

« [...] l'abbé Gérald, ayant égard aux instances des uns et des autres, et de l'avis des religieux d'Ainay, a envoyé des moines à Lémenc, chargés d'y intercéder le ciel avec assiduité pour eux et pour leurs prédécesseurs »⁶⁸.

Les textes ne précisent pas s'il s'agit d'une fondation ou s'il existait une autre communauté avant l'installation des moines bénédictins⁶⁹.

La réforme du prieuré

Au début du XVII^e siècle, le monastère est en mauvais état. Une bulle du pape Clément VIII, datée du 17 des calendes de juillet (15 juin) 1604, érigea le prieuré en commandes de l'ordre des Saints Maurice et Lazare⁷⁰ et le sécularisa. Claude-Emmanuel Millet, Marquis de Faverges, fut le premier commandeur séculier de Lémenc :

⁶⁸ TREPIER 1886, p. 36 : il est probablement fait allusion, dans ce passage, à Rodolphe III et à son épouse Hermengarde.

⁶⁹ DUCHET-SUCHAUX 1993, p. 41-45 : les bénédictins sont des moines qui suivent la règle de saint Benoît.

⁷⁰ Cette congrégation résulte de la fusion de deux ordres : celui de Saint Lazare de Jérusalem, fondé en Palestine dans le courant du XII^e siècle, et celui de Saint Maurice, fondé par Amédée VIII, premier duc de Savoie, au château de Ripaille en 1434. La réunion de ces deux ordres s'est faite par Bulle du pape Grégoire XIII le 13

« Clemens Episcopus servus servorum Dei ad perpetuam...Si [ecclesiae seu capellae et prioratus] ...de Lemens supra Camberiacum Gratianopolitanensis [diocesis] cujus quinquaginta ; [...] supprimerentur et extinguerentur, ac ecclesiae, seu capellae et prioratus hujusmodi sic suppressi, sine tamen illos et illas ad praesens quomodolibet obtinentium praejudicio ex nunc, prout ex tunc, et contra in totidem praeceptorias militiae [sanctorum Mauricii et Lazari] ...erigerentur et instituerentur, illaeque sic erectae eidem militiae etiam, perpetuo unirentur..., ex hoc profecto dictae militiae, quae potissimum adversus infideles instituta est, decori, mofumque militum imposterum sub ventioni opportune consuleretur...Nos igitur...Apostolica auctoritate, tenore praesentium perpetuo supprimimus et extinguimus, ac ecclesias, seu capellas et prioratus hujusmodi...in totidem praeceptorias dictae militiae...erigimus et instituimus, illasque sic erectas et institutas eidem militiae...perpetuo unimus, annectimus, incorporamus, applicamus et appropriamus... »⁷¹.

Une bulle d'Urbain VIII, datée du 4 des calendes de mars (26 février) 1625 confirme le remplacement des Bénédictins par les Feuillants⁷². Dès lors, ces derniers prennent progressivement la place des bénédictins et sont définitivement installés en 1616⁷³.

La cohabitation entre ces deux ordres semble peu probable et l'étude des bulles pourrait se révéler fructueuse. En effet, les Feuillants sont un ordre qui dérive de l'ordre Cistercien et cela semble peu compatible avec un ordre militaire. La question peut être posée de savoir si les Feuillants ont succédé à la commanderie de Saint-Lazare et Saint-Maurice.

Lors de la période révolutionnaire, les troupes françaises occupent la Savoie et les religieux de Saint-François s'installent au prieuré de Lémenc déserté par les Feuillants qui se sont retirés dans le Piémont. Le culte est interdit à partir de 1794 et l'église est alors saccagée. Une note manuscrite, conservée aux Archives Départementales de Savoie et rédigée par un officier municipal rapporte que sur les ordres du citoyens Albitte :

novembre 1572. L'ordre a un objectif d'aide aux malades et aux nécessiteux ; il est profondément lié à la maison de Savoie.

⁷¹ TRÉPIER 1878, p. 420-421.

⁷² DUCHET-SUCHAUX 1993, p. 143 : les Feuillants appartiennent à un ordre monastique bernardin, dérivé de l'ordre cistercien, et suivent la règle de Cîteaux.

⁷³ TRÉPIER 1878, p. 422-433.

« Le jubé qui fermait le chœur fut détruit, ainsi que les orgues qui se trouvaient au fond de la nef et les stalles de l'avant-chœur. On brisa les vitraux et le mobilier »⁷⁴.

C'est aussi à cette période que fut détruite la chapelle Saint-Michel, située au fond du cimetière, au-dessus d'un caveau sépulcral. Le couvent et le presbytère furent vendus, au nom du gouvernement français, le 4 germinal de l'an VII (24 mars 1799) au sieur Byrde, puis à un autre acquéreur, qui les revendit aux religieuses de la Visitation⁷⁵.

Les Visitandines⁷⁶

Après la tourmente révolutionnaire, les habitants du quartier demandent le rétablissement du culte, et commencent des restaurations de l'église, à l'aide de fonds fournis par de grandes familles chambériennes. Les Visitandines occupèrent le prieuré à partir de 1807. Elles se feront construire une chapelle, commandée à l'architecte Melano, qui sera détruite, ainsi qu'une partie du prieuré lors du bombardement de 1944. Les Visitandines seront remplacées en 1956 par les sœurs de Saint Joseph qui quitteront définitivement le site en 2013. Cet espace fait à l'heure actuelle, l'objet d'une vaste campagne de réhabilitation.

Le culte des reliques à Lémenc

Il peut être intéressant de connaître les reliques qui ont été vénérées à Lémenc. L'acquisition de nouvelles reliques peut être, dans certains cas, l'occasion de travaux ou de modifications architecturales.

Nous pouvons cependant déplorer une fois de plus le manque de sources fiables, et même s'il est fait plusieurs fois mention de ces reliques, nous n'en avons en général pas la date d'acquisition.

Le culte de saint Concord

L'histoire de saint Concord est tirée du livre des *quatre maîtres*. Ces quatre maîtres, ainsi qu'on les surnommait, étaient des moines franciscains irlandais, auteurs d'une histoire ecclésiastique, datée du début du XVII^e siècle. En 1176, l'irlandais Concord ou Conchoard, évêque d'Armagh de retour de Rome, s'arrêta à Lémenc. Un *Abrégé de la vie de saint Concord*, conservé aux Archives départementales de Savoie précise que le monastère de

⁷⁴ AD 73, L412, 19 juin 1795.

⁷⁵ RAYMOND 1830, p. 255 ; PÉROUSE 1974, p. 184.

⁷⁶ DUCHET-SUCHAUX 1993, p. 155-156 : ordre fondé en 1610 à Annecy, par Saint François de Sales et Jeanne de Chantal. Les religieuses de la visitation suivent la règle de Saint Augustin.

Lémenc était alors « desservi par quatre-vingt bénédictins »⁷⁷.. Concernant le séjour du saint à Lémenc, deux extraits sont susceptibles de nous intéresser. Il est noté « qu'il [saint Concord] fit son adoration devant le très Saint-Sacrement » et qu'« il allait tous les jours se prosterner au pied d'une croix qui existait à la solitude d'un mont où il faisait son adoration ». Il décéda « en odeur de sainteté » le 4 juin, à l'âge de 56 ans⁷⁸. Deux ans après se créa à Chambéry une confrérie qui le vénérât. Celle-ci fut confirmée le 18 mai 1671 par une bulle du pape Clément X. La famille chambérienne Saint-Severin qui possédait une chapelle dans l'église Saint-Pierre, la donna alors à la confrérie. La translation se fit en présence de toutes les autorités chambériennes. D'après G-M. Raymond, une autre translation de ces reliques avait déjà eu lieu en 1656 et celles-ci avaient été déposées dans une petite chapelle au-dessus du clocher. Le 20 décembre 1827, la confrérie de Saint-Concord et la paroisse passèrent un accord selon lequel il serait fait un échange entre la chapelle Saint-Bernard et celle de Saint-Concord. Les travaux réalisés alors se firent aux frais de la confrérie. Les reliques du saint furent transférées avec une grande solennité le 1^{er} juin 1828⁷⁹. (figure 16)

Les autres cultes

Il existait sans doute d'autres cultes à Lémenc. Si l'on se réfère une fois encore à G-M. Raymond⁸⁰, le pape Innocent IV, se rendant à Lyon en 1245, aurait offert au monastère de Lémenc des reliques de deux des *quatre couronnés*⁸¹. Selon d'autres auteurs⁸², ces reliques auraient été offertes par le pape Pascal II en 1107, à son retour de France en Italie⁸³. Un document conservé aux Archives départementales de Savoie nous informe que « Le pape Pascal II séjourna quelques temps à ce prieuré en 1107 lors de son retour de France en Italie et lui procura ensuite des reliques précieuses »⁸⁴.

À partir de notes manuscrites qu'il a pu consulter, G-M. Raymond, précise que

⁷⁷ Ces renseignements sont tirés d'un courrier, écrit le 18 septembre 1859 à Armagh en Irlande, rédigé en français, signé uniquement de deux initiales, (Archives départementales de Savoie, côte 43F362). L'auteur de cette lettre précise qu'il serait l'auteur d'un petit ouvrage ayant pour titre *Le bienheureux Cornelius*.

⁷⁸ RAYMOND 1830, p. 247.

⁷⁹ RAYMOND 1830, p. 246.

⁸⁰ RAYMOND 1830, p. 243.

⁸¹ Les quatre couronnés sont quatre saints martyrs de la région de Pannonie, exécutés par Dioclétien au IV^e siècle pour avoir refusé de réaliser une statue d'Esculape commandée par l'empereur. Ils sont les saints patrons des tailleurs de pierre.

⁸² BESSON 1759.

⁸³ Le pape Pascal II en 1107, lors de son passage à Lyon, consacre l'église d'Ainay. Lors de son séjour en France, il va rencontrer l'abbé Suger à Saint-Denis puis assister au concile de Troyes.

⁸⁴ AD73, 43F124, 27 août 1829.

« Un religieux nommé Dom Nicolas, Sacristain, ayant fait faire, en 1399, une châsse en bois de noyer, garnie de lames d'argent, cette châsse fut bénite par l'évêque de Belley, et que l'on y déposa des reliques du Saint Sépulcre, les reliques des deux Couronnés données par Innocent IV, avec du sang de Saint Maurice et des autres martyrs de la Légion Thébaine, et des reliques de quelques autres saints confesseurs et martyrs »⁸⁵.

Ce récit nous montre donc que le prieuré de Lémenc a pu abriter des reliques importantes. En revanche, rien à ce jour ne nous permet d'établir une corrélation entre l'acquisition de reliques et la justification de la construction de nouveaux bâtiments qui auraient pu les accueillir.

Le même auteur nous précise également que

« En 1497, on avait enseveli dans l'église de Lémenc le cœur, les entrailles et le cerveau de Philippe II septième duc de Savoie, mort à Chambéry le 7 novembre de cette année, et dont le corps avait été transporté à Hautecombe »⁸⁶.

Il ajoute que les habitants de Chambéry souhaitent voir établir un monument quelconque pour abriter cette dépouille qui rappelle que la ville a été la capitale de la maison de Savoie. La visite pastorale du 15 février 1784 fait état des reliques de « [...] Saint-Blaise et Saint-Concors et plusieurs autres saints »⁸⁷.

⁸⁵ RAYMOND 1830, p. 244.

⁸⁶ RAYMOND 1830, p. 247-248.

⁸⁷ AD73, 43F122, 15 février 1784.

Chapitre 5 - Sources avant le classement au titre des Monuments historiques

Ce chapitre a pour objet de faire un recensement des sources écrites relatives à l'église de Lémenc et particulièrement de la crypte. Le choix a été fait ici de réaliser un classement par ordre chronologique. Nous étudierons ici les données les plus anciennes dont nous disposons qui sont essentiellement représentées par les visites pastorales. Les informations recueillies à travers leur lecture font souvent mention de l'état de l'édifice et des travaux à réaliser. Les renseignements concernant l'architecture propre au bâtiment sont souvent de moindre importance et décevants.

Les visites pastorales

Les premières visites pastorales conservées pour le diocèse de Grenoble datent de 1340⁸⁸. Elles ont largement été étudiées dans la thèse de Pierrette Paravy éditée en 1993.

La visite pastorale des 25 et 26 février 1340 fut l'occasion pour l'évêque Jean de Chissé de rencontrer l'évêque de Maurienne et l'abbé de Pignerol⁸⁹. Ces visites permirent d'entretenir les relations entre l'évêché de Grenoble et la maison de Savoie.

La visite pastorale de Aimon I^{er} de Chissé de 1399 exprime « une active politique de présence épiscopale »⁹⁰.

Le pouillé de 1497 et les visites pastorales de Laurent Allemand⁹¹ mentionnent la présence à Lémenc de 19 chapelles ce qui montre l'importance du site. En effet, à l'exception de Grenoble, seules une dizaine de paroisses en ont plus de dix⁹². Il est fait mention de la présence d'une chapelle de Notre-Dame de la consolation sous le patronage de la confrérie du même nom⁹³, d'une chapelle dédiée au Saint-Sépulcre desservie par la communauté⁹⁴ ainsi que d'une chapelle dédiée à la trinité⁹⁵.

⁸⁸ PARAVY 1993, vol. 1, p. 7.

⁸⁹ PARAVY 1993, vol. 1, p. 149.

⁹⁰ PARAVY 1993, vol. 1, p. 133.

⁹¹ AD38, 4 G 261.

⁹² PARAVY 1993, vol. 1, p. 570.

⁹³ PARAVY 1993, vol. 1, p. 574.

⁹⁴ PARAVY 1993, vol. 1, p. 578.

⁹⁵ PARAVY 1993, vol. 1, p. 579.

La visite pastorale de Monseigneur Michel, premier évêque de Chambéry, datée du 15 février 1784, fait état d'une chapelle souterraine :

« [...], plus il y a sous le maître autel une chapelle souterraine sous le vocable de notre dame, [...] cette chapelle est chargée de cinq messes par semaine, et elle est bien entretenue [...] »

Il fait aussi une référence aux chapelles de l'église haute :

« Il y a dans ladite église neuf chapelles dont la première à droite en entrant est sous le vocable de Saint-Martin »⁹⁶

Monseigneur Antoine Martinet, archevêque de Chambéry, effectue une visite à Lémenc le 27 août 1829. Il souligne le caractère ancien de l'église :

« L'érection de cette église remonte aux premiers siècles du christianisme. Elle a été la première église paroissiale de Chambéry ».

Dans le même document, il nous éclaire sur la crypte :

« Après avoir ainsi procédé à notre visite de l'église paroissiale, nous avons également visité l'église souterraine qui est sous le vocable de la Sainte Vierge que nous avons trouvé dans le même état que tout le reste, c'est-à-dire bien canonique et aussi proprement entretenu que l'église supérieure. L'on y voit à l'entrée Notre seigneur dans le tombeau fait de plusieurs statues de grandeur presque naturelle sculptées »⁹⁷.

La visite pastorale du 27 octobre 1878, effectuée par Monseigneur Pierre-Anastase Pichenot, archevêque de Chambéry, fait une description de la crypte :

« L'église construite à des époques successives est composée d'une crypte et d'un vaisseau supérieur. La crypte appartient aux siècles qui ont précédé l'introduction de l'ogive : elle se divise en trois nefs de médiocre longueur, terminées chacune par une abside formant chapelle : les trois nefs sont séparées par des colonnes aux chapiteaux romans ; à la naissance de la nef principale est un édicule de forme ronde, composé de colonnes couronnées d'un dôme ou d'un dais, le tout enfermant et couvrant une

⁹⁶ AD73, 43F122, 15 février 1784.

⁹⁷ Il est fait référence ici à la Mise au Tombeau qui est encore à l'heure actuelle conservée dans la crypte.

fontaine baptismale de peu de profondeur. L'étendue de la crypte égale le chœur de l'église supérieure »⁹⁸.

Nous pouvons aussi trouver des indications sur l'état de l'église dans la visite du 12 juin 1890, réalisée par Monseigneur François de Salle Albert Leuillieux, archevêque de Chambéry :

« L'église fort belle en elle-même s'embellit encore chaque jour grâce aux générosités de Mr Lachenal entrepreneur ; Depuis 1888 à ce jour, ce chrétien de vieille roche a successivement créé ou restauré : les bénitiers, les fonts baptismaux, la table de communion, les arcs et les colonnes qui supportent la tribune, les balustrades qui protègent la descente à la crypte : qu'il en soit béni ! »⁹⁹.

Les travaux d'exhaussement de la nef

Il n'a pas été retrouvé de document relatif aux travaux de rehaussement du sol de la nef, mais ceux-ci semblent indiscutables. Timoléon Chapperon dit à ce sujet :

« On a cru aussi devoir exhausser le sol intérieur de l'église, dans laquelle on descendait au moyen de sept à huit marches. Cette opération a diminué d'autant la hauteur de la voûte & en même temps la majesté de l'édifice. On a allégué, pour la justifier, l'humidité ; mais nous pensons que ce motif n'est pas fondé ; car la chapelle souterraine ne paraît pas trop humide »¹⁰⁰.

Ce point mérite de retenir notre attention. Nous pouvons effectivement trouver des traces de cette différence de niveau à l'intérieur de l'édifice, particulièrement dans le mur nord, sur lequel nous pouvons remarquer des marches qui descendent à la chaufferie et dans l'escalier d'accès à la chaire (figure 17). Des traces sont également visibles dans l'escalier qui descend à la crypte. Ce rehaussement sous-entend que le chevet de l'église devait à l'origine se trouver très exhaussé par rapport au sol de la nef, si l'on doit rajouter sept à huit marches aux quatre existantes. Si tel est le cas, la disposition de l'église devait être très particulière, avec les marches à l'entrée pour pénétrer dans l'édifice et un chevet très surélevé. Nous pouvons nous demander si l'exhaussement du sol de l'église ne correspondrait pas à un terrassement extérieur. Les exemples d'églises dans lesquelles on descend sont rares, et

⁹⁸ AD73, 43F128, 27 octobre 1878.

⁹⁹ AD73, 43F130, 12 juin 1890.

¹⁰⁰ CHAPPERON 1863, p. 75.

généralement liés à des contraintes topographiques, ce qui ne semble pas être le cas à Lémenc. Cette disposition sous-entend également, que si l'on prend en considération le fait que l'escalier menant au chevet a sa raison d'être dans la préservation de la rotonde, les volées supplémentaires devaient se développer plus à l'ouest. Il peut s'agir des marches dont on peut apercevoir le revers dans l'espace situé à l'arrière de l'oculus de la rotonde. Ce point également devra être approfondi.

Le jubé

On sait qu'il existait un jubé, dont il est fait mention le 5 juillet 1795, lors de l'expertise de l'architecte Trivelly, qui écrit :

« Sous la tribune qui sépare l'église d'avec le chœur, il existe toujours à la droite une table d'autel en pierre en bon état [...] Les deux colonnes de la tribune qui sépare l'église du chœur, de même que la voûte sont en état. Il existe des deux côtés de la porte d'entrée du chœur deux petits degrés en pierre pour parvenir sur ladite tribune qui sont en médiocre état, ceux à gauche se trouvent interceptés par un petit mur. Le parapet de la tribune est à moitié démoli, il n'y a aucun sous pied. Les quatre degrés en pierre qui communiquent au chœur sont en bon état »¹⁰¹.

Cette description est très intéressante. En effet, même s'il semble difficile, à partir de celle-ci, de reconstituer une image fidèle du jubé, nous pouvons en tirer quelques éléments qui pourraient être instructifs. Tout d'abord, nous pouvons dénombrer six marches pour accéder au chœur, deux pour accéder à la tribune, puis quatre supplémentaires pour accéder au sanctuaire. À l'heure actuelle, quatre degrés séparent les deux espaces. Cette différence semble logique si l'on considère que le sol de la nef a été exhausé d'un mètre environ en 1828.

Un autre élément mérite que l'on y prête attention : la description qui est faite du jubé. Il semble que le passage entre la nef et la tribune se faisait par un accès central entouré de deux petits escaliers de pierre. Il peut sembler particulièrement intéressant de repérer l'emplacement du jubé qui peut nous apporter des renseignements sur les dispositions du chœur et de la nef avant l'exhaussement du sol.

¹⁰¹ AD73, L412, 5 juillet 1795.

Si l'on se fie à une note manuscrite conservée aux Archives départementales de Savoie, le jubé qui fermait le chœur fut détruit, ainsi que les orgues qui se trouvaient au fond de la nef et les stalles de l'avant-chœur. *A priori*, cette destruction a eu lieu juste après 1795¹⁰².

Le clocher

L'église de Lémenc se repérait grâce à son célèbre clocher rouge qui se voyait de loin. D'après Timoléon Chapperon :

« L'obituaire de Saint François nous apprend que le 8 septembre 1445, fut arz et brulé le clochier & les cloches de Lémenc. Cest probablement à la suite de cet incendie qu'on entreprit, en 1490, [...] la reconfruction totale de l'églife, qui ne fut définitivement achevée qu'en 1513 »¹⁰³.

Dans la visite pastorale du 15 février 1784, il est ainsi fait mention du clocher :

« Le clocher est situé du côté droit entre le chœur et la nef faite en forme de tour carrée finissant en flèche où sont attachées six cloches »¹⁰⁴.

Timoléon Chapperon, qui a pu étudier les sources anciennes, en parle ainsi :

« Lors de la reconfruction de l'églife, on avait bâti un clocher très élevé. Déjà en 1488, l'administrafion de la ville avait voté un subfide de 200 florins pour aider à l'élever ; [...] Il parait que l'argent manquait pour mener à fin cette entreprife, car le 21 avril 1490, la ville accorda un nouveau subfide de 200 florins pour achever la confruction de ce clocher. [...] Ce clocher était appuyé contre l'églife même, vers le milieu de fa longueur, du côté du midi. Il a été détruit en grande partie pendant la révolution françaife ; & il n'en refte plus, dirons-nous, qu'un tronçon »¹⁰⁵.

Selon Edmond Brocard, ce clocher aurait été bâti sur les fondations d'une ancienne tour de défense, qui aurait servi de base au clocher de l'église romane¹⁰⁶.

La base de ce clocher est en pierres massives. Il est intéressant de signaler la fenêtre qui s'ouvre à l'est et qui, par comparaison, nous donnera peut-être des indices de datation. Le

¹⁰² CARRIER 1998, p. 28.

¹⁰³ CHAPPERON 1863, p. 72.

¹⁰⁴ AD73, 43F122, 15 février 1784.

¹⁰⁵ CHAPPERON 1863, p. 74-75.

¹⁰⁶ BROCARD 2000, p. 268.

clocher ne sera pas reconstruit, mais remplacé par une simple tour sur la façade, comme en témoigne la visite pastorale du 27 octobre 1878 :

« La façade de l'église récemment restaurée grâce aux dons de la Grande Chartreuse, manque encore de quelques aménagements nécessaires et surtout des plus indispensables ornements. La cloche unique faite d'une tour ou d'un campanile, est simplement suspendue au-dessus des pignons de la façade sous une petite construction qui ne peut convenir qu'à une chapelle rurale »¹⁰⁷.

Cet état de fait semble désoler l'auteur de ce manuscrit. À l'heure actuelle, la situation n'a guère évolué puisque le clocher de Lémenc n'a jamais été reconstruit.

¹⁰⁷ AD73, 43F128, 27 octobre 1878.

Chapitre 6 - Sources après le classement au titre des Monuments historiques

L'étude des sources écrites concernant les travaux réalisés postérieurement au classement au titre des Monuments historiques concerne essentiellement la crypte qui est l'objet principal de ce travail. La majeure partie des documents conservés est consignée à la Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine à Charenton (Val-de-Marne), mais il existe aussi un dossier concernant ces interventions aux Archives départementales de Savoie à Chambéry (Savoie).

Les premiers travaux après le classement au titre des Monuments historiques

Une première série de documents relate des travaux qui ont eu lieu en 1905. Ceux-ci sont dirigés par l'architecte en chef des Monuments Historiques, Charles Suisse. Selon un rapport présenté le 15 mars 1904 :

« La crypte de Lémenc [...] est en bon état au point de vue de la solidité »

Il exprime également son désir de :

« [...] débarrasser la crypte et le baptistère de toutes les adjonctions et les modifications de mauvais goût qui sont venues dénaturer leur caractère et leur rendre leur aspect primitif, déblayer jusqu'à l'ancien sol de façon à mettre à jour les bases des colonnes et les sarcophages actuellement enfouis »¹⁰⁸.

Ce rapport prévoit aussi la pose de marches d'accès pour compléter les deux escaliers de la crypte. L'enlèvement des terres permit la mise au jour d'une « piscine » située dans la nef de la crypte et découverte par sondages¹⁰⁹(figure 18).

Un rapport daté du 3 juin 1904 précise que C. Suisse

« [...] a fait exécuter quelques sondages par lesquels il a reconnu que le sol du XI^e siècle a été relevé de 0,35 à 0 m 40, pour raccorder de plein-pied le sol de la partie

¹⁰⁸ MAPa, Charenton, 081/073/0011, 15 mars 1904.

¹⁰⁹ B du plan annexé

Louis XII¹¹⁰, [...] ; il est probable que l'abaissement du sol fera naître d'autres découvertes »¹¹¹.

Dans ce même courrier, l'architecte précise qu'il reste des traces de dallage ancien au sol. Il en propose la réfection, ainsi que « l'enlèvement de la fâcheuse grille entourant le baptistère » (figure 19). Il est également prévu, dans la crypte du XV^e, de procéder au déplacement de l'autel, ramené à la travée précédente.

Dans un courrier de C. Suisse, destiné au Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, daté du 1^{er} décembre 1904, il est longuement question du débadigeonnage d'une partie de l'édifice. Cet échange de courriers intervient dans un contexte de négociation du devis. C. Suisse précise que :

« Le devis ne prévoit pas un débadigeonnage complet [...] mais un débadigeonnage partiel [...]. Une partie seule des voûtes et des murs du baptistère a conservé ses anciens enduits. Le devis prévoit leur consolidation que monsieur l'inspecteur général a rayée. Le reste est recouvert d'un badigeon moderne, les colonnes de la crypte du XI^e d'un lait de chaux, les murs d'un badigeon jaune vif avec arabesques roses. Sur certains points ces couches d'enduits recouvrent des pierres sculptées et des inscriptions intéressantes »¹¹².

Par le terme « crypte du XI^e », C. Suisse semble désigner la nef de la crypte par opposition au « baptistère ». Sa dernière phrase semble cependant curieuse dans la mesure où il affirme que des pierres sculptées et des inscriptions sont dissimulées sous les enduits. Dans l'état actuel de la crypte, l'épaisseur des badigeons ne permet aucune observation de ce type (figure 20). Ce passage pourrait laisser supposer que l'architecte a pu observer les murs de la nef avant la pose du badigeon moderne. Cela semble cependant surprenant, les photos de la crypte les plus anciennes conservées à la Médiathèque montrent que cette partie de l'édifice est entièrement recouverte par des enduits.

Un courrier daté du 4 mai 1910, écrit par le ministère à destination de l'architecte Bertin, précise que : « À la date du 28 décembre 1907, des travaux ont été autorisés nécessaires pour achever la remise en état de la crypte de l'église de Lémenc à Chambéry »¹¹³, mais il semble

¹¹⁰ Par l'expression « *partie de Louis XII* », l'architecte désigne le chevet de la crypte.

¹¹¹ MAPa, Charenton, 081/073/0011, 3 juin 1904.

¹¹² MAPa, Charenton, 081/073/0011, 1^{er} décembre 1904.

¹¹³ MAPa, Charenton, 081/073/0011, 4 mai 1910.

que lors d'une tournée d'inspection en date d'août 1909, ces travaux n'avaient pas encore été effectués.

Dans sa réponse du 4 octobre 1910, Bertin précise que :

« Les travaux sont en cours et seraient achevés sans une assez grosse difficulté qui surgit avec des infiltrations abondantes venant du couvent de la visitation, voisin de l'église de Lémenc. Lorsque les causes de ces infiltrations auront pu être déterminées, j'aurai l'honneur de vous en rendre compte »¹¹⁴.

Il semble que ce problème d'infiltration d'eau et d'humidité soit récurrent dans la crypte. Il subsiste d'ailleurs encore à l'heure actuelle¹¹⁵.

Photos et cartes postales

Les photos et cartes postales anciennes conservées à la Médiathèque du patrimoine nous apportent quelques renseignements sur l'état de la crypte au début du XX^e siècle. Les images (non datées) de la rotonde (figure 21), qui remontent probablement au classement au titre des Monuments historiques, montrent la rotonde recouverte d'un enduit blanc¹¹⁶. La Mise au Tombeau est située dans la partie occidentale de la rotonde, mais nous pouvons surtout constater la hauteur du sol qui est plus élevée qu'à l'heure actuelle. Tout ceci correspond bien aux éléments recueillis lors de l'étude faite sur les travaux réalisés par les monuments historiques. Nous pouvons également constater que l'oculus n'est pas encore mis au jour et se présente sous forme d'une niche dans le mur occidental de la crypte.

Les travaux de 1959

En mai et juin 1959, un échange de courrier traite du déplacement de la Mise au Tombeau à l'intérieur de la crypte. Dans un courrier en date du 22 mai 1959, l'architecte en chef Henry Jullien s'adresse au bureau des classements en ces termes :

« J'ai l'honneur de vous faire connaître que j'ai visité cet édifice [la crypte], le 14 mai courant [...] Nous avons examiné la question de présentation du sépulcre classé, qui actuellement est placé dans le collatéral nord. [...]. Dans cette crypte, un autel existe à la partie centrale de l'abside. Nous avons pensé avec monsieur Taralon

¹¹⁴ MAPa, Charenton, 081/073/011, 4 octobre 1910.

¹¹⁵ PRIBETICH AZNAR 2014, p. 85.

¹¹⁶ MAPa Charenton, 0084/073/1002.

qu'étant donné la valeur du sépulcre, il y aurait intérêt à présenter celui-ci dans l'axe de la chapelle, et de supprimer l'autel qui, à la rigueur, pourrait être reporté soit devant, soit sur un des côtés. Ainsi cette scène de mise au tombeau aurait tout le développement nécessaire à sa mise en valeur. D'autre part, il semblerait souhaitable de clôturer la travée d'axe ouvrant actuellement sur l'ancien baptistère par une grille à jour, le passage s'effectuant par les collatéraux »¹¹⁷.

Il semble que ces travaux aient été effectués puisqu'aujourd'hui, la Mise au Tombeau est située dans la partie orientale de la crypte. Nous ne pouvons cependant observer aucune trace de clôture dans la travée d'axe comme cela avait été indiqué. Aucun indice ne nous permet de déterminer si ce sens de circulation a été mis en place.

Les travaux dans les années 1970

En 1970, un rapport présenté par l'architecte en chef Yves Boiret, préconise une série de travaux. Il est, dans un premier temps, prévu des travaux de maçonnerie, avec une réfection des enduits à la chaux grasse, un assainissement des maçonneries au pourtour de l'abside par drains, et ensuite une réfection du dallage en carreaux de terre cuite. Il est également prévu des travaux de menuiserie, avec la réparation des châssis des baies, et la pose de deux portes à un vantail, au départ des deux escaliers « en frises croisées ». Il préconise également dans tous les châssis en bois, de poser des vitraux neufs losangés¹¹⁸.

Une série de courriers échangés en 1973 prévoit la restauration des peintures. *A priori*, ces travaux se sont poursuivis jusqu'en 1978¹¹⁹.

Il semble, selon Edmond Brocard, que c'est lors de travaux effectués en 1972, que l'oculus situé dans la partie occidentale de la rotonde fut mis au jour, découvrant l'espace vide en son revers¹²⁰. Nous n'avons pas trouvé, lors de cette recherche, de document faisant mention de cette découverte.

Documents fournis par le diagnostic patrimonial

En 2014, la mairie de Chambéry a fait réaliser un diagnostic patrimonial en vue de la réalisation de travaux de restauration de la crypte. Il s'agit d'une étude très complète du

¹¹⁷ MAPa, Charenton, 081/073/0011, 22 mai 1959.

¹¹⁸ MAPa, Charenton, 081/073/0011, 15 décembre 1970.

¹¹⁹ MAPa, Charenton, 1996/035/0005.

¹²⁰ BROCARD 2000, p. 270.

bâtiment qui condense notamment une importante documentation graphique. C'est une donnée essentielle dans le cadre de ce travail dont l'objectif est de développer une étude archéologique de la crypte de Lémenc¹²¹. Ce document comporte des plans, des coupes, et divers relevés réalisés dans les différentes parties de l'édifice. Ces éléments sont extrêmement importants et intéressants pour bien saisir les articulations entre les différentes composantes de l'église et particulièrement pour bien comprendre les interactions entre l'église haute et la crypte. Tous ces documents seront étudiés en détail lors de l'analyse archéologique.

Réalisation d'un relevé photogrammétrique

Nous avons pu réaliser, lors de cette étude, un relevé photogrammétrique de la rotonde¹²². Cette technique nous a permis d'obtenir une image en trois dimensions, mais aussi des détails très précis de certaines parties des maçonneries. Cet ensemble constitue une base documentaire qui fut d'une grande utilité lors de cette étude. En effet, cette technologie permet à la fois une « immersion » à distance dans la crypte, mais aussi nous donne la possibilité de visualiser cet ensemble sous des angles différents.

L'intérêt d'un tel travail est également de fournir une documentation graphique de l'édifice et de montrer son état de conservation à l'heure actuelle. Enfin, la visée médiatique n'est pas sans intérêt non plus puisque la photogrammétrie permet une « visite virtuelle » de l'édifice d'autant plus intéressante que la crypte est aujourd'hui fermée au public.

¹²¹ PRIBETICH AZNAR 2014.

¹²² Yann Bonfand, doctorant à l'Université Grenoble-Alpes, a eu la gentillesse de m'accompagner à Lémenc et de réaliser cette photogrammétrie.

Chapitre 7 – État de la question

Ce chapitre regroupe différentes questions qui permettent de mieux comprendre le site de Lémenc dans sa globalité. Un premier point concernera le débat qui a agité les érudits du XX^e siècle concernant la fonction d'origine de la rotonde. Nous étudierons ensuite les travaux d'Édmond Brocard, Architecte des Bâtiments de France qui a beaucoup travaillé sur le site de Lémenc, avant de nous intéresser à l'état de la bibliographie

Le débat sur la fonction de la rotonde : baptistère ou martyrium ?

Dans les années 1860, la rotonde de la crypte a fait l'objet d'une forte polémique quant à sa destination d'origine. Ces débats ont contribué à attirer l'attention sur la fonction de la rotonde et peut-être à en faire oublier l'analyse du bâtiment. Certains archéologues, dont Ferdinand de Saint-Andéol¹²³, y ont vu un baptistère, alors que pour d'autres, dont César d'Oncieu de la Bâti¹²⁴, il s'agissait plutôt d'un *martyrium* ou d'un *ciborium*. La question, posée devant le congrès scientifique de Chambéry de 1863, présidé par Arcisse de Caumont, a fait couler beaucoup d'encre.

La fonction baptismale, défendue par F. de Saint-Andéol, repose essentiellement sur la forme circulaire de la rotonde en laquelle il voit une copie du baptistère du Latran à Rome. Il compare également Lémenc au baptistère de Saint-Sauveur sur l'île de Saint-Honorat (Alpes-Maritimes) et à celui de Fréjus (Var). Nous pouvons opposer à ces comparaisons la forme octogonale des baptistères, alors que la rotonde de Lémenc est de plan hexagonal. Le fait d'affirmer qu'il s'agit d'un baptistère, permet à F. de Saint-Andéol de proposer une datation pour sa construction. En effet, comme nous l'avons déjà souligné, Chambéry appartenait au diocèse de Grenoble jusqu'au milieu du XIII^e siècle, ce qui justifiait l'absence de baptistère à Lémenc. Selon F. de Saint-Andéol, entre 732 et 739, les armées sarrasines, refoulées de la vallée du Rhône par Charles Martel et Childebrand, pénètrent dans les Alpes par la gorge de Voreppe. L'évêque de Grenoble se réfugie alors avec son clergé du côté de Vienne. C'est à cette époque, selon notre auteur, que fut créé le décanat de Savoie, et c'est ainsi qu'il justifie la construction d'un baptistère à Lémenc. Les fonctions épiscopales sont exercées à Lémenc pendant vingt-deux ans, jusqu'au retour de l'évêque à Grenoble. La date

¹²³ SAINT-ANDÉOL 1875, p. 3-23.

¹²⁴ ONCIEU DE LA BÂTI 1875, p. 3-23.

de construction proposée est donc directement liée à la fonction présumée du bâtiment. Il est rejoint dans cette hypothèse par le chanoine Trépier¹²⁵, qui a dépouillé les visites pastorales médiévales, et constate que la crypte ne contient qu'un seul autel dédié à la vierge Marie et aucun dédié à un saint martyr. André Perret¹²⁶, ancien directeur des Archives départementales de Savoie, voit aussi dans la rotonde de Lémenc un baptistère tardif d'époque carolingienne. L'architecte des bâtiments de France, G. Raymond, précise que :

« La présence d'une église baptismale à Lémenc durant le Haut Moyen Âge reste hypothétique, mais la mention dans un texte de 1199 d'une église baptismale en ce lieu confirme l'hypothèse de la présence d'un baptistère dont l'implantation pourrait se situer soit sur le parvis de l'église, soit dans une des premières chapelles latérales qui sont des emplacements privilégiés, répondant au rituel du baptême, qui était administré avant de pénétrer dans l'église »¹²⁷.

Il semble donc que la fonction baptismale ait bien été exercée à Lémenc, plusieurs sources en font mention, mais comme le souligne G. Raymond, rien ne prouve que la rotonde en ait été le siège.

Pour d'autres auteurs, il ne s'agit pas d'un baptistère, mais plutôt d'un *martyrium* ou d'un *ciborium*. Les modestes dimensions de l'édifice excluent l'hypothèse d'un baptistère. En effet, la cérémonie du baptême n'ayant lieu que quelques jours dans l'année, elle attirait une foule importante qui n'aurait pu trouver sa place dans cet édifice. Nous pouvons également signaler que la disposition de l'édicule central, avec ses colonnes très resserrées, n'est pas non plus propice à une telle cérémonie. C. d'Oncieu signale également l'absence de conduites d'arrivée et de départ pour l'eau et la nécessité, pour une piscine baptismale d'avoir une certaine profondeur. Pour beaucoup d'archéologues, la clé pendante de la voûte de l'édicule central servait à soutenir une lampe, et cela plaiderait donc en faveur d'un *martyrium*. Cette idée est reprise par Edmond Brocard¹²⁸ qui voit dans la rotonde de Lémenc une *memoria*. Son hypothèse se base tout d'abord sur la découverte en 1972 de l'oculus sculpté. Pour cet auteur, il s'agit d'une *fenestella confessionis* qui permettait aux fidèles de se recueillir devant les reliques d'un saint déposées au centre de l'édicule (figure 22).

¹²⁵ TREPIER 1878.

¹²⁶ PERRET 1958, p. 111.

¹²⁷ RAYMOND 2000, p. 269.

¹²⁸ BROCARD 2000, p. 273.

Quoi qu'il en soit, le doute subsiste encore à l'heure actuelle sur la destination initiale de la rotonde ; en effet, même si la fonction baptismale semble devoir être écartée, il est toutefois fait mention « d'église baptismale » à plusieurs reprises¹²⁹. L'hypothèse d'un baptistère ne peut cependant être retenue que si l'on considère qu'au départ, la rotonde était un bâtiment isolé. En effet, un baptistère situé dans la crypte d'une église obligerait les catéchumènes à traverser tout l'édifice avant de recevoir le sacrement du baptême, ce qui semble difficilement envisageable.

Les travaux d'Edmond Brocard

L'architecte des Bâtiments de France, E. Brocard, propose, à la suite de ses observations et de la découverte de l'espace à l'arrière de l'oculus, une chronologie et une restitution des différents états de construction (figure 23). Pour cet auteur, la rotonde était à l'origine un bâtiment isolé (*une memoria*), construite entre le VI^e et le IX^e siècle, à l'est de l'église mérovingienne, église qui fut agrandie à l'époque carolingienne. Il propose ensuite la construction, au X^e et XI^e siècles d'une tour de défense, située entre le chevet de la crypte et la rotonde, qui servira de base au clocher roman. Cette construction en grand appareil est toujours présente sur la façade sud du bâtiment. Il situe également à cette période, la construction de la nef de la crypte. Entre le XII^e et le XIV^e siècle, il pense que l'église a été agrandie vers l'est, et pour terminer, il mentionne les travaux des XV^e et XVI^e siècles qui concernent l'église gothique et le chevet de la crypte¹³⁰. C'est pour lui, lors de cette dernière phase de travaux, que la *memoria* aurait été intégrée sous l'église. Les escaliers d'accès à la crypte auraient été ajoutés au XV^e siècle pour accéder à la crypte depuis l'église haute. Ils auraient été créés en perçant les absidioles surmontées d'une demi-coupoie.

État de la bibliographie

La bibliographie spécifique à l'église de Lémenc

Ainsi que cela a été signalé à plusieurs reprises, l'étude documentaire de l'église de Lémenc et de sa crypte se heurte rapidement à l'absence de sources anciennes. La bibliographie spécifique au site de Lémenc est dans l'ensemble plutôt ancienne, et manque souvent de références vérifiables. Les écrits du XIX^e siècle restent une source d'information précieuse puisque leurs auteurs ont souvent eu accès aux documents anciens avant leur disparition. Il

¹²⁹TREPIER 1878.

¹³⁰BROCARD 2000, p. 267-270.

faut cependant rester prudent avec ces documents, les « érudits » faisant souvent preuve d'un certain parti-pris et de peu de rigueur scientifique. Nous pouvons cependant souligner la qualité des travaux de G.-M. Raymond que nous avons cité à plusieurs reprises. Il écrit :

« Nous avons consulté tous les documents que nous avons pu nous procurer, et nous avons surtout profité de quelques notes manuscrites, recueillies il y a près d'un siècle dans les archives de l'Abbaye de Lémenc. L'exacte conformité que nous avons trouvée entre les vestiges encore existants de quelques monuments et les articles de ces notes qui y sont relatifs, a servi à déterminer le degré de confiance que nous pouvions donner à celles-ci »¹³¹.

Tout en essayant de conserver un regard critique sur ces travaux, il faut reconnaître leur utilité puisqu'ils ont été réalisés à partir de documents qui ont aujourd'hui disparu. Ils ont été particulièrement précieux pour l'étude historique du site de Lémenc.

Dans les années 1960, André Perret, qui était conservateur des Archives départementales de Savoie, s'est intéressé à l'église de Lémenc et à sa rotonde¹³². Il a écrit plusieurs ouvrages de synthèse, qui reprennent pour la plupart les écrits du XIX^e siècle.

Jean Hubert s'est également intéressé à cet édifice dans la rédaction de ses ouvrages plus généraux : *L'architecture religieuse du haut moyen âge en France*¹³³, et *l'art préroman*¹³⁴, dans lequel il développe des comparaisons autour des églises à rotonde orientale.

En 1996, I. Parron, dans sa thèse, consacre un chapitre à Lémenc, après des observations réalisées sur le terrain¹³⁵. Même si son étude est peu détaillée, elle reste un modèle pour les méthodes d'observation.

Nous pouvons également citer les ouvrages de N. Carrier¹³⁶ et de M. Dacquin¹³⁷, qui ont été d'une aide précieuse car très généraux et bien documentés.

Nous avons déjà longuement commenté les travaux d'É. Brocard¹³⁸ qui, en sa qualité d'architecte des Monuments historiques connaissait très bien le site de Lémenc. Les

¹³¹ BROCARD 2000, p. 270.

¹³² PERRET 1958, PERRET 1960, p. 105-114, PERRET 1965, p. 21-30.

¹³³ HUBERT 1952.

¹³⁴ HUBERT 1974, p. 53-65.

¹³⁵ PARRON 1996, vol. 2, p. 332-342.

¹³⁶ CARRIER 1998.

¹³⁷ DACQUIN 2016.

¹³⁸ BROCARD 2000.

hypothèses qu'il développe présentent un réel intérêt, mais demandent aussi de respecter une certaine prudence.

Enfin, comme nous l'avons déjà souligné, le rapport de diagnostic patrimonial, réalisé par le cabinet Pribetich-Aznar¹³⁹, reste une source primordiale en ce qui concerne la documentation écrite.

La bibliographie plus générale

Nous ne pouvons omettre, dans ce travail, de citer l'ouvrage de C. Sapin, *les cryptes en France*, qui fait office de référence en la matière. Le chapitre concernant la crypte de Lémenc y est peu développé, mais cet ouvrage reste un outil précieux afin d'essayer de percevoir les caractéristiques propres à cet espace particulier qu'est la crypte. Il sera particulièrement utile lors de l'étude comparative avec d'autres édifices¹⁴⁰.

Enfin, l'ouvrage d'É. Vergnolle, *L'art roman en France*, est une étude très complète qui sert de base à notre réflexion. Cet ouvrage est à l'heure actuelle une référence dans ce domaine. L'approche développée par son auteur permet d'aborder la discipline avec des méthodes basées sur l'observation permettant de déconstruire des concepts souvent datés. Il sera également d'une aide précieuse lors du développement de l'étude comparative¹⁴¹.

En ce qui concerne l'histoire du royaume de Bourgogne, comme nous l'avons signalé ci-dessus, plusieurs historiens se sont penchés sur le sujet, depuis les années 1990, suite à l'édition des diplômes rodolphiens¹⁴². Nous pouvons notamment citer, la liste n'étant pas exhaustive, Pierrette Paravy, Laurent Ripart, François Demotz, René Locatelli ou Florian Mazel. Ces études récentes ont permis d'apporter un éclairage nouveau sur l'histoire de ce royaume.

Conclusion

Cette étude documentaire nous amène à plusieurs conclusions. Tout d'abord, nous pouvons à nouveau, faire le constat de l'état lacunaire des sources. Comme nous avons pu le constater, la documentation concernant le site de Lémenc reste cependant relativement abondante, mais

¹³⁹ PRIBETICH-AZNAR 2014.

¹⁴⁰ SAPIN 2014.

¹⁴¹ VERGNOLLE 1994.

¹⁴² SCHIEFFER 1977.

la plupart des documents en notre possession restent à prendre avec la plus grande prudence. Cet élément doit rester présent afin d'éviter certaines erreurs d'interprétation. Quoi qu'il en soit, ce travail d'étude de la documentation reste le préliminaire indispensable à l'étude archéologique du bâtiment. Comme nous avons pu le constater, elle met en évidence les différents éléments qu'il sera indispensable d'étudier afin de mieux saisir les différentes étapes de construction.

Partie 3

-

Analyse archéologique

Cette partie sera consacré à une analyse plus archéologique de l'édifice. Cette étude a été essentiellement basée sur un travail de description. En plus de constituer une donnée documentaire, cette méthode oblige à une observation qui est la base nécessaire à toute réflexion.

L'église haute a été bâtie sur la crypte. Son étude est importante puisqu'elle nous permet de comprendre les relations entre les deux niveaux de l'église et de la crypte. Un deuxième chapitre sera dédié à la description des différentes parties de la crypte. Nous étudierons enfin les transformations qui ont été apportées à l'édifice, de manière à essayer de déterminer une chronologie relative des différentes étapes de construction.

Chapitre 8 – L'église haute

La façade

La façade de l'édifice ne présente aucune homogénéité et semble être le reflet de différentes étapes de construction (figure 24). La porte d'entrée est encadrée par un arc élancé de forme brisée encadré par de fines colonnettes. Cet arc est le seul décor de cette façade austère, à l'exception de l'oculus qui le surmonte. Celui-ci englobe un vitrail récent qui reproduit la croix de Savoie et les clés de Saint-Pierre à qui est dédiée l'église¹⁴³. La rose est encadrée par deux petites ouvertures de forme rectangulaire. La porte d'entrée est surmontée par un auvent moderne, dont la forme épouse celle de l'arc brisé.

La partie basse de la façade présente différentes parties hétérogènes, composées de pierres de grand appareil, et dont le relevé peut être parlant dans le cadre d'une étude sur l'église dite romane (figure 25). De part et d'autre de la porte d'entrée, se devine encore le départ de deux arcs en plein-cintre.

La façade sud de l'édifice mérite aussi une étude plus approfondie dans la mesure où elle présente des irrégularités qui peuvent être le reflet de constructions anciennes (figure 26). Sur cette même façade, s'appuie un bâtiment de plan polygonal qui forme la base de l'ancien clocher (figure 27).

¹⁴³ NOUJAIM 1990, p. 31.

La nef

L'église de Lémenc présente une vaste nef à vaisseau unique qui se développe sur quatre travées. Elle se poursuit par un chevet constitué de trois travées droites et d'une abside à pans coupés tripartite. Au contact avec le chevet, le plan de la nef s'élargit de manière symétrique (2 x 0,55 m). C'est à cet endroit-là de l'édifice que sont situés les deux escaliers nord et sud qui descendent à la crypte (figure 28).

La nef est voûtée d'ogives quadripartites qui reposent sur des culots sculptés, situés à mi-hauteur de l'élévation. Le revers de façade laisse apparaître deux niches, voûtées en plein-cintre, aménagées dans l'épaisseur du mur. La niche sud abrite le reliquaire de saint Concord. Nous pouvons observer, dans les maçonneries du mur nord des traces d'éléments qui pourront probablement nous éclairer sur un état antérieur de l'édifice. La deuxième travée abrite le tombeau monumental du général de Boigne¹⁴⁴ (figure 29). Dans la quatrième travée, le mur nord comporte l'accès à un petit escalier qui conduit à la chaire. Ce dernier a probablement été construit dans le vide laissé par une chapelle dont on peut encore apercevoir les arcs sur les murs (figure 30). Le sol de la nef, notamment l'allée centrale, est recouvert de pierres tombales mises en place lors de son exhaussement en 1827-1828¹⁴⁵ (figure 31). En partant de l'entrée, les pierres sont identifiées comme suit par Suraya Noujaim :

- Une dalle datée de 1489, dont la légende est effacée ;
- Celle de Justine Fava, fille d'un trésorier (1790) et de Guillaume Majon, marchand (1555) ;
- La pierre de Georges Giraud et de Claude Lombert son épouse, aux armes des deux familles (1528) ;
- Celle de Jean Martin, religieux de Lémenc, représenté sous le capuchon bénédictin (1495) ;
- La dalle suivante, très mutilée, conserve l'effigie d'un chevalier, Guillaume de la Fout (1506) ;

¹⁴⁴ Le général de Boigne fut inhumé en 1830. Son tombeau, réalisé par les Cacciatori (sculpteurs italiens), fut amené de Gênes et terminé par Jean Vallet, DACQUIN 2016, p. 18.

¹⁴⁵ CHAPPERON 1863, p. 75.

- Finalement celle de Marc Duplastre, seigneur de Vierget (1503).

Les tombes situées sur le long des murs gouttereaux de la nef sont principalement celles de gens de métier et portent gravés les outils de corporations¹⁴⁶.

Les chapelles latérales

Les trois premières travées s'ouvrent, au sud, sur trois chapelles sans aucune homogénéité (figure 32). La chapelle la plus occidentale, dédiée à Saint-Martin, communique avec la nef par une vaste arcade en plein-cintre. Elle est voûtée par un grand berceau continu. Au revers de la façade, nous pouvons remarquer deux grands enfeus, reposant sur un pilier central en grand appareil. Ils ouvrent sur deux fenêtres situées dans l'épaisseur du mur. C'est probablement dans cette partie de l'édifice que nous pourrions trouver des indices sur l'église antérieure. *A priori*, il subsiste encore une fenêtre à double ébrasement dans le comble de cette chapelle¹⁴⁷. Cet élément devra être vérifié dans l'analyse archéologique à venir.

La chapelle qui s'ouvre dans la deuxième travée de la nef est recouverte par une voûte d'ogives quadripartites. Son mur sud est percé par trois baies de profil cintré. Elle est séparée de la nef par un arc de profil brisé, plus haut que ceux qui ouvrent sur les deux autres chapelles. C'est *a priori* cette chapelle qui a abrité la châsse de saint Concord lors de la destruction des chapelles nord¹⁴⁸.

Enfin, dans la troisième travée, s'ouvre une chapelle qui communique avec cette dernière par un arc en plein cintre. Elle est recouverte d'une voûte d'arêtes complexe, et est éclairée par une fenêtre de profil brisé, ornée d'un vitrail représentant Saint Bernard.

La quatrième travée communique au sud, par une porte surmontée d'une accolade, avec une pièce de plan carré, située dans la base de l'ancien clocher. Les murs sont en grand appareil et percés à l'est par une fenêtre très ébrasée. La porte d'accès à cet espace est située au sommet de l'escalier sud qui descend à la crypte. Ce dernier débord sur la porte ; on pressent dans cette anomalie architecturale des contraintes liées aux constructions anciennes, qui mériteront une attention particulière lors de l'étude du bâti.

¹⁴⁶ NOUJAIM 1990, p. 33.

¹⁴⁷ HUBERT 1952, p. 69.

¹⁴⁸ RAYMOND 1830, p. 254, « Avant la Révolution, la première chapelle à gauche en entrant, était connue sous le nom de chapelle de Lescheraine ; la suivante était celle de Saint Concord ».

Le chevet

Comme nous l'avons remarqué précédemment, le chevet de l'édifice est marqué par un élargissement par rapport à la nef. Il est constitué de deux travées droites et d'une abside polygonale puissamment éclairée par trois grandes fenêtres ornées de vitraux du XIXe siècle, réalisés par un maître verrier Lyonnais du nom de Bégule (figure 33). Les thèmes représentés font partie de l'iconographie classique : la Visitation, l'Adoration, la remise des clés à saint Pierre, la Pentecôte, saint Pierre guérissant un boiteux et le Sacré-Cœur entouré par sainte Hélène et une reine de France non identifiée¹⁴⁹.

La séparation entre le chevet et la nef est également marquée par une série de quatre marches qui permettent d'englober le volume de la rotonde sous-jacente. Ces marches sont, à l'heure actuelle, recouvertes par une estrade de bois.

La première travée droite du chœur accueille la porte qui permet l'accès à la sacristie.

¹⁴⁹ NOUJAIM 1990, p. 34.

Chapitre 9 - La crypte

La crypte de Lémenc se compose de trois parties distinctes (la rotonde, la nef et l'abside). Les articulations entre ces différents espaces sont des éléments importants à prendre en considération mais sont difficiles à observer en raison des enduits épais qui recouvrent les murs de la nef (figure 34).

La rotonde

La rotonde est un espace de plan circulaire qui se développe autour d'un édicule central, de plan hexagonal (figure 35). Chaque angle de l'hexagone est surmonté d'une colonne en molasse coiffée d'un chapiteau sculpté. Cet espace ainsi délimité est recouvert d'une coupole dont la clé de voûte est sculptée et présente des particularités intéressantes qui seront développées ultérieurement. Cet édicule central est entouré par un déambulatoire voûté en berceau annulaire qui repose, au centre, sur les chapiteaux des colonnes, et à l'extérieur, sur les murs périphériques de la rotonde. Le mur externe de la rotonde donne naissance à quatre absidioles, de plan circulaire, partiellement détruites. Deux d'entre elles accueillent l'accès aux escaliers nord et sud (figure 36). L'absidiole sud est également percée par une fenêtre profonde qui laisse deviner l'épaisseur du mur extérieur. Deux autres absidioles dont on peut deviner le départ permettent la circulation avec les collatéraux de la nef. À l'est, un arc de profil cintré, permet la communication avec le vaisseau central de la nef (figure 37). Des colonnes engagées dans le mur, de même nature que celles de l'édicule central, marquent l'entrée des absidioles. La partie occidentale de la rotonde est formée par un grand arc de forme circulaire. Ce dernier est matérialisé au sol par une banquette en pierres d'environ 0,30 m de hauteur moyenne (figure 38). Le centre de cet arc est percé, à l'ouest, dans l'axe de la crypte par une ouverture en forme d'*oculus* installée à la naissance de la voûte et dont l'appui est placé à 1,50 m du sol dallé (figure 39). À l'arrière de cette ouverture, un sondage d'environ 1,60 m de profondeur par 1 m de largeur en moyenne a été pratiqué. Cet espace présente diverses couches archéologiques et des traces d'enduit. L'*oculus* qui présente une surface lisse vue de la crypte, possède un décor sculpté lorsqu'on le regarde depuis l'intérieur du boyau. Ce décor plat présente des motifs d'entrelacs et de feuillages (figure 40) jugé, selon Isabelle Parron « d'un modèle un peu mou, sans doute moins rigoureux que certaines réalisations carolingiennes italiennes. Elle s'inscrirait très bien dans un contexte sculptural

de l'an mil »¹⁵⁰. Cette proposition de datation s'appliquerait aussi, selon elle, aux chapiteaux sculptés des colonnes.

L'étude des maçonneries et du bâti n'est pas aisée sur le site de Lémenc. En effet, la rotonde a été restaurée à de nombreuses reprises, les joints entre les pierres ont également subi plusieurs restaurations. Il semble donc difficile, avec les moyens actuels, de réaliser une étude de la construction qui pourrait être parlante. La nef de la crypte est, de plus, recouverte par un enduit couvrant qui ne permet pas d'étudier les points de jonction entre les différentes parties de l'édifice

Le choix a été fait, pour cette étude, de nous consacrer de manière plus précise à la crypte de l'édifice, et particulièrement à la rotonde. Les observations réalisées dans l'église haute nous ont cependant permis de comprendre comment ces différents espaces s'organisent et se sont construits les uns par rapport aux autres.

Les maçonneries de la rotonde, ainsi que son voûtement, sont réalisés en petits moellons équarris, essentiellement en tuf¹⁵¹. On distingue cependant deux types de matériaux différents. Les murs de la rotonde, jusqu'au départ des voûtes sont réalisés en pierres relativement dures. Le voûtement quant à lui est constitué d'un calcaire beaucoup plus poreux et alvéolé, probablement plus léger. Les angles des murs ainsi que les arcs marquant l'ouverture des absidioles et des ouvertures sont réalisés en blocs soigneusement taillés, de calibre plus important. Il s'agirait d'un calcaire dit « froid », vraisemblablement le calcaire dit « de Lémenc ». Il n'a pas été distingué de traces d'outils.

Des restes d'enduits, ainsi que plusieurs traces de polychromie sont encore visibles sur les murs de la rotonde ainsi que sur certains chapiteaux. On distingue sur le mur occidental de la rotonde, quelques motifs de couleurs ocres et brunes, soulignés de traits noirs qui semblent être les vêtements de plusieurs personnages (figure 41). On peut remarquer des traces semblables (au moins pour les couleurs utilisées) sur la voûte de l'absidiole nord-ouest. Ces vestiges laissent à penser que la rotonde était entièrement peinte. Ces traces sont malheureusement très lacunaires et ne permettent aucune interprétation ni aucune proposition de datation.

¹⁵⁰ PARRON 1996, vol. 2, p. 335-336.

¹⁵¹ PRIBETICH-AZNAR 2014, p. 97.

La banquette

Le long du mur occidental de la rotonde se développe une « banquette » dont la hauteur varie entre 0,30 m du côté nord et 0,12 m au sud¹⁵². Elle est formée d'une à deux assises de pierres grossièrement taillées (figure 42).

Cette maçonnerie n'est pas sans rappeler les *synthrona* des églises paléochrétiennes. En effet, ces banquettes de pierre étaient placées dans ou devant l'abside et étaient réservées au clergé. Elles pouvaient être à gradins simples ou multiples et étaient généralement de forme semi-circulaire puisqu'en général, elles suivaient le tracé de l'abside.

Les exemples de banquettes adossées à l'abside sont nombreux et notamment en Dalmatie ou environ une trentaine ont été dénombrées¹⁵³. Une banquette a été également retrouvée lors de fouilles réalisées à Aoste (Italie) dans le chevet du sanctuaire de Saint-Laurent. Elle était située en avant de l'abside orientale et il a été découvert, à proximité, les restes d'un reliquaire marquant probablement la présence d'un autel¹⁵⁴. Ces constructions font en général une quarantaine de centimètres de hauteur, ce qui semble correspondre aux dimensions de celle de Lémenc.

Lors de fouilles réalisées dans l'église Saint-Césaire d'Arles (Bouches-du-Rhône), un *synthronos* (ou banc presbytéral) d'un diamètre d'environ 9,60 m a été retrouvé dans l'église paléochrétienne. Cette maçonnerie était recouverte d'un sol en marbre, partiellement conservé¹⁵⁵.

Ce type de construction est également visible dans certaines constructions byzantines. Dans l'église de la Panageria Keria (Krystia, Crète), une banquette longe tout le mur gouttereau nord de l'édifice (figure 43). C'est également le cas à Lucnjak (Croatie) où trois bancs longent les murs de la nef. Ces *synthrona* situés dans les nefs se retrouvent en général dans des édifices religieux présentant une abside trop petite pour accueillir le clergé¹⁵⁶.

Le baptistère de Portbail (Manche) possède également une « banquette » similaire à celle de Lémenc.

¹⁵² La hauteur de la banquette à l'origine ne peut être connue avec précision étant donné que nous n'avons pas pu déterminer le niveau de sol initial de la rotonde.

¹⁵³ CHEVALIER 1995, p. 118-119.

¹⁵⁴ BONNET 1986, p. 489-492.

¹⁵⁵ HEIJMANS 2008, p. 1199.

¹⁵⁶ CHEVALIER 1995, p. 126.

La fonction de cet ensemble est aujourd'hui indéterminée. Le mot « banquettes » induit l'idée de personnes assises, pour prier et se recueillir, idée que l'on peut mettre en opposition avec celle de « déambulation ». Ces termes ont cependant une connotation fonctionnelle souvent associée à la vision contemporaine de ces édifices. À l'heure actuelle, aucun élément ne nous permet de déterminer la fonction de cet élément architectural.

La margelle hexagonale

La margelle en molasse sur laquelle reposent les colonnes de la rotonde mérite une étude plus détaillée (figure 44). Elle est de forme hexagonale, de 0,40 m de largeur. Elle est formée, au centre, de deux étages de pierre faisant respectivement 0,20 et 0,10 m de hauteur. Du côté extérieur, la hauteur au-dessus du sol de la crypte est d'environ 0,11 m de moyenne, mais est peu significative. Un rapport de la commission des Monuments historiques daté du 3 juin 1904 nous donne des précisions sur les hauteurs du sol de la crypte. Il y est écrit que :

« Monsieur l'architecte a fait exécuter dernièrement quelques sondages par lesquels il a reconnu que le sol du XI^e siècle a été relevé de 0,39 à 0,40 m, pour raccorder de plain-pied le sol de la partie Louis XII et qui ont mis à nu une piscine rectangulaire dans la nef de la crypte et deux sarcophages du moyen-âge »¹⁵⁷.

Aujourd'hui, il n'y a pas de différence de hauteur entre ces deux parties de l'édifice. Nous pouvons donc supposer que le sol de la rotonde était d'environ 0,40 m plus bas que celui actuel.

La jonction entre les dalles de l'hexagone central se fait sous les bases des colonnes. La pierre située dans la partie la plus occidentale du bassin présente une échancrure en son milieu. Il est à rappeler qu'il n'a pas été découvert de canalisations autour de cette partie centrale de la rotonde. Cette « encoche » présente des bords latéraux verticaux, ce qui montre que cela était prévu dans sa conception d'origine. En revanche, le centre de cette encoche montre des traces d'usure liées à des passages répétés. L'étude réalisée par Pascale Chevalier sur les baptistères paléochrétiens d'Istrie et de Dalmatie montre que, dans la plupart des cas, les cuves baptismales possèdent deux accès, généralement symétriques, afin de faciliter la

¹⁵⁷ MAPa, 081/073/001, 3 juin 1904. Il est fait référence ici au sol de la nef centrale de la crypte et non à celui de la rotonde.

circulation¹⁵⁸. La cuve de Lémenc n'en possède qu'un seul, ce qui peut nous faire penser que cet espace n'était pas un lieu de circulation.

La nef de la crypte

La partie médiane de la crypte est composée de trois vaisseaux qui présentent un plan irrégulier. Elle est recouverte d'un enduit très épais qui empêche d'observer la nature des maçonneries ainsi que les points de jonction entre les différentes parties de l'édifice (figure 45). Les deux vaisseaux latéraux se courbent vers l'ouest afin de rejoindre les absidioles de la rotonde. Il existe plusieurs arcades qui séparent le vaisseau central des collatéraux. Ces ouvertures présentent un profil irrégulier et semblent être le résultat d'un percement postérieur à la construction. Les trois vaisseaux sont voûtés par un berceau en plein-cintre continu.

Les peintures de la nef

Le vaisseau central est recouvert par des peintures datées du début du XI^e siècle qui représentent un décor avec des personnages identifiés comme étant des sibylles et des prophètes¹⁵⁹. Certaines incohérences dans l'identification des personnages montrent qu'il pourrait être intéressant de reprendre le dossier iconographique de ce décor. L'ouest du décor représente quatre jeunes femmes, richement vêtues, situées aux quatre angles d'un bandeau qui délimite la voûte en berceau de la nef. Elles sont représentées sur un fond blanc orné de rinceaux. Les sibylles sont identifiées par les phylactères qu'elles portent dans leurs mains (figure 46). Il s'agit de la sibylle Persique, de la sibylle de Tibur, de celle de Samos, et enfin de la sibylle Delphique. Ces prophétesses annoncent toutes la venue d'un Sauveur issu du sein de la Vierge. Ce thème iconographique semble peu surprenant dans un espace dédié à la Vierge. Il demeure cependant qu'il s'agit de la seule représentation de sibylles en Savoie, à l'exception des sibylles sculptées qui ornent le tombeau de Philibert le Beau au monastère de Brou (Ain). La partie orientale de la voûte accueille sur un fond vert quatre figures masculines identifiées comme étant des prophètes. Ces quatre personnages ont le regard tourné vers un soleil rayonnant situé au sommet de la voûte qui pourrait symboliser l'inspiration divine. Ils sont identifiés comme étant des prophètes, mais semblent tous rattachés dans leur iconographie au prophète Isaïe, le grand prophète marial (figure 47).

¹⁵⁸ CHEVALIER 1995, p. 169-171.

¹⁵⁹ CARRIER 1998, p. 61-65.

Nous pouvons également signaler, sous la première arcade, un enfant qui joue de la lyre, mais rien ne permet de déterminer s'il s'agit d'un ange ou d'un sujet païen. En conclusion, même s'il semble difficile de donner une interprétation cohérente de cet ensemble, le thème général est l'annonce faite de la naissance d'un Sauveur dans le sein de la Vierge. Il s'agit d'un thème fréquemment repris dans l'iconographie médiévale.

Une étude de ces peintures, réalisée par Anaïs Ciavaldini, se base sur la représentation des costumes afin de proposer une datation de l'ensemble. Les robes que portent les sibylles illustrent la diversité des costumes féminins à la cour de François I^{er}, soit vers 1500. Les figures masculines sont aussi vêtues à la mode du début du XVI^e siècle¹⁶⁰.

L'abside

Le plan de l'abside est parfaitement inscrit dans celui du chevet de l'église haute. Il correspond à la dernière travée droite et à l'abside polygonale. La coupe longitudinale de l'édifice montre cette superposition (figure 48). Le sol de l'abside est situé légèrement plus bas (une marche) que celui de la nef. L'espace est séparé en neuf compartiments voûtés d'ogives, qui retombent sur quatre piles centrales. Les colonnes polygonales sont recouvertes d'un décor de faux marbre. Les chapiteaux représentent des personnages¹⁶¹ dont les regards sont tournés vers la rotonde. Les culots qui supportent les retombées des voûtes le long des murs gouttereaux sont plus sobres et ressemblent à ceux de l'église haute (figure 49). L'éclairage de l'abside est assuré par six petites baies dont l'une est murée. Ces ouvertures sont situées dans la partie haute du mur et sont centrées sous les arcs des voûtes. La fenêtre axiale de la crypte présente des dispositions particulières. Elle est plus grande que les autres et elle est murée à mi-hauteur. Elle n'est plus visible de l'extérieur, mais une incision dans le mur pourrait rappeler sa présence¹⁶². Selon Edmond Brocard¹⁶³, il pourrait s'agir de l'accès primitif à la crypte. Sur le plan qu'il présente de la crypte (figure 50), il fait apparaître quatre marches à l'extérieur de l'édifice. Aucun document ne nous permet de préciser s'il s'agit de suppositions ou d'observations réalisées à la suite de fouilles. Un sondage à l'extérieur de l'édifice pourrait être éclairant à ce sujet.

¹⁶⁰ CIAVALDINI 2008, p. 5-8.

¹⁶¹ PRIBETICH-AZNAR 2014, p. 107, selon les auteurs, ces personnages pourraient symboliser les quatre âges de la vie ou les quatre saisons.

¹⁶² PRIBETICH AZNAR 2014, p. 113.

¹⁶³ BROCARD 2000, p.278.

Le groupe sculpté de la Mise au Tombeau

L'abside abrite également une Mise au Tombeau, en calcaire polychrome, placée dans l'axe de la crypte, qui fait face à la rotonde (figure 51). Aucune source connue à ce jour ne mentionne la date de l'arrivée de ces sculptures à Lémenc¹⁶⁴. D'après Sandrine Boisset Thermes, l'ensemble sculpté aurait rejoint la crypte de Lémenc à la fin du XVIII^e siècle, mais il n'existe aucun document relatant son transport ni son installation¹⁶⁵. Sa présence est mentionnée pour la première fois dans la visite pastorale de 1829¹⁶⁶, et l'on sait qu'elle provient de l'église des Antonins à Chambéry qui a été détruite en 1862-1863. Il semble cependant qu'elle ait quitté cette église dès 1770, en séjournant peut-être dans la cathédrale de Chambéry jusqu'à la Révolution. Elle est mentionnée en 1617 dans l'inventaire réalisé pour la visite de l'abbé général de Saint-Antoine en ces termes :

« Dans la dite chapelle, du côté du cœur de la dite église, est représenté le Saint Sépulcre de Notre Sauveur, en pierre, relevé en bosse, les personnages fort grands, dorés et peints, bien durement faits et élaborés selon l'art de la sculpture. Auquel sépulcre d'un côté sont les figures et images de la glorieuse Vierge Marie, de Saint Jean l'Évangéliste, des trois Maries et deux anges portant les Mystères de la passion. Et au bout dudit sépulcre, d'un côté est l'image de Nicodème et de l'autre celle de Joseph d'Arimathie tenant le chef et les pieds de Notre Seigneur. Et sur le bas dudit sépulcre, par devant sont trois figures représentant les gardes dudit sépulcre ».

La Mise au Tombeau serait issue d'une production située en Savoie propre, même si aucun atelier n'a pu être clairement identifié. Il pourrait s'agir d'atelier itinérant. Elle propose une datation entre les dernières décennies du XV^e siècle et le tout début du XVI^e¹⁶⁷.

À l'heure actuelle, cet ensemble souffre de l'humidité qui règne dans la crypte et certaines têtes plus fragiles ont été déposées dans un souci de conservation et sont conservées dans les réserves du Musée des Beaux-arts de Chambéry en attendant leur restauration.

¹⁶⁴ DAQUIN 2016, P. 44-63.

¹⁶⁵ BOISSET TERMES 2007, p. 5-6.

¹⁶⁶AD73, 43F124, 27 août 1829.

¹⁶⁷ BOISSET THERMES 2007, p. 71.

Chapitre 10 - Les transformations apportées à l'édifice – chronologie relative

Pour mieux comprendre les relations entre les deux parties de l'édifice, il semble intéressant d'essayer de connaître les différentes étapes de construction de l'église haute. En l'absence de nouvelles fouilles dans la nef de l'église, les états antérieurs de construction restent des hypothèses. L'étude des maçonneries de l'église haute nous fournit cependant certains indices.

L'élargissement du chœur de la fin du Moyen Âge

L'élargissement de la nef au niveau de sa jonction avec le chevet de l'église haute semble être un élément important à prendre en considération. En effet, la nef de l'édifice supérieur s'élargit de 0,55 m de chaque côté au niveau des escaliers d'accès à la crypte. Cet élargissement pourrait avoir eu pour fonction d'englober une partie des maçonneries de la crypte, mais ne pourrait, à lui seul, justifier un englobement complet des absidioles. Ce décroché pourrait correspondre avec l'emplacement de l'ancien jubé.

Nous pouvons remarquer également dans la crypte, un élargissement du plan au contact entre la nef et le chevet. Ce dernier étant parfaitement superposé avec celui de l'église haute, cela permet de compenser la différence de largeur avec les murs de la nef.

L'emplacement du jubé

Comme cela a été précédemment souligné, la position de l'ancien jubé peut être intéressante à déterminer. Ce dernier a été détruit postérieurement à 1795, date à laquelle l'architecte Trivély en fait une description¹⁶⁸. Son emplacement peut nous aider à mieux comprendre les rapports entre les différentes parties de l'édifice. Trivély le situe entre « l'église et le chœur ». Avant la révolution, l'église de Lémenc est à la fois paroissiale et priorale. Il semble donc logique que l'on ait conservé une séparation entre le chœur occupé par les moines et la nef fréquentée par les fidèles. En théorie, le jubé devait donc se situer à l'articulation entre la quatrième travée de la nef et la première travée du chœur. L'enduit épais qui recouvre à l'heure actuelle les murs de la nef nous empêche d'en étudier les maçonneries. Nous pouvons cependant faire quelques constatations. La première travée du chœur comporte une niche

¹⁶⁸ AD73, L412, 5 juillet 1795.

basse au sud (figure 52) qui est le souvenir d'une ancienne fenêtre. Cette dernière est visible de l'extérieur et nous pouvons constater qu'elle est prise en partie dans le mur de la tour (figure 53). Au-dessus de cette dernière et un peu plus à l'est, nous pouvons constater la présence d'une grande fenêtre à remplage, située dans l'axe de la travée. Sur la façade extérieure, cette baie se trouve désaxée. Dans le mur nord de cette travée, s'ouvre une fenêtre axiale, à remplage dont l'appui se situe en regard des culots sur lesquels retombe la voûte. Cette baie est donc moins haute que celle qui lui fait face sur le mur sud. L'étude de diagnostic patrimonial réalisée par le cabinet Pribetich-Aznar propose donc deux emplacements possibles pour le jubé dans la première travée du chœur. Il pouvait être dans la partie la plus occidentale de la travée et ainsi se positionner sur la fenêtre en plein cintre. La deuxième hypothèse le place sous la baie à remplage du mur sud, ce qui en ferait un ouvrage peu élevé (figure 54)¹⁶⁹. Il faut de plus prendre en compte qu'au moment de la construction du jubé, le sol de la nef n'avait pas encore été exhaussé ce qui créait un dénivelé encore plus important avec le chœur de l'édifice.

Les escaliers d'accès à la crypte

Deux escaliers permettent d'accéder à la crypte. Ils partent de la nef, au niveau de sa jonction avec le chevet de l'église haute et sont symétriques. Ils présentent des irrégularités qui montrent des reprises de maçonnerie en fonction de différents états de construction de l'édifice. Les cinq premières marches sont plus étroites que les suivantes et ont probablement été rajoutées lors de l'exhaussement du sol de la nef en 1828. Ces marches semblent correspondre à un véritable changement de direction de l'escalier et leur édification a très certainement été gênée par les constructions existantes.

Un deuxième rétrécissement se produit du côté interne de l'escalier, de manière symétrique, entre les septièmes et huitièmes marches (figure 55). Ce niveau pourrait correspondre au niveau de sol de la nef dans son état le plus ancien. D'après les mesures que nous avons pu effectuer, mais qui demanderaient à être vérifiées de manière plus scientifique, ce niveau de sol pourrait correspondre à la base de l'*oculus*. Nous pouvons ainsi penser que le sol de la nef était au même niveau. Il pouvait donc exister une véritable communication visuelle entre ces deux espaces. Le terme de *fenestella* serait alors parfaitement approprié et justifié.

¹⁶⁹ PRIBETICH-AZNAR 2014, p. 91.

Les deux escaliers nord et sud aboutissent dans les maçonneries des absidioles de la rotonde. Nous pouvons donc raisonnablement penser que leur construction est postérieure à celle de ces dernières. Si l'on se place dans cette hypothèse, l'accès primitif à la rotonde aurait pu être situé dans sa partie orientale, ou bien éventuellement dans sa partie occidentale, à l'endroit où se situe l'*oculus* qui aurait pu être une porte à l'origine. Cette deuxième hypothèse semble moins plausible.

La présence symétrique des escaliers est une disposition fréquente pour l'accès aux cryptes. Cette disposition est connue depuis le IV^e siècle avec les plus anciens exemples de Thessalonique. Ce système de double accès semble privilégié dans la plupart des cryptes des XI^e et XII^e siècles et semble poser des problèmes de compatibilité avec la multiplication des autels. Il semble que dans beaucoup d'édifices, ces accès aient été modifiés à de nombreuses reprises au cours des siècles. Cette disposition induit naturellement une notion de circulation et l'idée de « déambulation » afin de pouvoir accéder aux reliques. Dans une église de pèlerinage comme Saint-Bénigne de Dijon, l'entrée dans la crypte se fait très à l'ouest, au-delà du chœur des moines. Cette disposition permettait de créer un cheminement vers les reliques qui ne dérangeait pas les offices¹⁷⁰.

L'espace à l'arrière de l'oculus

Cet espace a été mis au jour en 1972, lors du débadigeonnage de la crypte. Au début du XIX^e siècle, l'*oculus* était bouché et formait une sorte de niche, comme en témoignent des photos conservées à la médiathèque du patrimoine (figure 56)¹⁷¹. L'espace ainsi dégagé est un boyau étroit, d'environ 1,60 m de profondeur par 1 m en moyenne de largeur. Le niveau de sol de ce réduit est situé à 1,50 m du sol dallé et à environ 1,20 m de la banquette en pierre adossée au mur occidental de la rotonde. Ces dispositions ont conduit E. Brocard à proposer l'hypothèse d'un bâtiment isolé avec une *fenestella* devant laquelle les pèlerins seraient venus s'agenouiller.

L'étude détaillée des niveaux archéologiques de cet espace n'a pu être effectuée dans le cadre de cette étude et pourrait apporter des renseignements supplémentaires. Nous avons cependant pu réaliser des observations qui nous ont semblé constructives.

¹⁷⁰ SAPIN 2014, p. 155-156.

¹⁷¹ MAPa, 0084/073/1002.

Nous pouvons remarquer, sur le plafond de la cavité, le revers de deux marches d'escalier qui sont probablement venues boucher la *fenestella* durant l'une des phases de modification de l'église haute (figure 57). L'avant de cet escalier a probablement disparu lors de l'exhaussement du sol de la nef en 1828.

Le mur septentrional de ce réduit montre les restes d'un enduit peint en blanc, posé sur un mortier de tuileau. Nous pouvons remarquer une sorte de rupture dans la stratigraphie qui pourrait correspondre à un niveau de sol, situé à la base de l'oculus, qui se poursuit au-delà du revers de l'escalier (figure 58). Ces observations nous amènent à penser qu'il pouvait s'agir d'un couloir d'accès à la *fenestella*. Cet espace aurait été accessible depuis la nef de l'église dite « romane ». Le chevet de l'église haute étant surélevé par rapport à sa nef, nous pouvons imaginer l'existence d'un ou deux escaliers latéraux de part et d'autre de ce couloir. Il ne s'agit cependant que de suppositions qui demanderaient à être vérifiées par des fouilles qui pourraient être réalisées dans la nef de l'église haute. Cette configuration se retrouve dans de nombreux édifices comme par exemple dans l'église San Capoforo de Côme (Italie). (figure 59).

Cette hypothèse reste toutefois séduisante. Les exemples sont nombreux, mais les solutions adoptées sont variées. Il semble souvent difficile de concilier la présence d'une ou plusieurs *fenestellae* avec celle des escaliers menant au chevet de l'édifice. Dans certains cas, il a même été procédé à un percement des marches. C'est le cas par exemple à Anzy-le-Duc (Saône-et-Loire) ou à Saint-Saturnin (Puy-de-Dôme).

Ces orifices permettaient en outre un éclairage de la crypte qui pouvait ainsi recevoir la lumière venant de l'église haute. La fonction de ventilation de l'espace confiné et humide qu'est la crypte n'est pas non plus à négliger¹⁷².

Nous avons pu observer que l'*oculus* a été placé à l'arrière de la niche, postérieurement à la construction de cette dernière. De plus, la fenêtre est plus grande en dimension que l'*oculus*. Nous pouvons donc raisonnablement envisager que dans un premier temps, il pouvait s'agir d'une fenêtre qui aurait pu, dans un deuxième temps, être masquée en partie par cette pierre sculptée.

¹⁷² SAPIN 2014, p. 163.

La nef de la crypte

Cet espace médian de la crypte soulève de nombreuses questions en raison des irrégularités de son plan. Il est composé d'un vaisseau central et de deux collatéraux. Les vaisseaux latéraux semblent avoir été rajoutés postérieurement et ne présentent pas d'homogénéité avec le vaisseau central. Leurs extrémités occidentales font une sorte de coude qui leur permet de se raccorder sur les deux absidioles orientales de la rotonde. Les ouvertures entre ces différents espaces sont irrégulières et semblent avoir été percées *a posteriori*. De plus, les murs de séparation entre le vaisseau central et les collatéraux a des épaisseurs variables. Il est de 1m au sud et de 1,20 m au nord.

Isabelle Parron souligne également ces irrégularités :

« La construction de cette partie centrale est manifestement maladroite. Il semble que l'on a percé, tant bien que mal, des murs qui appartenaient à un bâtiment antérieur à la construction des nefs. [...] Néanmoins, l'irrégularité du plan traduit bien les contraintes que des dispositions antérieures ou postérieures ont pu entraîner »¹⁷³.

Le vaisseau central présente une certaine régularité dans sa partie orientale puis semble se resserrer afin de venir s'adapter sur l'arc en contact avec la rotonde.

Il existe quatre ouvertures qui permettent le passage entre le vaisseau central et les couloirs latéraux. Elles ne présentent également aucune homogénéité. La niche nord-est est en forme d'enfeu rectangulaire. L'interruption du décor peint de sa voûte à environ 0,30m du collatéral nord nous laisse penser que l'accès a été percé postérieurement à sa construction.

Nous pouvons faire la même constatation pour les niches nord-ouest et sud-est. La niche sud-ouest, quant à elle, présente un couvrement à double ébrasement, entièrement peint. Les auteurs du diagnostic patrimonial réalisé en 2014, émettent l'hypothèse que cette nef aurait pu être édifiée lors de l'établissement sur le site des bénédictins d'Ainay, en 1029. Il aurait pu s'agir d'un premier lieu de prière, construit pour se raccorder à la rotonde préexistante et permettant, par l'intermédiaire des collatéraux, l'accès aux reliques pour les fidèles. Le vaisseau central aurait été, dans cette hypothèse, réservé au clergé¹⁷⁴. Il nous semble cependant que les nombreuses irrégularités du plan sont le reflet de contraintes liées à des

¹⁷³ PARRON 1996, vol.2, p. 334.

¹⁷⁴ PRIBETICH-AZNAR 2014, p. 102-103.

constructions préexistantes. Les différences d'épaisseurs des murs nord et sud du vaisseau central laissent à penser que certaines maçonneries anciennes ont été réutilisées. La présence des enduits extrêmement couvrants empêche une lecture efficace de ces différents espaces. Nous pouvons cependant remarquer un désaxement dans la longueur du vaisseau central. Les deux travées orientales sont alignées, puis on peut percevoir un léger changement de direction, comme si ce vaisseau était venu s'aligner avec l'ouverture orientale de la rotonde. Cette irrégularité dans la construction peut nous laisser penser que la construction des travées orientales a été dictée par la présence de maçonneries préexistantes. Le lien avec d'éventuelles constructions antiques, aussi séduisant soit-il, semble cependant trop hasardeux dans l'état actuel de nos connaissances.

L'éclairage de la crypte

La crypte de Lémenc comporte dix petites ouvertures qui permettent d'en assurer l'éclairage. Il y en a six dans l'abside, dont la fenêtre d'axe qui est murée. Trois ouvrent dans la nef de la crypte et une dernière dans l'absidiole sud-est de la rotonde. Nous nous concentrerons ici sur les ouvertures de la rotonde et de la nef. Celles du chevet de la crypte étant de construction plus tardive, ne rentreront pas dans le cadre de cette étude.

Les fenêtres de la nef s'ouvrent dans le collatéral méridional (figure 60). Il n'y a pas d'ouverture dans le mur gouttereau nord, celui-ci étant en partie enterré. Les ouvertures forment un ensemble hétérogène et traversent des maçonneries très épaisses. Les deux fenêtres du collatéral sud traversent un mur d'environ 1,35 m d'épaisseur. Celle de l'absidiole sud-ouest a une profondeur d'environ 1,55 m (figure 61). Elles présentent un profil fortement ébrasé. La présence de l'enduit couvrant ne permet pas d'étude détaillée de ces ouvertures, mais de l'extérieur de l'édifice, nous pouvons observer les arcs en plein cintre qui encadrent ces ouvertures, construits en pierres de taille.

L'ouverture qui donne dans la rotonde ouvre directement dans la maçonnerie de l'absidiole. Nous pouvons donc supposer que cette ouverture a été percée postérieurement à la construction de la rotonde. Une fois de plus, la présence des enduits ne permet pas une observation fine de la maçonnerie. En revanche, la forte épaisseur du mur gouttereau dans cette partie de la rotonde peut nous faire penser que le mur d'origine de la rotonde a été englobé dans une maçonnerie postérieure. Cette hypothèse ne peut cependant pas être vérifiée.

La rotonde : un bâtiment isolé ?

Pour de nombreux historiens¹⁷⁵, la rotonde était, à l'origine, un bâtiment isolé. Nous avons déjà cité à ce sujet, les travaux d'Edmond Brocard¹⁷⁶ qui voyait en la rotonde un *martyria*. Aussi séduisante que puisse être cette représentation, aucun élément concret ne permet à ce jour de confirmer ou d'infirmer cette hypothèse. L'étude de la documentation graphique fournie par le rapport Pribetich-Aznar¹⁷⁷ nous apporte de nouveaux éléments pour mieux comprendre les liens entre l'église haute et la crypte. Ce rapport se sert également de cette hypothèse pour démontrer que la rotonde était une construction isolée. Il en tient pour « preuve » l'épaisseur des murs. Les coupes réalisées montrent effectivement une surépaisseur des maçonneries autour de la rotonde. Le mur sud de l'église fait 1,60 m d'épaisseur dans la rotonde, alors que la partie plus récente ne mesure que 1 m de moyenne¹⁷⁸ (figure 62). Cette différence d'épaisseur entre les maçonneries pourrait montrer que les murs de la rotonde auraient été chemisés. Il peut également s'agir d'une simple consolidation des maçonneries afin que la rotonde puisse supporter le poids de l'église haute. Aucune de ces deux hypothèses ne semble cependant à exclure et seules des fouilles archéologiques pourraient permettre d'en valider l'une des deux.

Conclusion

Cette étude nous a permis de soulever différentes questions autour des étapes de construction de la crypte mais aussi de l'église haute. Les irrégularités constatées dans la réalisation de la nef de la crypte nous poussent à croire que sa réalisation a été postérieure à celle de la rotonde. Il semble évident que les deux couloirs collatéraux ont subi une réelle « torsion » pour venir se greffer sur les absidioles de la rotonde. La nef centrale quant à elle, semble prolonger l'axe de l'ouverture orientale de la rotonde. Cependant, les irrégularités signalées dans les épaisseurs des maçonneries, particulièrement dans les travées orientales, nous laissent supposer que sa construction a pu être influencée par des contraintes liées peut-être à des substructions antérieures. Comme cela a été souligné, ces hypothèses sont difficilement vérifiables dans l'état actuel de nos connaissances et en l'absence de nouvelles fouilles archéologiques.

¹⁷⁵ CARRIER 1998, p. 59, BROCARD 2000.

¹⁷⁶ BROCARD 2000, p. 273.

¹⁷⁷ PRIBETICH-AZNAR 2014, p. 87-88.

¹⁷⁸ PRIBETICH-AZNAR 2014, p. 88.

L'espace à l'arrière de l'*oculus* montre clairement un lien avec des constructions occidentales. Comme nous l'avons montré, il s'agissait très probablement d'une *fenestella* qui devait permettre une communication visuelle entre la nef de l'église « romane » et la crypte. Des fouilles dans la nef de l'église haute permettraient probablement de mieux comprendre les relations entre ces différents espaces.

L'épaisseur des maçonneries autour de la rotonde, visible dans les ébrasements des fenêtres, ainsi que les différences d'épaisseur du mur gouttereau sud sont certainement le reflet de différentes étapes de construction. Les murs de la rotonde ont ainsi pu être l'objet d'un chemisage lors de la construction du chevet de l'église haute au XV^e siècle.

Enfin, la question des accès primitifs à la crypte n'a pu être résolue. Il semble en effet difficile de savoir si les escaliers débouchaient, dès leur origine, dans les maçonneries des absidioles. Si l'on exclut cette hypothèse, il faudrait alors considérer très probablement un accès oriental à la crypte.

Partie 4

-

Datation et interprétation

Cette quatrième partie a pour objet d'essayer de mieux comprendre la rotonde de Lémenc afin de tenter de proposer une datation pour sa construction. Dans un premier temps, nous ferons une étude détaillée de la sculpture monumentale qui devrait nous permettre de proposer une fourchette de datation. Nous montrerons, dans un deuxième temps comment la rotonde de Lémenc s'inscrit dans la chronologie des rotondes depuis l'Antiquité jusqu'au XI^e siècle. Nous essaierons ainsi de définir une typologie des rotondes et, à travers plusieurs exemples emblématiques, nous tenterons de mieux comprendre l'édifice qui nous concerne.

Chapitre 11 - La sculpture monumentale

L'étude de la sculpture monumentale de Lémenc est essentiellement confondue avec celle des chapiteaux de la rotonde. Le choix a été fait de ne pas traiter la sculpture des chapiteaux de l'abside de la crypte. En effet, ces derniers sont contemporains de la construction de cette dernière et ne présentent pas d'intérêt pour la compréhension de la rotonde. Une seconde partie concernera l'*oculus* qui ouvre sur la rotonde.

Les colonnes de la rotonde

La rotonde comporte dix colonnes surmontées de chapiteaux. Quatre d'entre elles sont situées aux entrées des absidioles orientales, les six autres sont situées aux six angles de l'hexagone central. Ces dernières supportent la retombée de voûte de la coupole centrale ainsi que celle du déambulatoire. Par soucis de clarification, les colonnes sont numérotées de 1 à 10 (figure 63).

Les fûts des colonnes sont coniques et constitués de molasse. L'enduit qui les recouvre se désagrège sous l'effet de l'humidité. Leur hauteur est d'environ 1,51 m (modénature comprise) et leur diamètre varie entre 0,73 m au sommet et 0,91 m à la base. La base des colonnes est composée de moulures toriques. Elle a presque entièrement disparu sous la colonne 3. Elle est semblable pour tous les chapiteaux de la crypte.

La forme des fûts n'est pas sans rappeler celle de certaines colonnes carolingiennes comme à Germigny-des-Prés par exemple (figure 64). Les colonnes de Lémenc présentent cependant un profil un peu plus longiligne. Aux alentours du début du XI^e siècle, la forme des fûts a eu plutôt tendance à devenir cylindrique à quelques rares exceptions près (Saint-Martin-du-Canigou, Saint-Généroux, Nouaillé). Nous pouvons constater un bel exemple de cette évolution dans la crypte de Tournus, avec une nette différence de forme entre les colonnettes

remployées de l'édifice antérieur et celles datées vers 1010 (figure 65)¹⁷⁹. L'architecture ottonienne resta cependant fidèle à cette diminution des fûts¹⁸⁰.

La modénature

Les chapiteaux des colonnes de la rotonde reposent sur des astragales qui présentent une certaine homogénéité. Ils sont tous constitués de deux tores superposés, celui du dessus étant plus épais que celui du registre inférieur. Les astragales sont reliés aux fûts des colonnes (figure 66).

En revanche, les bases des colonnes ont des profils différents et comme pour les chapiteaux, elles se répondent deux à deux en diagonale. Ainsi, les colonnes qui ont des chapiteaux semblables ont également des bases qui sont similaires. Les bases des colonnes sont à moulures toriques et reposent sur des socles qui ont des profils différents. Les colonnes 1 et 4 reposent sur des assises polygonales alors que celles des autres colonnes sont circulaires ou carrées. Nous pouvons remarquer certaines similitudes avec les bases de certaines colonnes de l'église Saint-Pierre de Genève, mais leur datation large entre l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge nous apporte peu de renseignements¹⁸¹.

Les chapiteaux

L'ensemble des chapiteaux a des dimensions relativement homogènes. Ils mesurent environ 0,32 m de hauteur. Les tailloirs qui sont conservés mesurent 0,40 m de largeur, pour une hauteur de 0,09 m. La base des chapiteaux est inscrite dans un cercle de 0,22 m de diamètre. Les chapiteaux présentent un épannelage à bords abattus. Leur sommet est de plan carré et leur base circulaire. Il y a une réduction importante de largeur entre la base et le sommet (environ la moitié). Ce type de disposition se retrouve dans un des chapiteaux du musée lapidaire de Saint-Germain d'Auxerre (figure 67). Ce dernier présente de nombreuses ressemblances avec deux des chapiteaux de la confession, mais ses dimensions semblent favoriser l'hypothèse qu'il ait pu être sculpté pour une autre partie des cryptes¹⁸². Malgré l'absence de précision quant à sa position initiale, il semble être daté du IX^e siècle¹⁸³.

¹⁷⁹ VERGNOLLE 1994, p. 117-118.

¹⁸⁰ VERGNOLLE 1994, p. 357, note n° 126.

¹⁸¹ FACCANI 2012, p. 241-244.

¹⁸² SAPIN 1986, p. 197.

¹⁸³ Cette date est proposée par le musée lapidaire de Saint-Germain d'Auxerre.

Les chapiteaux de la colonnade centrale se répondent deux à deux. Il en est de même pour ceux qui sont situés aux entrées des absidioles. Ils seront donc ici décrits par paires. L'hexagone se développe selon un axe nord-sud qui passe par les colonnes 1 et 4 dont les chapiteaux présentent des motifs semblables. Il en va de même pour les chapiteaux 2 et 5 et pour les chapiteaux 3 et 6. Dans la rotonde, ce sont donc les chapiteaux qui se font face qui « fonctionnent » par paires. En ce qui concerne la colonnade extérieure, nous pouvons constater des similitudes entre les chapiteaux 8 et 9 et probablement pour les chapiteaux 7 et 10. Il faut cependant signaler que le chapiteau 7 a été fortement dégradé ce qui rend sa lecture peu aisée. L'examen de ses faces latérales et le fonctionnement par paires des autres chapiteaux nous permettent cependant d'envisager, sans grand risque d'erreur, des similitudes avec le chapiteau 10.

Chapiteaux 1 et 4 (figure 68)

Les tailloirs de ces deux chapiteaux possèdent, au centre de chaque face, un motif de fleuron à onze pétales, encadré par deux volutes qui s'évasent dans les angles. Ce type de motif, connu et utilisé dès l'antiquité, est probablement d'inspiration carolingienne. On retrouve des similitudes à Germigny-des-Prés, dans l'épaisseur des murs qui encadrent les fenêtres de l'abside (figure 69). La corbeille comporte deux registres de feuilles d'acanthé lisses, dont l'extrémité se referme sur elle-même en une sorte de forme sphérique. Ce motif, nous le verrons ci-dessous, se retrouve sur le chapiteau de gauche de l'oratoire du Thoron à Talloires (Haute-Savoie). On trouve ainsi, pour chaque face du chapiteau, trois feuilles pour le registre inférieur et autant pour le registre supérieur. Chaque face présente une feuille centrale encadrée par deux autres qui se développent sur les angles du chapiteau. Les feuilles sont reliées entre elles par une tige à deux brins. On retrouve des dispositions similaires sur les chapiteaux des parties orientales (crypte, déambulatoire et absidiole nord du transept) de l'église Saint-Philibert de Tournus (Saône-et-Loire) (figure 70)¹⁸⁴. Les chapiteaux de Tournus présentent un épannelage « aux volumes simplifiés » qui n'est pas sans rappeler ceux de Lémenc. La partie supérieure est cubique et la zone occupée par la ou les rangées de feuilles d'acanthé est tronconique, très évasée. Ces dispositions sont issues de l'héritage carolingien et se retrouvent sur les chapiteaux de l'abbaye Saint-Germain d'Auxerre ou de la chapelle de Germigny-des-Prés¹⁸⁵.

¹⁸⁴ VERGNOLLE 1994, p. 59.

¹⁸⁵ HENRIET 2008, p. 60-71.

Ce type de dispositions a été repris ultérieurement comme en témoigne un chapiteau du portail de l'église Saint-Gabriel à Tarascon (Bouches-du-Rhône). É. Vergnolle a d'ailleurs écrit, au sujet de ce dernier « qu'il s'agit d'une œuvre provençale du début du XII^e siècle dont l'articulation des volumes d'angle offre le même type de déformation que des œuvres appartenant au début de la sculpture romane »¹⁸⁶ (figure 71).

Chapiteaux 2 et 5 (figure 72)

Ces deux chapiteaux ont un tailloir qui semble composé de deux bandes superposées. Le centre est occupé par un motif de fleurette à six pétales dont la tige occupe le centre de la corbeille. Les feuilles se développent en volute dans les angles du chapiteau et occupent le registre supérieur de la corbeille. Le registre inférieur est occupé par des feuilles d'acanthé très épaisses. La feuille centrale, refermée sur elle-même est encadrée par deux autres feuilles qui occupent l'angle du chapiteau et rejoignent les spirales du registre supérieur. Ce type de composition se retrouve sur les chapiteaux de la chapelle Saint-Pierre de l'abbaye de Montmajour (Bouches-du-Rhône)¹⁸⁷ (figure 73). Sur ce chapiteau, les feuilles d'acanthé présentent cependant des reliefs beaucoup plus élaborés¹⁸⁸. La composition générale de ces deux chapiteaux est similaire à celle de certains chapiteaux de la cathédrale de Bomarzo (Italie) (figure 74).

Nous pouvons également rapprocher ce type de composition avec un chapiteau de la crypte de la cathédrale d'Auxerre (Yonne) qui serait daté du milieu du IX^e siècle. Ce chapiteau est situé dans la partie orientale de la confession (figure 75). À l'instar des chapiteaux 2 et 5 de Lémenc, ce dernier présente des caulicoles qui émergent de la feuille d'acanthé centrale et s'enroulent en volute dans les angles du chapiteau. Ce modèle était en effet connu et utilisé dès la période carolingienne comme en témoigne un chapiteau du massif occidental de Corvey (Allemagne) (figure 76)¹⁸⁹.

Les corbeilles de plusieurs chapiteaux de la crypte de l'église Saint-Laurent de Grenoble (Isère) présentent une composition similaire avec une seule rangée de feuilles d'acanthé entre lesquelles partent les caulicoles. Le dé est formé d'une fleur à quatre pétales qui s'organisent autour d'un bouton central. Des volutes s'enroulent dans les angles du

¹⁸⁶ VERGNOLLE 1990, p. 25.

¹⁸⁷ THIRION 1993, p. 281 : par rapprochement avec la pierre tombale de Geoffroy de Provence (mort entre 1059 et 1063), les chapiteaux de Saint-Pierre de Montmajour sont datés vers 1030-1050.

¹⁸⁸ VERGNOLLE 1994, p. 128.

¹⁸⁹ HEBER-SUFFRIN 1993, p. 200.

chapiteau. Ils sont situés dans les angles nord-est et sud-est de la crypte. Arcisse de Caumont et Prosper Mérimée avaient montré de nombreuses ressemblances avec les chapiteaux de l'église de Germigny-des-Prés. Ces similitudes ont été confirmées par Jean Hubert pour qui les deux constructions seraient contemporaines¹⁹⁰.

Chapiteaux 3, 6, 7 et 10 (figure 77)

Comme nous l'avons signalé, le chapiteau 7 a été fortement buché, mais nous pouvons supposer, sans grand risque d'erreur, qu'il présente de larges similitudes avec les trois autres. Le tailloir de ces chapiteaux, de forme rectangulaire, est séparé par deux bandes horizontales qui délimitent trois espaces. Au centre de celui-ci se développe un motif de forme circulaire délimité par des bandes en diagonale, croisées, qui donnent l'impression d'une sorte de « gaufre ». La corbeille est composée de feuilles d'acanthé lisses et grasses qui se développent sur deux registres. Comme pour le groupe précédent, la feuille centrale est repliée sur elle-même et elle est encadrée par deux autres feuilles, plus hautes, qui se développent dans les angles. L'extrémité de ces feuilles est cependant beaucoup plus pointue que pour les chapiteaux du groupe précédent.

Chapiteaux 8 et 9 (figure 78)

Ces deux chapiteaux sont placés de part et d'autre de l'entrée de la nef, à l'est de la rotonde. Ils présentent, comme ceux du groupe précédent, un tailloir rectangulaire à trois étages séparés par deux bandes horizontales. Au centre de ce dernier, on trouve un motif de fleuron à pétales réguliers. La corbeille est composée de trois niveaux de feuilles d'acanthé lisses et épaisses à retombées arrondies. L'astragale est très semblable à celui des autres chapiteaux de la crypte.

Conclusions

Nous avons donc pu constater, en faisant ces descriptions, que les chapiteaux de la rotonde présentent une certaine homogénéité. Ils sont tous sculptés dans la même pierre, la mollasse. Ils sont, pour certains, passablement dégradés en raison de l'humidité. La pierre est rendue fragile et a tendance à se désagréger. Les chapiteaux fonctionnent par paires, nous pouvons constater que leurs dimensions sont sensiblement les mêmes. Ils sont tous constitués d'un tailloir rectangulaire qui repose sur une corbeille de feuilles d'acanthé. La composition des corbeilles est variable, mais la facture des feuilles (très grasses et lisses) est relativement semblable pour les différents chapiteaux. Le motif de feuilles lisses existe depuis l'empire

¹⁹⁰ CHATEL 1981, p. 7-10.

romain et ne peut donc être utilisé comme moyen de datation¹⁹¹. Cette forme de feuilles très lisses se retrouve également sur les chapiteaux du portail nord de la collégiale Saint-Barnard de Romans (Drôme) (figure 79).

Un rapprochement nous a également semblé judicieux avec deux chapiteaux conservés de l'abbaye de Talloires (Haute-Savoie). En effet, comme nous l'avons vu précédemment, le prieuré a été donné à l'abbaye de Savigny en 1031, date à laquelle Lémenc a été offert aux bénédictins d'Ainay. La dédicace de l'abbaye de Talloires aurait eu lieu le 17 octobre 1031 en présence de l'archevêque Léger de Vienne, de l'archevêque Amizon de Tarentaise, de l'évêque Ponce de Valence et de Frédéric, évêque de Genève¹⁹². Cette date nous permet ainsi de situer chronologiquement les chapiteaux conservés. Pour Raymond Oursel, l'abbaye de Talloires « semble avoir fait figure [...] de chef d'école en Savoie »¹⁹³. Elle fut détruite en 1793 suite à la Révolution française. Plusieurs chapiteaux ont cependant été préservés. La plupart d'entre eux étaient des chapiteaux historiés. Ils sont actuellement conservés dans les réserves du musée d'Annecy (Haute-Savoie).

Deux autres chapiteaux, qui sont ceux qui nous intéressent particulièrement, ont été réemployés pour la réalisation d'un petit oratoire, l'oratoire du Thoron, situé sur la route qui surplombe le village de Talloires (figure 80). Ce petit édifice comporte, dans ses angles, deux colonnes issues de l'abbaye. Ces deux chapiteaux, même s'ils sont de dimension plus importante que ceux de Lémenc (les faces principales mesurent environ 0,60 m de largeur), présentent une certaine similitude d'exécution. La colonne de gauche est coiffée d'un chapiteau à décor de feuilles d'acanthé très épaisses qui s'enroulent autour de larges sphères. Le chapiteau de droite, quant à lui, rappelle dans sa composition et dans le traitement des feuilles d'acanthé les chapiteaux des colonnes 3, 6, 10 et 7 de Lémenc. La corbeille est composée de deux étages de feuilles d'acanthé, la feuille centrale est moins haute et se replie sur elle-même. Les feuilles du registre supérieur se développent dans les angles de la corbeille. Elles ont un traitement de surface très lisse et se terminent, comme à Lémenc, en pointe (figure 81). Ces chapiteaux ont été datés de la construction de l'abbaye de Talloires, c'est-à-dire du premier tiers du XI^e siècle¹⁹⁴.

¹⁹¹ FACCANI 2012, p. 241.

¹⁹² PÉROUSE 1923, p. 16.

¹⁹³ OURSEL 2008, p. 72-73.

¹⁹⁴ PÉROUSE 1923, p. 16.

Les chapiteaux de Lémenc ne sont cependant pas sans rappeler, par certains aspects, la sculpture carolingienne. Sur de nombreux chapiteaux de cette période, les feuilles d'acanthé sont simplifiées à l'extrême. Elles ne sont plus dentelées, et présentent une surface lisse¹⁹⁵. Nous pouvons en voir de nombreux exemples dans l'oratoire carolingien de Germigny-des-Prés. Ce système de simplification avait déjà été adopté par les romains dans des bâtiments prestigieux¹⁹⁶. Durant la période Gallo-Romaine, ce type de chapiteaux fut couramment employé dans des ouvrages de plus petite dimensions (stèles, autels, bas-reliefs).

C'est probablement du côté de l'Italie que les rapprochements ont été les plus convaincants. Un chapiteau de l'église San Giovanni in Burgo, à Pavie¹⁹⁷, daté du VII^e-VIII^e siècle, présente, dans le traitement des feuilles d'acanthé, de réelles similitudes avec les chapiteaux de Lémenc (figure 82). L'astragale constitué d'un tore unique est également très ressemblant, mais la forme générale est cubique, ce qui donne un caractère plus archaïque au chapiteau¹⁹⁸. Au cours du IX^e siècle, se développe en Lombardie une nouvelle formule de chapiteaux avec des feuilles d'acanthé grasses et lourdes. On trouve ce modèle dans les chapiteaux de l'église San Satiro à Milan (figure 83). Selon J. Raspi-Serra, ce type de chapiteaux correspondraient à une volonté de retour à des modèles classiques, en rapport avec la *Renovatio* de Charlemagne¹⁹⁹. Ce type de solutions se prolonge durant tout le XI^e siècle. Les exemples sont fréquents en Italie du nord²⁰⁰. Le modèle carolingien est également largement repris par les sculpteurs du XI^e siècle, avec une « fidélité scrupuleuse » comme dans la crypte de Saint-Philibert de Tournus, à Saint-Pierre de Montmajour, à Vénasque et à Saint-Aignan d'Orléans²⁰¹. Pour ce dernier édifice, ce sont les chapiteaux de l'oratoire carolingien voisin de Germigny-des-Prés qui ont servi de modèle.

Nous pouvons constater une certaine maladresse dans la sculpture des chapiteaux de Lémenc, particulièrement dans le traitement des volutes d'angle. En effet, ces dernières ne se détachent pas du tailloir comme cela sera le cas au XII^e siècle dans l'avant-nef de Vézelay (Yonne) par exemple (figure 84)²⁰².

¹⁹⁵ JALABERT 1965, p. 37-40.

¹⁹⁶ JALABERT 1965, planche 9, figure D : On trouve des exemples de ces feuilles d'acanthé très simplifiées dans les termes d'Agrippa à Rome.

¹⁹⁷ Ce chapiteau est conservé au Museo Civico de Pavie.

¹⁹⁸ RASPI-SERRA 1993, p. 180.

¹⁹⁹ RASPI-SERRA 1993, p. 182.

²⁰⁰ RASPI-SERRA 1993, p. 186, nous pouvons mentionner un chapiteau de la crypte de San Giovanni Domnarum daté du VII^e siècle ou ceux de l'église San Salvatore de Brescia.

²⁰¹ VERGNOLLE 1994, p. 128-129.

²⁰² VERGNOLLE 1990, p. 26.

Pour Christian Sapin²⁰³, les chapiteaux de Lémenc s'inspirent indéniablement de la sculpture carolingienne mais présentent moins de rigueur dans le traitement des abaques. Devant le manque de références savoyardes, il faudrait chercher des ressemblances dans la sculpture de Flavigny (Côte d'or), de Saint-Pierre l'Estrier (figure 85) à Autun (Saône-et-Loire)²⁰⁴ ou dans certaines églises d'Italie du nord. Les chapiteaux de Lémenc s'inscriraient très bien, selon cet auteur, dans le contexte sculptural de l'an mil²⁰⁵. Il remarque également qu'ils pourraient probablement être de la main de plusieurs sculpteurs qui auraient exercé à la même période.

Le goût pour le chapiteau corinthien se retrouve pendant toute la « période romane », mais il est quasi-inexistant dans certaines régions comme dans l'Empire ou les îles britanniques. Dans les régions où les expériences sont nombreuses, il reste cependant difficile d'établir une chronologie²⁰⁶.

Nous pouvons, pour conclure, souligner l'homogénéité des chapiteaux de la rotonde de Lémenc. Leurs dimensions sont semblables. Le thème de la feuille d'acanthé est repris sur tous les chapiteaux. Aucun d'entre eux ne présente de motif historié. Les abaques comportent tous des motifs circulaires (fleurons, motifs circulaires « gaufrés » ou motifs floraux). Le traitement des feuilles est très lisse, à peine souligné par quelques nervures. Sans être spécialiste de la sculpture, nous pouvons cependant remarquer que les comparaisons avancées nous ramènent invariablement à la sculpture de chapiteaux datés du premier tiers du XI^e siècle.

Il faut également tenir compte du fait qu'il subsiste, pour certains d'entre eux, quelques rares traces de polychromie. Comme pour de nombreux édifices de cette période, la disparition des décors peints nous induit certainement en erreur quant à l'effet recherché par le sculpteur²⁰⁷.

²⁰³ Christian Sapin a eu la gentillesse de nous accompagner à Saint-Pierre de Lémenc, en février 2018, afin de nous donner son avis. Il connaît bien le site auquel il a consacré un article lors de la rédaction de son ouvrage sur les cryptes, SAPIN 2014, p. 141.

²⁰⁴ SAPIN 1982, p. 62 : C. Sapin compare les chapiteaux de Saint-Pierre l'Estrier à ceux de Tournus, de Lémenc, d'Aoste ou de Capoue en Italie et à ceux de Romainmôtier en Suisse. Pour tous ces édifices, la fourchette de datation est située entre la fin du X^e siècle et le premier quart du XI^e.

²⁰⁵ Christian Sapin a proposé cette datation tout en précisant que la sculpture de Lémenc est très différente de celle de Saint-Jean-de-Maurienne pourtant datée de la même période. Le corpus réduit de la sculpture savoyarde autour de l'an mille rend difficiles des comparaisons à l'échelle locale.

²⁰⁶ VERGNOLLE 1990, p. 22-23.

²⁰⁷ VERGNOLLE 1994, p. 127.

La clé de voûte en pendentif de la rotonde

Description

La clé de voûte de la rotonde présente une forme très atypique (figure 86). La pierre utilisée est différente des autres matériaux employés pour la construction de la rotonde. Sa base est de plan carré de 0,20 m de côté. Elle a une forme de pyramide tronquée à trois degrés. Elle se poursuit par un élément circulaire dont la partie restante mesure 0,24 m de long. Ce dernier présente deux moulures toriques qui se poursuivent par une sorte de spirale enroulée. L'extrémité de la clé de voûte est brisée ce qui ne nous permet pas d'en connaître la terminaison.

Interprétation/comparaison

Cet élément de sculpture très particulier se retrouve, à notre connaissance, dans deux édifices : il s'agit de la crypte de l'église Saint-Hippolyte de Thonon (Haute-Savoie) et du porche de l'église de Die (Drôme).

À Thonon, on peut remarquer dans la voûte de la crypte un petit support de forme carrée, dont l'ornement a aujourd'hui disparu. Il se situe au sommet de l'extrémité orientale de la voûte de la nef²⁰⁸. D'après la forme de la cassure, le pendentif devait avoir, comme à Saint-Pierre de Lémenc, une forme circulaire.

On retrouve un élément similaire sous le porche de la cathédrale de Die (figure 87). Nous pouvons signaler que, dans ce cas, il est situé à l'extérieur de l'édifice et non dans une crypte comme pour les deux autres. C'est probablement pour cette raison qu'il est très érodé, et d'après Victor Lassalle, il serait plus tardif que les deux autres.

Ce même auteur précise que ce type de sculpture rappelle certains ornements funéraires romains en pierre, dont quelques exemplaires sont conservés par le musée d'histoire de Marseille (Bouches-du-Rhône) et par le musée de la civilisation gallo-romaine de Lyon (Rhône) (figure 88). Il précise également qu'il est difficile de savoir si le pendentif de Lémenc est un remploi ou bien s'il a été inspiré par ces modèles. Nous pouvons souligner

²⁰⁸ LASSALLE 1996, p. 60.

que l'église Saint-Hippolyte de Thonon dépendait, comme celle de Lémenc, de l'abbaye d'Ainay à Lyon.

Aucun élément ne nous permet, à ce jour, de déterminer quelle était la fonction d'une telle ornementation. En ce qui concerne Saint-Pierre de Lémenc, plusieurs hypothèses ont été avancées, notamment par les érudits du XIX^e siècle. Pour les défenseurs de la fonction baptismale de la rotonde, il s'agissait d'un support destiné à supporter une colombe portant le Saint-Chrême²⁰⁹. Pour Ferdinand de Saint-Andéol, le « baptistère » de Lémenc est une réplique de celui du Latran qui possédait plusieurs colombes d'or et d'argent au-dessus de la piscine. Il précise que les colombes ont été d'usage jusqu'au XII^e siècle. Pour ceux qui voyaient dans la rotonde un *martyrium*, ce support servait à porter une lampe pour éclairer les reliques. Pour Victor Lassalle, il s'agirait plutôt d'éléments à vocation funéraire ; cela nous orienterait donc plutôt vers une vocation mémorielle de la rotonde.

La plaque sculptée pouvant servir de fenestella

La pierre qui forme cet *oculus* est lisse du côté visible de la crypte et sculptée du côté extérieur. Il s'agit d'une pierre de forme rectangulaire, de dimensions de 0,80 m de longueur par 0,75 m de largeur et d'environ 0,15 m d'épaisseur. Il s'agit en fait d'une ouverture circulaire inscrite parfaitement dans un carré. Les faces latérales du carré sont bordées par deux bandes sculptées avec des motifs d'entrelacs à trois brins. Les brins tressés forment un motif continu qui se contourne aux extrémités par des sortes de nœuds. Le brin de droite est beaucoup mieux conservé que celui de gauche. Le carré central est formé par deux moulures qui semblent continues, du moins pour les parties visibles. Les encoignures entre la forme carrée et la partie circulaire sont comblées par des motifs végétaux. Ces derniers sont des petits bouquets de feuilles (probablement des feuilles d'acanthé) dont les tiges sont dirigées vers l'extérieur. Les tiges sont attachées par des liens à trois brins. La partie circulaire de l'*oculus* est formée par une série de trois moulures de forme torique. Dans l'épaisseur de la plaque, on peut observer huit éléments bûchés. Nous pouvons supposer qu'il s'agissait probablement d'éléments radiaux qui devaient se rejoindre au centre de la partie circulaire. Ces éléments laissent envisager qu'il pourrait s'agir très probablement d'un remploi, peut-

²⁰⁹ SAINT-ANDEOL 1875, p. 40.

être une plaque de chancel. Une comparaison peut être envisagée avec divers fragments de chancel retrouvés en fouille dans la cathédrale de Genève²¹⁰.

Cette pierre sculptée vient trouver appui sur une ouverture qui est bien identifiable du côté de la rotonde. Il pouvait s'agir, à l'origine, d'une fenêtre qui donnait sur l'extérieur de l'édifice. Si tel était le cas, cela pourrait plaider en faveur d'un bâtiment isolé pour la rotonde et cette fenêtre aurait pu servir à son éclairage. Cette ouverture aurait pu être partiellement obstruée par la pierre formant l'*oculus* lors d'une étape de construction de l'église haute, peut-être au moment de la construction de la *fenestella*. Cela pourrait alimenter les hypothèses formulées par Edmond Brocard qui plaidait en faveur d'un bâtiment isolé qui aurait été inclus sous le chevet des édifices postérieurs.

²¹⁰ FACCANI 2012, p. 258-259.

Chapitre 12 – L'édicule central, typologie et interprétation

Comme cela a déjà été évoqué, la fonction initiale de la rotonde a fait l'objet de nombreux débats. La partie centrale de la rotonde ne peut en effet manquer de faire penser à une cuve baptismale. La plupart des constructions à plan circulaire et c'est notamment le cas de la plupart des baptistères, s'inscrivent cependant dans des formes octogonales, suivant en cela le plan du baptistère du Latran à Rome qui a servi de « modèle » pour de nombreux édifices du monde chrétien. La forme hexagonale est quant à elle beaucoup moins répandue.

Si l'on observe le versant italien des Alpes, nous pouvons remarquer que le début de la « période romane » fut le théâtre de nombreuses constructions de baptistères, notamment en Lombardie. Il reste également quelques exemples dans le Piémont : Settimo Vittone (Ivrée), San Ponso Canavese (Turin), Chieri (Turin) et Biella (Vercel). Dans plusieurs cas, des recherches archéologiques ont mis au jour des cuves baptismales paléochrétiennes dans des édifices construits entre les XI^e et XII^e siècles²¹¹. Cette disposition pourrait être identique pour la cuve de Lémenc.

Si nous nous intéressons à l'évolution de la forme des baptistères précoces, nous pouvons remarquer qu'aucune évolution typologique ou chronologique ne peut être mise en avant. En effet, la rotonde de Genève, construite au VI^e siècle, reprend le « modèle » du baptistère du Latran, édifié sous Constantin. À l'inverse, il existe certains baptistères qui présentent des plans beaucoup plus « évolués » comme par exemple celui de Djemila (Algérie) ou de Aljezares (Murcie, Espagne), datés respectivement du V^e et du VI^e siècle²¹². A. Khatcharian souligne, dans son ouvrage consacré aux baptistères paléochrétiens que, pour certains édifices, la fonction baptismale n'est pas toujours avérée de manière certaine et que les datations proposées peuvent être parfois peu fiables²¹³. Il semble donc difficile, pour ces constructions précoces, d'établir une chronologie ou une typologie qui nous amènent à des comparaisons probantes.

²¹¹ TOSCO 2016, p. 24.

²¹² KHATCHARIAN 1962, p. XIII, p. 83 et p. 63.

²¹³ KHATCHARIAN 1962, p. XIII.

Les baptistères paléochrétiens de forme hexagonale

La forme octogonale est sans conteste la plus répandue pour les édifices baptismaux. Elle correspond à une symbolique diffusée par Saint-Ambroise, mais il ne faut pas perdre de vue que ce plan octogonal était connu et utilisé, dès l'Antiquité, dans les termes notamment. Il existe cependant quelques baptistères de plan hexagonal. Un des plus connus est celui de la cathédrale de Zadar en Croatie. Il s'agit d'un édifice hexaconque d'un diamètre interne d'environ 9 m. Les six conques internes sont voûtées en cul-de-four et correspondent aux six pans de l'hexagone qui supporte un tambour lui aussi hexagonal d'environ 6 m de diamètre. Cet édifice présente des similitudes évidentes avec la rotonde de Lémenc²¹⁴.

Certains édifices paléochrétiens, sans être de plan hexagonal, ont des cuves baptismales à six pans. On en trouve certains exemples en Italie, à la cathédrale Saint-Etienne de Milan ou à celle d'Aquilée²¹⁵. Les exemples les plus nombreux de cuves hexagonales sont cependant représentés en Istrie et en Dalmatie. Nous pouvons citer par exemple les baptistères de Begovaca, d'Osor ou de Pridraga²¹⁶.

Un exemple : le « baptistère » de Portbail

Un édifice a particulièrement retenu notre attention en raison des nombreuses similitudes qu'il présente avec Lémenc. Il s'agit du « baptistère » de Portbail (Manche). Ce petit édifice a été retrouvé en mars 1956 et a été identifié comme étant un baptistère paléochrétien. Il faut cependant souligner que cet édifice ne présente plus d'élévation et que les seules données visibles sont planimétriques. Il s'agit d'un bâtiment de plan hexagonal, flanqué à l'ouest de deux absidioles semi-circulaires. La piscine est aussi de plan hexagonal et la longueur des côtés varie entre 1,20 et 1,50 m. Elle est creusée dans le roc et tapissée d'un mortier rouge. Elle se trouvait autrefois recouverte de plaques de schiste dont subsistent quelques vestiges. À la différence de Lémenc, il a été mis au jour un système d'adduction et d'évacuation d'eau, probablement relié à l'aqueduc romain. Nous pouvons également remarquer la présence d'une « banquette » adossée au mur gouttereau de l'édifice (figure 89).

²¹⁴ CHEVALIER 1995, p. 163.

²¹⁵ KHATCHARIAN 1962, p. 59 et p. 108.

²¹⁶ CHEVALIER 1995, p. 167.

Port-Bail, à l'instar de Lémenc, montre des traces d'occupation dès l'époque gallo-romaine et était le point de convergence de plusieurs itinéraires antiques. L'existence d'un sanctuaire païen, lieu de pèlerinage, semble attestée.

La présence d'un baptistère paléochrétien dans une localité qui n'a jamais été un siège épiscopal peut sembler surprenante, mais nous connaissons des exemples de baptistères rattachés à des églises monastiques. C'est le cas de Saint-Germain d'Auxerre (Yonne), de Saint-Martial de Limoges (Haute-Vienne), de Saint-Maurice d'Agaune (Suisse) ou de Saint-Martin de Tours (Indre-et-Loire). Une autre hypothèse consiste à penser que Port-Bail aurait pu être le lieu de résidence des évêques de Coutance, mais aucune trace d'un groupe épiscopal n'a été découverte²¹⁷.

Nous pouvons constater que les similitudes avec la rotonde de Lémenc sont nombreuses, mais la fonction baptismale semble ici attestée, notamment en raison du réseau de circulation d'eau, ce qui n'est pas le cas dans l'édifice qui nous intéresse.

L'image des baptistères carolingiens

Les manuscrits carolingiens représentent une riche documentation pour la connaissance de l'architecture, mais aussi du mobilier liturgique. Le sacramentaire de Dogon (B. N. Paris, ms. Lat. 9428), daté du deuxième quart du IX^e siècle en est un riche exemple. La plaquette en ivoire du plat supérieur de la reliure montre la *Benedicto Fontis* le Samedi Saint²¹⁸. Nous pouvons remarquer que le célébrant est placé derrière la cuve baptismale, elle-même placée sous un édicule qui repose sur six colonnettes (figure 90).

Nous pouvons également évoquer l'image de la fontaine de vie représentée dans les évangiles de Saint-Médard de Soissons, folio 6v, conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris (B. N. Paris, ms. Lat. 8850, fol.6v.). Il s'agit d'un bassin octogonal, surmonté par un *ciborium* qui repose sur huit colonnettes surmontées de chapiteaux corinthiens. Les colonnettes reposent sur la margelle centrale. Cette comparaison nous renvoie une nouvelle fois autour d'une fonction baptismale.

À l'image de cette fontaine de vie, nous ne pouvons omettre de citer le *ciborium* baptismal de l'évêque Calixte, conservé au musée du Duomo de Cividale (Italie) (figure 91). Ce petit édicule est formé par un bassin de forme octogonale, surmonté par huit colonnes à fûts

²¹⁷ BOUARD 1958, p. 92-97.

²¹⁸ HEITZ 1980, p. 202-203.

cylindriques surmontées par des chapiteaux corinthiens. Une étude de ces chapiteaux pourrait se révéler intéressante car ils semblent présenter certaines similitudes avec les chapiteaux de la rotonde de Lémenc. La documentation en notre possession actuellement ne nous permet pas d'approfondir ce sujet.

Conclusion

En ce qui concerne la rotonde de Lémenc, même si nous pensons que la fonction baptismale se doit d'être écartée, les ressemblances avec divers édifices à rôle baptismal sont cependant intéressantes. Le bassin central montre des similitudes avec les cuves baptismales paléochrétiennes. La forme de l'édicule, surmonté d'un dais est également une architecture courante pour les baptistères, particulièrement à l'époque carolingienne. Nous pouvons ainsi émettre l'hypothèse que la rotonde aurait pu être construite à l'emplacement d'un édifice ancien. Le bassin hexagonal pourrait en être un des vestiges.

Chapitre 13 - Les cryptes : origine et fonction

Crypte n. f. : Espace construit sous le sol d'une église, servant généralement de chapelle. Ne pas confondre crypte et église basse²¹⁹.

Introduction

Lors de cette étude, plusieurs questions ont été posées autour de cette architecture particulière que représente la rotonde de Saint-Pierre de Lémenc. La première d'entre elles concerne les cryptes. Comment en est-on venu à construire ces bâtiments enterrés ou semi-enterrés ? Quelle était leur vocation première ?

Afin d'essayer de mieux comprendre la construction de la crypte de Lémenc, il nous a semblé pertinent d'essayer de redéfinir ce qu'est une crypte, quelle en est l'origine et pourquoi de telles constructions ont été réalisées. Pour cela, nous avons utilisé un article de Jean Hubert, daté de 1938, mais qui, même au regard d'une bibliographie plus récente reste aujourd'hui encore d'actualité²²⁰. À partir de cet article, nous avons essayé d'explorer différentes questions qui peuvent se poser au sujet de la forme et de la fonction d'une crypte.

Le terme de *cryptae* est employé dès le V^e siècle chez Sidoine Apollinaire ou chez Grégoire de Tours. Cependant ce mot ne signifie pas une « crypte » au sens où nous l'entendons à l'heure actuelle, mais désigne plutôt un espace, un passage souterrain ou même une construction élevée au-dessus du sol, obscure et voûtée. Grégoire de Tours mentionne plusieurs fois dans ses écrits des « cryptes », mais il s'agit en fait de caveaux funéraires. Le modèle architectural semble relativement homogène : il s'agit de constructions rectangulaires, à moitié enterrées et couvertes d'une voûte en berceau²²¹. Ces monuments ont joué un rôle important dans l'architecture « préromane » puisque, selon Grégoire de Tours, certaines basiliques auraient été élevées au-dessus de mausolées qui contenaient des reliques particulièrement vénérées. Au VI^e siècle, ces dernières étaient conservées sous un

²¹⁹ PÉROUSE de MONTCLOS 2011, p. 450.

²²⁰ HUBERT 1938, p. 53-65.

²²¹ Certains de ces édifices sont décorés de peintures ou de mosaïques rappelant les motifs qui ornent les catacombes de Rome.

ciborium ou un monument d'orfèvrerie situé à l'intérieur de la basilique²²². Ce n'est que deux siècles plus tard que l'habitude fut prise de construire des abris plus sûrs pour cet usage. L'historiographie montre que l'histoire de l'architecture des cryptes repose sur un *a priori* tenace : la crypte est la partie de l'édifice qui a conservé le souvenir d'un passé paléochrétien ou du haut Moyen Âge²²³. Cette focalisation a pu faire oublier d'autres facteurs qui ont également influencé l'architecture des cryptes. Les plus anciennes cryptes du IX^e siècle sont celles de Saint-Médard de Soissons (Aisne) et de Saint-Quentin (Aisne). Elles sont accolées au chevet de l'édifice et de plan rectangulaire. Leur construction rappelle celle de la crypte funéraire de Jouarre (Seine-et-Marne) datée du VII^e siècle. Ce type de mausolées aurait été très répandu à la fin de l'époque mérovingienne. La construction des grandes cryptes durant la période carolingienne procède de la volonté de réunir en seul espace voûté, la *confession* abritant le corps du Saint ainsi que des espaces destinés aux sépultures de prélats et de princes. Ces dernières sont en général construites au même niveau que celui de l'église. Les constructions souterraines se développeront surtout au XI^e et XII^e siècles. Le plan des cryptes à rotonde orientale des grandes basiliques de Bourgogne semble, *a priori*, plus difficile à expliquer²²⁴. Pour Jean Hubert, il ne s'agirait pas d'une réplique de la basilique de Constantin édifée au-dessus du Saint-Sépulcre, mais plutôt d'un rappel des mausolées impériaux. Ces deux types de constructions funéraires, de plan rectangulaire ou circulaire, ont été très répandus en Gaule durant le haut Moyen Âge, comme ils l'ont été sur le pourtour méditerranéen avant l'ère chrétienne. Il existe divers exemples de mausolées funéraires dont les vestiges ont été retrouvés à l'est de différentes églises²²⁵. Un certain nombre de ces oratoires ont ensuite été incorporés à des cryptes et ont pu subsister jusqu'à la fin de l'époque romane. Il en sera de même pour les mausolées de plan circulaire. Cela a pu être le cas pour la rotonde de Lémenc. Les constructions de plan centré ont abrité, dès leur origine, des sépultures²²⁶. Carol Heitz émet l'hypothèse d'un lien entre l'architecture des rotondes et la liturgie. Il envisage une fonction commémorative des rotondes qui pourrait s'opposer à celle des antéglises occidentales. Il propose ainsi le terme *d'ostwerk* qui pourrait s'opposer à celui

²²² Ce fut le cas à Saint-Germain d'Auxerre, Saint-Martin de Tours et à Saint-Denis.

²²³ SAPIN 2014, p. 21.

²²⁴ HUBERT 1938, p. 60 : l'auteur fait référence aux cryptes de Saint-Germain d'Auxerre, de Saint-Pierre de Flavigny et de Saint-Pierre-le-vif de Sens.

²²⁵ HUBERT 1938, p. 61 : l'auteur cite notamment les églises de Saint-Maurice d'Agaune, de Saint-Martin d'Autun ainsi que les cathédrales de Lausanne et de Châlons.

²²⁶ HUBERT 1938, p.62 : L'exemple de Saint-Germain d'Auxerre est particulièrement représentatif. Le mausolée aurait été construit pour abriter la sépulture de Madame Sainte-Maxime, qui aurait accompagné l'évêque Germain depuis Ravenne et aurait émis le désir d'être inhumée près de lui.

de *westwerk*. Lui-même reconnaît cependant le manque d'information sur cette portée liturgique²²⁷. Éliane Vergnolle précise également qu'il pourrait être tentant d'assimiler cette architecture à une liturgie particulière, mais il semble qu'il s'agit plutôt d'une référence au modèle ancien des *martyria* circulaires²²⁸. Le modèle de l'*Anastasis* de Jérusalem était également bien connu et largement diffusé en Europe²²⁹. Elle rejoint en ce sens Jean Hubert, mais également Carol Heitz²³⁰.

Enfin, il nous faut également souligner que les cryptes, dans de nombreuses constructions, ont servi à racheter la déclivité du terrain. C'est le cas, par exemple, à Saint-Etienne d'Auxerre (Yonne).

À Saint-Pierre de Lémenc, la position semi-enterrée de la crypte permet également de compenser la pente nord-sud du terrain. C'est pourquoi le mur nord est sous terre alors que le mur sud est visible et permet un éclairage direct de la crypte

²²⁷ HEITZ 1963, p. 243.

²²⁸ VERGNOLLE 1994, p. 62.

²²⁹ Par exemple avec le plan d'Arculfe, *De locis sanctis*, manuscrit carolingien du XI^e siècle conservé à la B.N. de Vienne (cote 458).

²³⁰ HEITZ 1996, p. 229-237.

Chapitre 14 - Les rotondes, origine, évolution, fonction

Rotonde n. f. : Bâtiment ou corps de bâtiment de plan centré, circulaire, ovale ou polygonal, montant de fond²³¹.

L'architecture particulière de la crypte de Lémenc en forme de rotonde nous amène à formuler diverses questions. Ces constructions circulaires ont-elles une signification particulière ? Le modèle est connu depuis l'Antiquité, mais son utilisation dans le courant du Moyen Âge est-elle l'expression d'une volonté délibérée ou relève-t-elle d'une préférence architecturale ? Quels sont les liens entre l'architecture des rotondes et le culte marial ?

Après avoir tenté de retracer une « histoire » des rotondes à travers les âges, nous tenterons, à l'aide de deux exemples particulièrement emblématiques et bien étudiés que sont les rotondes de Saint-Bénigne de Dijon (Côte-d'Or) et celle de Saint-Pierre de Genève (Suisse), sinon de répondre à toutes ces questions, au moins de tenter d'ouvrir certaines pistes de réflexion.

Les premières rotondes, une origine antique ?

Les édifices antiques à plan centré

Les édifices à plan centré sont connus et fréquents dès l'Antiquité. Les temples circulaires se multiplient à Rome et en Italie centrale au cours des deux siècles qui précèdent notre ère. Nous pouvons ainsi citer la rotonde sur le *forum Boarium* construite en 142 avant J.-C. par Scipion Émilien et dédiée à Hercule. Cet édifice, aujourd'hui détruit, nous est connu par le dessin de Baldassare Peruzzi. Non loin de ce dernier est construit le temple rond dédié à *Hercules Victor ad portam Trigemina*. Nous pouvons également mentionner la construction du temple de la *Fortuna Primigenia* de Préneste sous la forme d'une *tholos* monoptère. Sur le territoire de la Gaule, l'exemple le plus connu de construction circulaire est le mausolée de Glanum à Saint-Rémy de Provence (Bouches-du-Rhône). Il s'agit en fait d'un cénotaphe (tombeau vide à vocation honorifique). Ce type de monuments est bien

²³¹ PÉROUSE de MONTCLOS 2011, p. 61.

connu dans l'Antiquité romaine²³². Les exemples sont nombreux et cette liste est loin d'être exhaustive. Pour Gilles Sauron, les rotondes avaient une spécialisation divine. À la fin de la République romaine, coexistaient des *Tholoi* réservées aux puissances divines du cosmos (comme la Fortune) et certaines évoquant le domicile céleste des âmes divinisées dont le modèle cultuel était consacré à Hercule²³³.

Nous pouvons en conclure que les bâtiments de forme centrée faisaient partie du langage de l'architecture antique classique. Ces plans circulaires étaient utilisés aussi bien pour des édifices à vocation religieuse (mausolées, *martyria* ou baptistères) que pour des bâtiments civils (termes, habitats...) ²³⁴.

Les rotondes de l'Antiquité tardive

Si l'on en croit les nombreux vestiges qui subsistent, les édifices à plan centré étaient nombreux dans l'Antiquité tardive. Il semble difficile de traiter de ces rotondes sans évoquer le nymphée des « *Horti Liciniali* », édifié au début du IV^e siècle et connu au XVII^e siècle sous le nom de temple de « *Minerva Medica* ». Ce bâtiment présente en effet des caractères récurrents dans l'architecture de cette période : la complexité du plan, la couverture de l'édifice par une coupole, le mouvement des surfaces avec une alternance de lignes droites et de courbes. L'édifice est une vaste salle circulaire entourée par une série de dix absidioles semi-circulaires. Un vestibule orthogonal à deux absides précède la rotonde. Ce « modèle » a été repris, à Rome, dans certaines pièces des grandes *domus* du IV^e siècle (celle du *Largo Argentina* par exemple), mais aussi à Constantinople dans la salle principale du palais d'Antiochus ou à Cologne dans l'église Saint-Géréon. Tous ces édifices ont un plan polygonal qui est lisible de l'extérieur²³⁵. Le plan circulaire à déambulatoire apparaît au milieu du IV^e siècle à Rome avec la construction du mausolée de Constantine (fille de l'empereur Constantin). Ce thème est repris lors de la réfection du baptistère du Latran par Sixte II avec un anneau de colonnes qui enserrant la cuve baptismale. Pour certains érudits, défenseurs de la fonction baptismale de la rotonde de Lémenc²³⁶, c'est cet édifice qui aurait servi de modèle. Les différences semblent cependant trop importantes pour amorcer une telle comparaison. Ces quelques exemples, dont la liste est loin d'être exhaustive, montrent que

²³² SAURON 1996, p. 169.

²³³ SAURON 1996, p. 180-188.

²³⁴ CHEVALIER 1995, p. 161.

²³⁵ CANTINO-WATAGHIN 1996, p. 203-207.

²³⁶ SAINT-ANDÉOL 1875, p. 6-7.

les édifices à plan centré étaient nombreux dans l'antiquité tardive et que les solutions architecturales retenues présentaient une grande diversité.

Au V^e siècle, en occident, les édifices à plan centré sont principalement des baptistères. Les monuments à plan complexe se font rares. Nous pouvons cependant citer quelques édifices emblématiques de cette période comme Saint-Laurent à Milan, Santo Stefano Rotondo à Rome ou San Vital de Ravenne. Ces trois monuments semblent être particulièrement influencés par l'architecture byzantine qui continue de se développer en Orient²³⁷. La forme circulaire du plan ne semble pas être obligatoirement associée à la fonction baptismale, mais la référence à l'*Anastasis* semble être une constante²³⁸.

Le « modèle » du Saint-Sépulcre

Il existait trois rotondes à Jérusalem : l'*Anastasis* (église de la résurrection), l'*Imbonon* (le sanctuaire de l'ascension) et le tombeau de la vierge (rotonde érigée au V^e siècle dans la vallée de Josaphat, dans la vieille ville de Jérusalem, devant la montée du Mont des Oliviers). La rotonde de l'*Anastasis* était une monumentale exèdre semi-circulaire précédée par un large espace rectangulaire transversal, placé sur le côté ouest de la cour à portiques, situé entre celle-ci et le *martyrium*²³⁹. La construction de la rotonde fit suite à celle du *martyrium* dédié en 335, à une date vraisemblablement assez proche, soit vers le milieu du IV^e siècle.

L'image de l'*Anastasis* s'est répandue en occident dans le courant des V^e et VI^e siècles à travers les récits de pèlerins et les objets de culte qu'ils véhiculaient ou bien sur des objets sculptés comme par exemple la fibule d'Arles, dite de Saint-Césaire, datée du VI^e siècle²⁴⁰.

Durant cette même période, se répand également l'image de l'édicule situé au centre de la rotonde du Saint-Sépulcre. Ce motif a été largement utilisé sur les ampoules de Terre Sainte²⁴¹. Ces petites bouteilles en argent, travaillées au repoussé, contenaient de l'huile de la Sainte Croix et étaient ramenées de Terre Sainte par les pèlerins. Les images véhiculées par ces objets étaient donc largement diffusées en occident. Une mosaïque de l'église Sant'Apolollinare Nuovo de Ravenne (figure 92) propose également une représentation de ce même bâtiment. Le tombeau du Christ est représenté sous la forme d'un petit édicule en

²³⁷ CANTINO-WATAGHIN 1996, p. 218-219.

²³⁸ CANTINO-WATAGHIN 1996, p. 219.

²³⁹ CANTINO-WATAGHIN 1996, p.211.

²⁴⁰ CANTINO-WATAGHIN 1996, p. 220.

²⁴¹ GRABAR 1958, planches XXXIV à XL.

forme de dais, entouré par une colonnade. Cette construction n'est pas sans rappeler la partie centrale de la rotonde de Lémenc.

Malgré sa forte valeur symbolique et bien qu'il servît de « modèle » à de nombreux édifices de l'Antiquité tardive, le plan centré eut peu de succès dans l'architecture « romane ». Les édifices affichant cette filiation directe avec le tombeau du christ sont peu nombreux. L'exemple le plus connu est celui de l'église de Neuvy-Saint-Sépulcre²⁴². Aux XI^e-XIII^e siècles, la représentation du Saint-Sépulcre s'impose dans les édifices possédant des reliques de la Croix. C'est le cas notamment pour l'église de Charroux²⁴³ qui possédait une vaste rotonde à la croisée du transept.

Les rotondes carolingiennes et le culte marial

Les édifices à plan centré, à l'image de la chapelle palatine d'Aix-la-Chapelle, font partie intégrante du paysage de l'architecture carolingienne. Les cryptes carolingiennes constituèrent également un apport considérable pour l'architecture chrétienne de la fin du premier millénaire. Souvent construites autour du tombeau d'un saint, les fidèles pouvaient s'approcher de reliques au moyen d'un large déambulatoire. La construction d'oratoires circulaires à plusieurs étages, édifiés à l'est de la crypte est une forme architecturale nouvelle qui fit école, notamment en Bourgogne²⁴⁴. Les cryptes de Flavigny ou de Saint-Germain d'Auxerre (Yonne) en sont deux exemples emblématiques.

Le culte de la Vierge s'est développé lentement dans l'occident médiéval à la suite du concile d'Éphèse (431) qui proclama Marie « *Theotokos* » c'est-à-dire mère de Dieu. Dès le VI^e siècle, le cycle annuel des fêtes de Marie était bien organisé et il fallut attendre le courant du VII^e siècle pour qu'il s'impose à Rome. Il y avait alors quatre fêtes annuelles qui étaient célébrées en l'honneur de la Vierge : l'Hypapante ou purification (2 février), l'Annonciation (25 mars), la Dormition ou Assomption (15 août) et la Nativité de Marie (8 septembre).

En France, le plus ancien édifice de ce type dont on connaît l'existence est l'église de la Dorade à Toulouse. Il s'agissait probablement d'un bâtiment antique, circulaire, dédié *a posteriori* à la Vierge²⁴⁵. Dans le même esprit, le 13 mai 609 ou 610, le pape Boniface IV a

²⁴² VERGNOLLE 1994, p. 62.

²⁴³ SAPIN 1996, p. 304.

²⁴⁴ HUBERT 1968, p. 63-64.

²⁴⁵ HEITZ 1994, p. 5.

consacré à la vierge l'antique Panthéon de Rome sous le vocable de *Sancta Maria ad Martyres*²⁴⁶. Le culte marial s'est développé en occident particulièrement pendant la période carolingienne. Pour les théologiens, ce culte reposait essentiellement sur la sainteté de la Vierge. Charles le Chauve, qui nourrissait une dévotion particulière pour la mère du Christ, fit construire en 877 le monastère Sainte-Marie de Compiègne (Oise). Le plan de l'édifice nous est connu par un poème de Jean Scot, *Auloe sideroe*, sans doute écrit lors de la fondation de l'édifice. Il s'agissait d'un octogone à deux étages, surmonté d'une coupole²⁴⁷. Il existe de nombreux édifices de plan circulaire dédiés à la Vierge. Comme nous l'avons souligné précédemment, les origines orientales de ce plan ont sans conteste influencé les architectes occidentaux. Ainsi, l'évêque Arculfe, pèlerin du VII^e siècle, avait pu admirer la tombe octogonale de la Vierge en Terre Sainte. Cela n'est cependant pas une généralité puisque certaines églises vouées à la mère du Christ peuvent avoir une forme basilicale comme par exemple Sainte-Marie-Majeure à Rome. À l'inverse, il existe de nombreux édifices de plan circulaire qui ne sont pas dédiés à Marie et l'image des baptistères semble la plus évidente. Cependant, nous pouvons identifier un ensemble de sanctuaires, de plan circulaire, dédiés à la Vierge, et désignés sous le nom de *rotunda* ou *Sancta Maria rotunda*.

À l'époque carolingienne, la fonction purement funéraire des édifices à plan centré semble peu fréquente. Dès la fin du VIII^e siècle, plusieurs édifices à plan centré, sans relation avec le développement ecclésial, dédiés à la Vierge sont construits (Würzburg en 780, Saint-Riquier en 790 et Aix-la-Chapelle en 798). Le vocable marial, utilisé par Charlemagne pour la construction de la chapelle palatine montre le renouveau et l'importance accordés à ce modèle²⁴⁸. Les rotondes mariales ne sont pas uniquement construites dans les palais carolingiens. À partir du milieu du IX^e siècle, la formule de la rotonde orientale accolée au chevet de monastères va se développer. La rotonde de Saint-Germain d'Auxerre, édifiée à partir de 841, en est un des exemples les plus connus. La construction presque contemporaine de la crypte de Flavigny semble avoir suivi le même exemple²⁴⁹.

À partir du début du XI^e siècle, les rotondes mariales vont à nouveau se développer avec des exemples connus comme celle de Saint-Michel de Cuxa, de Saint-Bénigne de Dijon ou de Canterbury. Cependant, dans ces deux derniers cas, il existe d'autres vocables, et la dédicace

²⁴⁶ SCHLINCK 1996, p. 35.

²⁴⁷ IOGNA-PRAT 1992, p. 97-99.

²⁴⁸ SAPIN 1996, p. 296.

²⁴⁹ SAPIN 1996, p. 300-301.

mariale n'est pas la seule présente. Nous pouvons nous demander s'il s'agissait d'un édifice entièrement dédié à Marie.

Architecture des rotondes et liturgie

Dans les années 1960, Carol Heitz a soulevé la question des rapports entre l'architecture et les pratiques liturgiques²⁵⁰. En effet, la liturgie carolingienne a eu tendance à séparer les espaces au sein de l'église. Le synode de 826 interdit la présence des laïcs dans le *presbyterium* durant les offices. C'est à cette même période que se développent les « cryptes à reliques » accessibles aux fidèles²⁵¹. La modification des pratiques liturgiques a, de manière indiscutable, fait évoluer l'architecture notamment en redessinant les différents espaces.

Les études documentaires et archéologiques réalisées à Saint-Michel de Cuxa ou à Saint-Bénigne de Dijon montrent qu'il n'y a pas de scission entre les deux expressions liturgiques du culte christologique et du culte marial, mais plutôt, par le déplacement du lieu liturgique, la volonté d'assurer une continuité entre les différents espaces. À Saint-Bénigne de Dijon, cette notion de circulation entre les différents espaces et entre les différents autels est également présente²⁵².

Pour Carol Heitz, la construction des cryptes à la fin de l'époque carolingienne répond à deux besoins : assurer un cadre sûr et monumental aux reliques placées sous le chevet de l'édifice et ainsi porter le poids liturgique sur un seul pôle de l'église²⁵³. C'est ainsi selon lui que naîtra le déambulatoire absidial. Pour Jean Hubert, le plan des églises à déambulatoire et chapelles rayonnantes découle également de ce besoin de présentation des reliques, de multiplication des autels, mais aussi de la volonté de multiplier les espaces de sépultures auprès des corps Saints. Les chapelles rayonnantes ont été également développées afin d'augmenter le nombre d'oratoires à l'est du chevet. Le plan des églises romanes à déambulatoire et chapelles rayonnantes provient directement de ces anciennes dispositions. Ces oratoires, vestiges de traditions anciennes ont fini par s'incorporer complètement aux constructions autour de l'an mil. La question de déambulation peut aussi être posée dans le cadre des cryptes à rotonde. Des études plus récentes ont montré que le déambulatoire ne

²⁵⁰ HEITZ 1963.

²⁵¹ SAPIN 2014, p.65.

²⁵² SAPIN 1996, p. 303.

²⁵³ HEITZ 1987, p. 187.

devait pas être considéré uniquement comme un espace de circulation destiné à rendre les reliques accessibles aux pèlerins mais comme un véritable organe architectural dont le rôle est d'assurer le contrebutement de l'abside²⁵⁴.

Dans le cas de la rotonde de Lémenc, la question de circulation peut être posée si l'on part de l'hypothèse d'une *mémoria*. Nous pouvons ainsi imaginer une organisation de circulation avec la présence des deux escaliers et la rotonde qui représente un espace de circulation autour du dais central.

Carol Heitz a montré que pour l'abbaye de Saint-Riquier, édifiée à la fin du VIII^e siècle, Angilbert avait repris les dispositions du Saint-Sépulcre : *La Capsa Maior*, représentant le tombeau du Christ, à l'ouest, dans la *turris* du sauveur, La Sainte Croix au milieu, dans la nef-*vestibulum*, correspondant au jardin du Golgotha et les reliques des apôtres, posées en cercle, comme dans l'abside du *Martyrion*, la basilique réservée à la synaxe eucharistique quotidienne²⁵⁵. La liturgie pratiquée était très proche de celle des Lieux Saints, particulièrement durant la Semaine Sainte²⁵⁶.

Ce sujet a été largement abordé, lors des journées romanes de Saint-Michel de Cuxa 2002 ainsi que dans l'ouvrage édité sous la direction de Paolo Piva, *Art médiéval : les voies de l'espace liturgique*²⁵⁷.

Quelques exemples de rotondes au XI^e siècle

Dans le courant du XI^e siècle, il existe une grande variété de cryptes et c'est à cette période que réapparaissent les rotondes. Certaines d'entre elles sont des chapelles hors œuvre, comme à Saint-Bénigne de Dijon (Côte-d'Or) ou à Canterbury (Angleterre). On en connaît également certaines qui ont aujourd'hui disparu comme à Louvain (Belgique) ou Saint-Bertin à Saint-Omer (Pas-de-Calais). Ces cryptes-rotondes, apparaissent, durant les périodes Antique et Carolingienne comme des éléments séparés de l'édifice principal²⁵⁸. Il existe deux édifices, qui bien que de plain-pied peuvent être considérés comme des cryptes. Il s'agit de Lanleff (Côtes-d'Armor) et de Charroux (Vienne). Ces deux édifices ont pu avoir une fonction ostentatoire afin de montrer la puissance des commanditaires, comme cela a pu être

²⁵⁴ MARTIN 2010, p. 303-304.

²⁵⁵ HEITZ 1963, p. 102.

²⁵⁶ BERNARD 1990, p. 68.

²⁵⁷ PIVA 2010.

²⁵⁸ SAPIN 2014, p. 141.

le cas des massifs occidentaux de Saint-Benoit-sur-Loire (Loiret) ou de Tournus (Saône-et-Loire).

La rotonde mariale de Saint-Michel de Cuxa

Elle fut édiflée vers 1035 par Oliba, évêque de Vic et de la Seü d'Urgell. Il ajouta à l'ouest de la basilique l'église de la Trinité une rotonde qui est une *Beata Maria Rotunda*.

La crypte est de plan circulaire et s'articule autour d'un pilier central. Elle est dédiée à la Nativité, le « pessebre » en Catalan (figure 93). Le moine Garcias, en 1047, nous rapporte qu'il existait trois autels dédiés aux archanges Gabriel, Raphaël et à Saint Michel. Oliba avait rapporté d'Italie des reliques de linges de la vierge et aurait, pour sa rotonde, pris pour modèle la crèche de Sainte-Marie-Majeure à Rome²⁵⁹. Par son emplacement occidentalisé, l'église du « pressebre » s'apparente aux antéglises occidentales carolingiennes, mais sa vocation mariale la rapproche également des *Beatae Mariae Rotundae* orientales, à l'image de la rotonde de Saint-Bénigne de Dijon²⁶⁰.

Guillaume de Volpiano et Saint-Bénigne de Dijon

Il semble difficile de traiter de l'architecture des rotondes sans évoquer la figure emblématique de Guillaume de Volpiano. Le propos n'est pas ici de faire une biographie de ce dernier, mais de montrer comment il a pu s'inscrire dans un réseau d'influences au tournant de l'an mil. Sa vie nous est connue par le récit de Raoul Glaber, son disciple, qui écrit peu après sa mort. Guillaume est né à Volpiano en Italie en 962. Il est d'origine souabe du côté de son père et lombarde du côté de sa mère qui est apparentée au roi italien Bérenger II. L'empereur Otton le Grand est son parrain et l'impératrice Adélaïde sa marraine. À l'âge de sept ans, Guillaume est placé comme oblat (*puer oblatus*) au monastère de Lucedio dans le diocèse de Vercelli avant de rejoindre le monastère de Cluny en 987, alors sous l'abbatit de Maieul. En 989, il est envoyé avec douze confrères à Dijon pour réformer l'abbaye de Saint-Bénigne, à la demande de l'évêque de Langres, Brun (980-1016)²⁶¹. Bien que Guillaume soit surtout connu pour son œuvre réformatrice, c'est surtout son rôle de bâtisseur qui nous intéresse dans ce propos. Guillaume est en effet à l'origine de la reconstruction de l'église Saint-Bénigne et particulièrement de la rotonde. Commencée en 1001 selon la

²⁵⁹ SAPIN 1996, p. 303.

²⁶⁰ HEITZ 1996, p. 235.

²⁶¹ BULST 1996, p. 19-23.

Chronique de Saint-Bénigne, la rotonde fut consacrée en 1018, deux ans après l'église²⁶². Selon Carol Heitz, Guillaume aurait cherché, dans la construction d'une rotonde, à s'insérer dans une parenté romaine en prenant pour modèle le Panthéon²⁶³. Il éprouvait également une certaine admiration pour Saint-Pierre de Rome. À l'époque où il construisait sa rotonde, Guillaume se déplaçait fréquemment entre la Lorraine et l'Italie afin de poursuivre son œuvre réformatrice. Il avait alors pris le parti de Otte-Guillaume, comme Brun de Langres, contre les capétiens. Le rêve ottonien d'une renaissance carolingienne était encore très présent à cette période-là. Selon Carolyn Malone, Saint-Bénigne de l'an mil était « une synthèse de formes préromanes bourguignonnes, ottoniennes et italiennes, enrichies de réminiscences antiques »²⁶⁴. Pour Jean Hubert²⁶⁵, la rotonde de Dijon serait issue directement d'une précédente rotonde carolingienne. Les fouilles réalisées sur place n'ont cependant pas pu réussir à démontrer cette hypothèse²⁶⁶. Carolyn Malone suit également cet avis, et pense que la rotonde de l'an mil a été bâtie à l'emplacement d'une rotonde carolingienne traditionnelle à deux étages et a été transformée, dans sa partie orientale, en une grande rotonde à trois étages. Guillaume de Volpiano aurait été sensible à l'influence lombarde où la tendance était, à cette époque, à l'agrandissement des dimensions de la crypte intérieure²⁶⁷.

La rotonde de la cathédrale de Genève

Dans cette liste, non exhaustive, il faut également citer la crypte de la cathédrale de Genève. Les fouilles réalisées par Charles Bonnet pendant plusieurs décennies ont permis de dater cette dernière de l'époque « romane » et non du haut Moyen Âge comme cela avait été supposé auparavant²⁶⁸. L'étude des chapiteaux montre de nombreuses similitudes avec des réalisations bourguignonnes du XI^e siècle²⁶⁹. L'analyse de la taille des pierres ainsi que des joints permet également de proposer une datation du début du XI^e siècle²⁷⁰. La rotonde de Genève a été l'objet de nombreux articles. Louis Blondel, qui n'avait pu vérifier les séquences chronologiques, l'avait daté de la période Burgonde. Il avait, par comparaison, associé la rotonde de Genève à celle du mausolée de Théodoric à Ravenne. Ce dernier étant

²⁶² MALONE 2008, p. 11-12.

²⁶³ HEITZ 1996, p. 229.

²⁶⁴ MALONE 1996, p. 57.

²⁶⁵ HUBERT 1938, p. 31.

²⁶⁶ SAPIN 1996, p. 257.

²⁶⁷ MALONE 1980, p. 275.

²⁶⁸ BONNET 2012, p. 161-166.

²⁶⁹ FACCANI 2012, p. 247-248.

²⁷⁰ BONNET 2012, p. 164 : cette étude a été réalisée sur place par Christian Sapin du Centre d'études médiévales de Saint-Germain d'Auxerre.

le beau-père du roi burgonde Sigismond, ce lien d'influence devenait logique, d'autant plus qu'il avait été suivi dans ce sens par Jean Hubert²⁷¹. La rotonde de Saint-Pierre de Genève a donc été considérée par cette génération de chercheurs comme un jalon important pour l'architecture du haut Moyen Âge en s'inscrivant dans la chronologie des édifices à plans centrés : mausolées antiques, puis chevet de la basilique des Saints-Apôtres à Constantinople et le Saint-Sépulcre de Jérusalem et enfin Genève qui marque le début de la diffusion des rotondes orientales carolingiennes ou romane en Europe du nord²⁷².

Dès la période carolingienne, se développent, dans les parties orientales des chevets des grandes basiliques, des constructions qui comportent plusieurs niveaux et surtout une crypte. Ces édifices, qui sont à l'origine du développement oriental des églises, sont destinés aux reliques et aux Corps Saints. Si, au départ, on peut parler de cryptes hors-œuvre (« aussenkrypta »), très rapidement ces constructions s'intègrent dans les chevets qui sont ainsi agrandis. Les différents états de la rotonde de Genève montrent que cette dernière s'inscrit bien dans ce processus²⁷³. La rotonde correspondrait ainsi au deuxième état de la crypte²⁷⁴. Elle aurait été bâtie à l'est du chevet avant d'être intégrée dans les constructions postérieures²⁷⁵.

Les soubassements massifs de Saint-Pierre de Genève permettent cependant d'envisager la possibilité d'une élévation à deux étages comme à Neuwiller en Alsace. Charles Bonnet propose une restitution de cet état avec un chevet surélevé qui englobe une partie de la crypte (figure 94). Dans cette disposition, il restitue deux volés d'escalier latérales qui permettent d'accéder au chœur. Il envisage également la possibilité de la présence d'une *fenestella* qui permettrait un accès visuel dans la crypte. Ce type de disposition pourrait s'appliquer à Saint-Pierre de Lémenc.

Les fouilles réalisées par Charles Bonnet ont permis de proposer des éléments de datation qui rattachent la construction de la crypte à la « période romane ». Ce dernier souligne l'importance de l'influence de Guillaume de Volpiano dans la diffusion du modèle des rotondes dans le courant du XI^e siècle avec notamment les exemples de Fruttuaria (Italie) et de Saint-Bénigne de Dijon (Côte-d'Or). Guillaume de Volpiano voyageait fréquemment

²⁷¹ BONNET 2012, p. 164.

²⁷² BONNET 2012, p. 142.

²⁷³ BONNET 1996, p. 135.

²⁷⁴ BONNET 1996, p. 141.

²⁷⁵ BONNET 1996, p. 137-139.

entre la France et l'Italie du nord et a probablement eu l'occasion de passer à plusieurs reprises par Genève. Pour Charles Bonnet, la proximité géographique de Saint-Pierre de Lémenc est également un élément à prendre en compte²⁷⁶, mais l'influence la plus importante viendrait de Saint-Bénigne. Guillaume de Volpiano étant décédé en 1027, tous les indices convergent pour situer la construction de la rotonde de Genève dans le premier quart du XI^e siècle²⁷⁷.

²⁷⁶ BONNET 2012, p. 164.

²⁷⁷ BONNET 2012, p. 161.

Chapitre 15 - Typologie, datation, interprétations

Les chapitres précédents nous amènent à porter notre réflexion sur différents points. Tout d'abord, la typologie particulière de la crypte de Lémenc a, de tous temps, suscité de nombreuses interrogations. D'une part, la forme de la margelle hexagonale et le plan circulaire ne sont pas sans rappeler les baptistères paléochrétiens, mais, d'autre part, l'architecture circulaire a, depuis ses origines une connotation funéraire importante. Depuis les mausolées antiques, en passant par le « modèle » du Saint-Sépulcre, puis par les *Beata Maria rotunda* carolingiennes, la rotonde de Lémenc s'inscrit dans cette grande lignée d'édifices à plan centrés. De plus, sa dédicace à la vierge, semble ancrer la crypte dans la tradition architecturale des édifices carolingiens.

La vocation funéraire du site de Lémenc, attestée dès l'Antiquité, nous porte à favoriser l'hypothèse d'une *memoria*, plutôt que celle d'un baptistère. Aucun document connu à ce jour ne nous permet cependant de justifier de la présence à Lémenc de Corps Saint ou de reliques importantes qui auraient pu justifier une telle construction. L'occupation antique de la colline de Lémenc située sur l'itinéraire du Petit-Saint-Bernard puis la fonction reconnue d'église primitive de Chambéry attestent cependant de l'importance du site dès son origine. Située sur une voie de passage entre le royaume de France et l'Italie, le prieuré de Lémenc a probablement été le théâtre de riches échanges et l'occasion d'une halte pour de nombreux dignitaires. Nous avons ainsi pu remarquer à différentes reprises l'influence de l'architecture transalpine sur la crypte de Lémenc. L'exemple de Guillaume de Volpiano à Dijon montre bien la richesse des échanges artistiques et l'importance des réseaux d'influence en place autour de l'an mil.

La crypte est formée de trois espaces distincts, bien délimités, qui sont le reflet de trois périodes de construction différentes. Si la date de construction du chevet, qui est contemporaine à celle de l'église haute, ne semble pas poser de réelle difficulté, en revanche, la nef et la rotonde sont l'objet de diverses interrogations. En effet, même si à première vue la construction de la nef semble postérieure à celle de la rotonde, l'absence d'étude archéologique liée à la présence des enduits, ne nous permet d'être complètement affirmatifs à ce sujet. Les irrégularités constatées dans les épaisseurs des maçonneries semblent de plus être le reflet de constructions antérieures. Leur nature ne pourra être déterminée qu'avec la réalisation d'éventuelles fouilles archéologiques.

En ce qui concerne la rotonde, l'étude de la sculpture monumentale nous a fourni un faisceau d'indices convergents vers une datation dans la première moitié du XI^e siècle. La pierre qui fait office d'*oculus* est probablement un remploi d'un élément de chancel et les motifs d'entrelacs qui ornent sa face occidentale ne sont pas sans rappeler les ornements carolingiens. En revanche, la sculpture des chapiteaux semble, quant à elle, plutôt postérieure à l'an mil²⁷⁸.

Les observations menées dans l'espace situé à l'arrière de l'*oculus* montrent la présence d'enduits ainsi que d'un niveau de sol à la base de ce dernier. Cela nous a donc orienté vers l'hypothèse d'une rotonde orientale qui se serait développée à l'est du chevet de l'église dite « romane ». Des indices de construction de cette dernière sont d'ailleurs encore visibles dans les maçonneries de l'église haute. Le niveau de sol de cette dernière était très certainement plus bas que celui de l'église actuelle et seules des fouilles réalisées dans la nef pourraient permettre d'en mettre au jour les vestiges.

²⁷⁸ Comme cela a été signalé dans le chapitre concernant la sculpture, cette hypothèse de datation nous a été proposée par Christian Sapin qui connaît parfaitement la sculpture de cette période.

Conclusion

La longue histoire du site de Lémenc ainsi que la qualité de son architecture font que l'intérêt pour ce « haut lieu » de Chambéry n'est plus à démontrer. Situé à l'entrée des vallées alpines et étape reconnue dès l'Antiquité, le prieuré de Lémenc a probablement été le théâtre de nombreux échanges et de visites prestigieuses. Les vestiges découverts en contrebas de l'église, même s'ils restent lacunaires et mériteraient d'être plus exploités, laissent pressentir l'existence d'une occupation ancienne. Leur nature et leur datation restent cependant à déterminer. La donation de cette « villa » à l'abbaye lyonnaise d'Ainay au début du XI^e siècle a probablement été l'occasion de modifications voire d'un remaniement complet à une période où « on reconstruit plus belles presque toutes les églises, des cathédrales aux monastères dédiés aux divers saints et jusqu'aux plus petits oratoires des villages ». Cette citation de Raoul Glaber illustre parfaitement le dynamisme de l'Église au tournant de l'an mil.

Ce mémoire a permis dégager un certain nombre de questions et de présomptions quant à la construction de l'édifice. La rotonde est probablement la partie la plus ancienne de la crypte. Nous avons situé sa construction dans la première moitié du XI^e siècle. Elle prolongeait certainement à l'est une église « romane » dont nous pourrions espérer retrouver des vestiges sous la nef de l'église actuelle. Certains éléments sont d'ailleurs encore visibles dans les murs de l'église haute.

Nous avons également mis en évidence des irrégularités dans les maçonneries de la nef de la crypte. La construction de cette partie de l'édifice semble être postérieure à celle de la rotonde. Nous avons ainsi pu remarquer comment les couloirs latéraux sont venus se « raccorder » dans les maçonneries des absidioles de la rotonde. Les différences d'épaisseur constatées entre les parties orientales et occidentales du vaisseau central de la nef nous incitent à penser que des constructions préexistantes ont pu en gêner la construction. Ceci ne reste cependant qu'une supposition qui pourrait peut-être être confirmée par une étude des élévations.

La reconstruction de l'église haute à la fin du XV^e siècle est venue « englober » la crypte et a probablement été l'occasion d'un agrandissement du chœur de cette dernière. Il pourrait être intéressant de pratiquer des fouilles dans le sol du chevet de la crypte, dans le prolongement du vaisseau central afin de vérifier s'il existait des constructions précédant celles que nous connaissons aujourd'hui.

Cette étude monographique, soulève cependant encore de nombreuses interrogations. Comme nous l'avons signalé à diverses reprises, l'état lacunaire des sources et le manque de fouilles archéologiques récentes limitent l'avancée des connaissances sur cet édifice. Ce travail se veut être un véritable « état des lieux » des connaissances actuelles du site de Lémenc et permet d'ouvrir de nombreuses questions qui pourront être autant de voies à explorer lors d'études ultérieures.

Le site de Saint-Pierre de Lémenc, connu et occupé dès l'Antiquité, reste le témoin des premiers instants de la ville de Chambéry. De la « station-étape » à l'église du XV^e siècle, le prieuré de Lémenc a probablement été l'un des acteurs majeurs de la pénétration du christianisme à travers les vallées alpines. La conservation et la mise en valeur de ce patrimoine ne sont aujourd'hui plus à démontrer.

Sources

Sources manuscrites

Charenton, Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine, 081/073/0011, *Rapport présenté par Mr l'Architecte Charles Suisse, à l'appui d'un projet de restauration*, 15 mars 1904.

Charenton, Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine, 081/073/0011, *Rapport de la commission des Monuments Historiques par Mr Selmersheimn, Inspecteur Général sur la restauration de la crypte de Lémenc à Chambéry (Savoie)*, 3 juin 1904.

Charenton, Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine, 081/073/0011, *Devis descriptif et estimatif des travaux à exécuter en vue du déblaiement du baptistère et de la crypte du XI^e siècle*, 1^{er} décembre 1904.

Charenton, Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine, 081/073/0011, *Lettre de Mr le sous-secrétaire d'état des Beaux-Arts à Mr A. Bertin, Architecte des M. H. de la Savoie*, 4 mai 1910.

Charenton, Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine, 081/073/0011, *Courrier de Mr A. Bertin, Architecte des M. H. de la Savoie à Mr le sous-secrétaire d'état des Beaux-Arts*, 4 octobre 1910.

Charenton, Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine, 081/073/0011, *Courrier de Henri Jullien, ACMH à Mr le Directeur Général de l'Architecture, Bureau des Travaux et Classements*, 22 mai 1959.

Charenton, Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine, 081/073/0011, *Rapport présenté par Yves Boiret pour un projet de travaux ayant pour objet la remise en état de la crypte de Lémenc*, 15 décembre 1970.

Chambéry, Archives départementales de Savoie, 4L412, *Teneur de l'acte d'état du bâtiment cy devant dit église de Lemens, auquel a procédé le citoyen Trivelly, architecte*, 5 juillet 1795.

Chambéry, Archives départementales de Savoie, 43F122, *Visite pastorale de Monseigneur Michel, évêque de Chambéry*, 15 février 1784.

Chambéry, Archives départementales de Savoie, L 412, 19 juin 1795.

Chambéry, Archives départementales de Savoie, 43F124, *Visite pastorale de Monseigneur Antoine Martinet, évêque de Chambéry*, 27 août 1829.

Chambéry, Archives départementales de Savoie, 43F128, *Visite pastorale de Monseigneur Pierre-Anastase Pichenot, Archevêque de Chambéry*, 27 octobre 1878.

Chambéry, Archives départementales de Savoie, 43F130, *Visite pastorale de Monseigneur François de Salle Albert Lenillieux, Archevêque de Chambéry*, 12 juin 1890.

Bibliographie

ANNEQUIN C., Le BERRE M. (dir.), *Atlas culturel des Alpes occidentales*, Paris, Picard, 2004.

AYALA 2015

AYALA Grégoire (dir.), *Jardins familiaux, 10 rue Burdin*, Rapport de diagnostic INRAP, Bron, Juin 2015.

BERNARD 1990

BERNARD Honoré, « Saint-Riquier, les fouilles de la Tour du Sauveur », *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France*, 1988-1990, p. 66-71.

BESSON 1759

BESSON 1759, *Mémoires pour l'histoire ecclésiastique des diocèses de Genève, Tarentaise, Aoste et Maurienne et du décanat de Savoye*, Nancy, 1759.

BLIGNY 1960

BLIGNY Bernard, *L'église et les ordres religieux dans le royaume de Bourgogne aux XI^e et XII^e siècles*, Paris, Presses Universitaires de France, 1960.

BOISSET THERMES 2007

BOISSET THERMES Sandrine, *La mise au tombeau de la commanderie des Antonins de Chambéry*, mémoire de Master sous la direction de Daniella Gallo et Laurence Rivière Ciavaldini, Grenoble, Université Pierre Mendès-France, Grenoble II, juin 2007.

BONNET 1986

BONNET Charles, PERINETTI Renato, « Les premiers édifices chrétiens d'Augusta Praetoria (Aoste, Italie) », *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et Belles-Lettres*, 130^e année, n^o3, 1986, p. 477-496.

BONNET 1996

BONNET Charles, « La rotonde de Saint-Pierre de Genève. Développement architectural d'un chœur des XI^e et XII^e siècle », dans Jannet (M.), Sapin (C.) (dir.), *Guillaume de Volpiano et l'architecture des rotondes*, Actes du colloque européen de Dijon, 23-24-25 septembre 1993, Dijon, 1996, p. 135-145.

BONNET 2012

BONNET Charles, *Les fouilles de la cathédrale de Genève. Les édifices chrétiens et le groupe épiscopal*, Genève, 2012.

BOUARD 1958

BOUARD Michel de, « Découverte récente d'un baptistère à Port-Bail (Manche) », *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France*, Paris, éd. de Boccard, 1958, p. 91-97.

BROCARD 2000

BROCARD Edmond, « La memoria de l'église Saint-Pierre-de-Lémenc », *Mémoires de l'Académie de Savoie*, 8^e série, t.1, 2000, p. 261-292.

BULST 1996

BULST Neithard, « Guillaume de Dijon, le bâtisseur de la rotonde », dans Jannet (M.), Sapin (C.) (dir.), *Guillaume de Volpiano et l'architecture des rotondes*, Actes du colloque de Dijon, Musée archéologique, 23 -25 septembre 1993, Dijon, 1996, p. 19-31.

CANTINO-WATHAGHIN 1996

CANTINO-WATHAGHIN Gisella, « Les édifices à rotonde de l'Antiquité Tardive : quelques remarques », dans Jannet (M.), Sapin (C.) (dir.), *Guillaume de Volpiano et l'architecture des rotondes*, Actes du colloque de Dijon, Musée archéologique, 23 -25 septembre 1993, Dijon, 1996, p. 203-228.

CARRIER 1998

CARRIER Nicolas, « Saint-Pierre-de-Lémenc, étude historique et guide archéologique », *Société savoisienne d'histoire et d'archéologie*, n° 130, Chambéry, 1998.

CHAPPERON 1863

CHAPPERON Timoléon, *Chambéry à la fin du XIV^e siècle*, Lyon, Imprimerie Louis Perrin, 1863.

CHATEL 1981

CHATEL Élisabeth, *Recueil général des monuments sculptés en France pendant le Haut Moyen-Âge (IV^e-X^e siècles)*, tome II, Isère, Savoie, Haute-Savoie, Paris, Bibliothèque Nationale, 1981.

CHEVALLIER 1997

CHEVALLIER Raymond, *Les Voies Romaines*, Paris, Picard, 1997.

CHEVALIER 1995

CHEVALIER Pascale, *Recherches archéologiques franco-croates à Salone. Ecclesiae Dalmatiae. L'architecture paléochrétienne de la province romaine de Dalmatie (IV^e-VII^e siècles)*, tome 2, Rome, École française de Rome, 1995.

CIAVALDINI 2008

CIAVALDINI Anaïs, *Les peintures de la crypte de Lémenc*, Mémoire de L3, Grenoble, Université Grenoble-Alpes, 2008.

COLARDELLE 1983

COLARDELLE Michel, *Sépultures et traditions funéraires du IV^e au XIII^e siècle ap. J.-C. dans les campagnes des Alpes françaises du nord (Drôme, Isère, Savoie, Haute-Savoie)*, Grenoble, Société alpine de documentation et de recherche en archéologie historique, 1983.

DACQUIN 2016

DACQUIN Monique, « La crypte de Lémenc, un trésor chambérien en péril », *Société des Amis de Chambéry*, tome 21, Chambéry, 2016.

DELESALLE 2018

DELESALLE Valérie, *La crypte de l'église Saint-Pierre de Lémenc, étude historique et documentaire*, mémoire de Master sous la direction de Pierre Martin, 2 vol., Grenoble, Université Grenoble-Alpes, 2018.

DEMOTZ 2012

DEMOTZ François, *L'an 888, le royaume de Bourgogne, une puissance européenne au bord du Léman*, Lausanne, Presses Polytechniques et Universitaires Romandes, 2012.

DEMOTZ 2018

DEMOTZ François, « Les abbayes lyonnaises dans le royaume de Bourgogne », dans Wagner (A.) et Brocard (N.), *Les royaumes de Bourgogne jusqu'en 1032 à travers la culture et la religion*, Actes du colloque de Besançon, 2-4 octobre 2014, Turnhout (Belgique), Brepols, 2018, p.255-269.

DUCHET-SUCHAUX 1993

DUCHET-SUCHAUX Gaston et Monique, *Les ordres religieux : guide historique*, Paris, Flammarion, 1993.

DUCOURTHIAL 2008

DUCOURTHIAL Cyrille, « Géographie du pouvoir en pays de Savoie au tournant de l'an mil », dans *Le royaume de Bourgogne autour de l'an Mil*, Chambéry, 2008, p. 207-245.

DUFAYARD 2014

DUFAYARD Charles, *Petite histoire de la Savoie*, Cressé, éd. Des régionalismes, 2014.

FACCANI 2012

FACCANI Guido, « Sculpture architecturale provenant des fouilles de la cathédrale Saint-Pierre (IV^e – XII^e siècles), dans, BONNET (C.), *Les fouilles de la cathédrale de Genève. Les édifices chrétiens et le groupe épiscopal*, Genève, 2012, p. 237-265.

GILLIO 1946

GILLIO Jean, « Chambéry, ses conditions géographiques et son développement », *Revue de géographie alpine*, t. 34, n° 1, 1946, p. 1-55.

GRABAR 1958

GRABAR André, *Ampoules de Terre Sainte (Monza-Bobbio)*, Paris, éd. C. Klincksieck, 1958.

GUICHONNET 1973

GUICHONNET Paul, *Histoire de la Savoie*, Toulouse, éd. Privat, 1973.

HEBER-SUFFRIN 1993

HEBER-SUFFRIN François, « L'acanthé dans le décor architectural carolingien », dans *L'acanthé dans la sculpture monumentale de l'Antiquité à la Renaissance*, Actes du colloque, Paris, Sorbonne, 1^{er}-5 octobre 1990, Paris, éd. du comité des travaux historiques et scientifiques, publications de la Sorbonne, 1993, p. 189-210.

HEIJMANS 2008

HEIJMANS Marc, « Les fouilles de l'église paléochrétienne de l'enclos Saint-Césaire à Arles », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 152^e année, n°3, 2008, p. 1191-1205.

HEITZ 1963

HEITZ Carol, *Recherche sur les rapports entre architecture et liturgie à l'époque carolingienne*, Paris, SEVPEN, 1963.

HEITZ 1980

HEITZ Carol, *L'architecture religieuse carolingienne. Les formes et leurs fonctions*, Paris, Picard, 1980.

HEITZ 1987

HEITZ Carol, *La France pré romane, Archéologie et architecture religieuse du Haut Moyen Âge du IV^e siècle à l'an Mille*, Paris, éd. Errance, 1987.

HEITZ 1994

HEITZ Carol, « D'Aix-la-Chapelle à Saint-Bénigne de Dijon, rotondes mariales carolingiennes et ottoniennes », *Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, XXV, 1994, p. 5-13.

HEITZ 1996

HEITZ Carol, « Le modèle du Saint-Sépulcre », dans Jannet (M.), Sapin (C.) (dir.), *Guillaume de Volpiano et l'architecture des rotondes*, Actes du colloque de Dijon, Musée archéologique, 23 -25 septembre 1993, Dijon, 1996, p. 229-237.

HENRIET 2008

HENRIET Jacques, *Saint-Philibert de Tournus. L'abbatiale du XI^e siècle*, Paris, Picard, 2008.

HUBERT 1938

HUBERT Jean, *L'art pré-roman*, Paris, les éditions d'art et d'histoire, 1938, rééd. Chartres, 1974.

HUBERT 1952

HUBERT Jean, *L'architecture religieuse du haut Moyen Âge en France*, Paris, Imprimerie Nationale, 1952.

HUBERT 1968

HUBERT Jean, PORCHER Jean, VOLBACH Wolfgang Fritz, *L'empire carolingien*, coll. L'univers des formes, Paris, Gallimard, 1968.

IOGNA-PRAT 1992

IOGNA-PRAT Dominique, « Le culte de la Vierge sous le règne de Charles le Chauve », *Cahiers de Saint-Michel de Cuxa*, XXIII, 1992, p. 97-116.

JALABERT 1965

JALABERT Denise, *La flore sculptée des monuments du Moyen-Âge en France. Recherches sur les origines de l'art français*, Paris, Picard, 1965.

JANNET, SAPIN 1996

Jannet Monique, Sapin Christian (dir.), *Guillaume de Volpiano et l'architecture des rotondes*, Actes du colloque de Dijon, Musée archéologique, 23 -25 septembre 1993, Dijon, 1996.

KHATCHARIAN 1962

KHATCHARIAN Armen, *Les baptistères paléochrétiens. Plans, notices et bibliographies*, Paris, École Pratique des Hautes Études, 1962.

LASSALLE 1996

LASSALLE Victor, « le décor sculpté de la crypte de l'église Saint-Hippolyte de Thonon (Haute-Savoie) », *Archéologie du Midi Médiéval*, t. 14, 1996, p. 49-62.

LEGUAY 1983

LEGUAY Jean-Pierre (dir.), *La Savoie des origines à l'an mil*, Rennes, éd. Ouest-France, 1983.

LOCATELLI 2012

LOCATELLI René, « Au cœur de l'arc alpin : le royaume de Bourgogne vers l'an mil », dans Vergnolle (É.), Bully (S.) (éd.), dans *Le « premier art roman » cent ans après*, Actes du colloque international de Baume-les-Messieurs et Saint-Claude, 17-21 juin 2009, Besançon, 2012, p. 65-87.

MALONE 1980

MALONE Carolyn, « Les fouilles de Saint-Bénigne de Dijon (1976-1978) et le problème de l'église de l'an mil », *Bulletin Monumental*, t. 138, n°3, 1980, p. 253-291.

MALONE 1996

MALONE Carolyn, « L'église de Volpiano et son lien avec la rotonde », dans JANNET (M.) et SAPIN (C.) (dir.), *Guillaume de Volpiano et l'architecture des rotondes*, Actes du colloque de Dijon, Musée archéologique, 23 - 25 septembre 1993, Dijon, 1996, p.45-59.

MALONE 2008

MALONE Carolyn, *Saint-Bénigne et sa rotonde. Archéologie d'une église bourguignonne de l'an mil*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, 2008.

MARTIN 2010

MARTIN Pierre, *Les premiers chevets à déambulatoire et chapelles rayonnantes de la Loire moyenne (Xe-XIe siècles). Saint-Aignan d'Orléans, Saint-Martin de Tours, Notre-Dame de Mehun-sur-Yèvre, La Madeleine de Châteaudun*, ANDRAULT-SCHMITT (C.) (dir.), 4 vol., Université de Poitiers / CÉSCM, décembre 2010.

MENABREA 1993

MÉNABRÉA Henri, *Histoire de la Savoie*, Les Marches, La fontaine de Siloé, 1993.

MÉNABRA 1847

MÉNABRA Léon, *Histoire municipale et politique de Chambéry*, Chambéry, éd. Perrin fils, 1847.

MURATORI 1739

MURATORI L. A., *Antiquitates italicæ mediæ ævi*, t. 2, Milan, 1739, col. 121-122.

NOUJAIM Souraya, *L'église Saint Pierre de Lémenc*, mémoire de maîtrise sous la direction de Anne Prache, Paris IV, Sorbonne, 1990.

ONCIEU DE LA BÂTI 1875

ONCIEU DE LA BÂTI César, « Mémoires », *Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-lettres et arts de Savoie*, 3^e série, t. 4, 1875, p. 25-57.

OURSEL 2008

OURSEL Raymond, *Les chemins du sacré. Livre 1, L'art sacré en Savoie*, Montmélian, La fontaine de Siloé, 2008.

PAILLARD 1982

PAILLARD Philippe, *Histoire des communes savoyardes, Chambéry et ses environs*, Roanne, éd. Horvath, 1982.

PARAVY 1993

PARAVY Pierrette, *De la chrétienté romaine à la Réforme en Dauphiné : évêques, fidèles et déviants : vers 1340-vers 1530*, 2 volumes, Rome, École française de Rome, 1993.

PARAVY 2002

PARAVY Pierrette (dir.), *Des Burgondes au royaume de Bourgogne (V^e -X^e siècle)*, journées d'études des 26 et 27 octobre 2001, Grenoble, Académie Delphinale, 2002.

PARRON 1996

PARRON Isabelle, *L'architecture religieuse au XI^e siècle dans les diocèses de Maurienne et de Tarentaise*, thèse de doctorat sous la direction de J.F. Reynaud, 4 volumes, Lyon, 1996.

PÉROUSE 1923

PÉROUSE Gabriel, *L'abbaye de Talloires*, Chambéry, 1923.

PÉROUSE de MONTCLOS 2011

PÉROUSE de MONTCLOS Jean-Marie, *Architecture. Méthode et vocabulaire*, X^e édition, Paris, 2011.

PERRET 1958

PERRET André, *L'église priorale de Lémenc : histoire et description*, Chambéry, 1958.

PERRET 1960

PERRET André, « L'église priorale de Lémenc », *Les monuments historiques de Savoie-1860-1960*, Paris, 1960, p.105-114.

PERRET 1965

PERRET André, « L'église et la crypte de Lémenc », *Congrès Archéologique de France*, CXXIII^e session, Paris, 1965, p. 21-30.

PIVA 2010

PIVA Paolo (dir.), *Art médiéval : Les voies de l'espace liturgique*, Paris, Picard, 2010.

PONTAL 1889

PONTAL Odette, *Histoire des conciles mérovingiens*, Paris, éd. Du Cerf : Institut de recherche et d'histoire des textes (CNRS), 1989.

POUPARDIN 1901

POUPARDIN René, *Le royaume de Provence sous les carolingiens (855-933 ?)*, Paris, 1901.

POUPARDIN 1907

POUPARDIN René, *Le royaume de Bourgogne (888-1038)*, Paris, 1907.

PRIBETICH AZNAR 2014

PRIBETICH AZNAR Claude, *Restauration de la crypte de Lémenc*, diagnostic patrimonial, commandé par la ville de Chambéry, Savoie, 2014.

PRIEUR 1984

PRIEUR Jean (éd.), *Époque romaine, collections du musée de Chambéry*, Chambéry, éd. Musées d'art et d'histoire, 1984.

RASPI-SERRA

RASPI-SERRA Joselita, « Le chapiteau d'acanthé en Italie entre le V^e et le X^e siècle », dans : *L'acanthé dans la sculpture monumentale de l'Antiquité à la Renaissance*, Actes du colloque, Paris, Sorbonne, 1^{er}-5 octobre 1990, Paris, éd. du comité des travaux historiques et scientifiques, publications de la Sorbonne, 1993, p. 175-189.

RAYMOND 1830

RAYMOND Georges-Marie, « Notice historique sur l'église de Lémenc, près de Chambéry », *Mémoires de la Société royale académique de Savoie*, t. 4, 1830, p. 236-255.

RÉMY *et al.* 1996

RÉMY Bernard, BALLEST Françoise, FERBER Emmanuel : *Carte archéologique de Gaule-La Savoie*, Paris, Académie des inscriptions et Belles Lettres, Ministère de la culture, 1996.

RIPART 1999

RIPART Laurent, *Les fondements idéologiques du pouvoir des premiers comtes de Savoie*, thèse de doctorat sous la direction de Henri Bresc, 3 volumes, Nice, 1999.

RIPART 2008

RIPART Laurent, « Du royaume aux principautés (Savoie-Dauphiné, X^e-XI^e siècles) », dans : *Le royaume de Bourgogne autour de l'an Mil*, Chambéry, Université de Savoie, 2008, p. 247-276.

RIPART 2018

RIPART Laurent, « Le royaume rodolphe fut-il un royaume burgonde ? », dans Wagner Anne et Brocard Nicole, *Les royaumes de Bourgogne jusqu'en 1032 à travers la culture et la religion*, Actes du colloque de Besançon, 2-4 octobre 2014, Turnhout (Belgique), Brepols, 2018, p. 345-372.

SAINT-ANDÉOL 1875

SAINT-ANDÉOL Ferdinand, « Un dernier mot sur le baptistère de Lémenc, Mémoires de F. de Saint-Andéol », *Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Savoie*, 3^e série, t.4, 1875, p. 3-23.

SAPIN 1982

SAPIN Christian, « L'ancienne église de Saint-Pierre-l'Estrier à Autun », *Archéologie médiévale*, tome 12, 1982, p. 51-105.

SAPIN 1996

SAPIN Christian, « L'origine des rotondes mariales des IX^e-XI^e siècle », dans Iogna-Prat (D.), Pallazzo (É.), Russo (D.), *Marie : le culte de la vierge dans la société médiévale*, Paris, Beauchesne, 1996, 295-312.

SAPIN 2014

SAPIN Christian, *Les cryptes en France. Pour une approche archéologique, IV^e – XII^e siècle*, Paris, Picard, 2014.

SAURON 1996.

SAURON Gilles, « La rotonde du mausolée des Jules à Glanum (Saint-Rémy-de-Provence) », dans JANNET (M.) et SAPIN (C.) (dir.), *Guillaume de Volpiano et l'architecture des rotondes*, Actes du colloque de Dijon, Musée archéologique, 23 - 25 septembre 1993, Dijon, 1996, p.169-188.

SCHIEFFER 1977

SCHIEFFER Théodore, *Die Urkunden der Burgundischen Rudolfinger. Regum Burgundie e stirpe rudolfina et acta*, Munich, 1977.

SCHLINCK Wilhelm, « La rotonde de Guillaume », dans JANNET M. et SAPIN C. (dir.), *Guillaume de Volpiano et l'architecture des rotondes*, Actes du colloque de Dijon, Musée archéologique, 23-25 septembre 1993, Dijon, 1996, p. 35-43.

THIRION 1993

THIRION Jacques, « Survivances et avatars du chapiteau corinthien dans la vallée du Rhône et en Provence », dans *L'acanthé dans la sculpture monumentale de l'Antiquité à la Renaissance*, Actes du colloque, Paris, Sorbonne, 1^{er}-5 octobre 1990, Paris, éd. du comité des travaux historiques et scientifiques, publications de la Sorbonne, 1993, p. 281-297.

TRÉPIER 1878

TRÉPIER François (abbé), « Histoire du décanat de Saint-André », *Mémoires de l'académie des Sciences, Belles-lettres et arts de Savoie*, 3^e série, t. 6-7, 1878.

TOSCO 2016

TOSCO Carlo, VESCOVI Michele Luigi, « L'architecture romane en Piémont et dans le val d'Aoste. État de la question », *Bulletin Monumental*, t. 174-1 : *L'art roman en Italie septentrionale. État des questions*, 2016, p. 21-34.

TRÉPIER 1886

TRÉPIER François (abbé), *Recherches historiques sur le décanat de Saint-André : pièces justificatives*, Chambéry, 1886.

VERGNOLLE 1982

VERGNOLLE Éliane, *Saint-Benoit sur Loire et la sculpture du XI^e siècle*, Paris, Picard, 1985.

VERGNOLLE 1990

VERGNOLLE Éliane, « Fortune et infortunes du chapiteau corinthien dans le monde roman », *Revue de l'art*, n°90, 1990, p. 21-34.

VERGNOLLE 1994

VERGNOLLE Éliane, *L'art roman en France*, Paris, Flammarion, 1994.

VEYRET 1957

VEYRET Paul, « Le problème des cluses préalpines : la cluse de Chambéry », *Revue de géographie alpine*, t. 45, 1957, p 9-27.

Sigles et abréviations utilisés

AD73 :	Archives Départementales de Savoie
AD38 :	Archives Départementales de l'Isère
B. N.	Bibliothèque Nationale
MAPa	Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine
INRAP :	Institut National de Recherches Archéologiques Préventives

Table des matières

Déclaration sur l'honneur de non-plagiat	3
Remerciements	4
Sommaire	5
Introduction.....	7
Avertissement.....	9
PARTIE 1 - DONNEES CONTEXTUELLES	10
CHAPITRE 1 – CONTEXTE GEOLOGIQUE	11
La Savoie	11
Chambéry et la colline de Lémenc	12
CHAPITRE 2 – CONTEXTE HISTORIQUE.....	14
Les débuts de l'occupation humaine	14
L'occupation romaine : un temple dédié à Mercure ?	15
Les débuts du christianisme dans les Alpes	17
La structuration de l'Église et création des diocèses	18
L'installation des Burgondes en Sapaudia (443-516).....	19
La Sabaudia mérovingienne et carolingienne (534 - 888 après J.C.).....	20
Le royaume de Bourgogne (888-1032)	21
Historiographie	21
Les débuts du royaume de Bourgogne	21
Le rayonnement de Saint-Maurice d'Agaune associé au pouvoir Rodolphien	22
Rodolphe III (966-1032), dernier roi des Deux-Bourgognes	22
La fin du royaume de Bourgogne.....	26
Les premiers comtes de Savoie (X ^e -XII ^e siècles) et l'expansion monastique.....	26
CHAPITRE 3 – CONTEXTE ARCHEOLOGIQUE	28
L'espace funéraire et les chapelles de Lémenc	28
L'apport du diagnostic dans les jardins ouvriers.....	29
Le sondage 2	29
Le sondage 3 (figure 11).....	30
Conclusion	31
PARTIE 2 - LA DOCUMENTATION ARCHEOLOGIQUE.....	32
CHAPITRE 4 – DONNEES RELATIVES AU FONCTIONNEMENT DE L'EDIFICE	33
De la fondation du site à l'époque moderne, les différents ordres	33
Les bénédictins d'Ainay	33
La réforme du prieuré	33
Les Visitandines.....	35
Le culte des reliques à Lémenc.....	35
Le culte de saint Concord	35
Les autres cultes	36
CHAPITRE 5 - SOURCES AVANT LE CLASSEMENT AU TITRE DES MONUMENTS HISTORIQUES.....	38
Les visites pastorales.....	38
Les travaux d'exhaussement de la nef.....	40
Le jubé	41
Le clocher	42

CHAPITRE 6 - SOURCES APRES LE CLASSEMENT AU TITRE DES MONUMENTS HISTORIQUES	44
Les premiers travaux après le classement au titre des Monuments historiques	44
Photos et cartes postales	46
Les travaux de 1959	46
Les travaux dans les années 1970	47
Documents fournis par le diagnostic patrimonial	47
Réalisation d'un relevé photogrammétrique	48
CHAPITRE 7 – ÉTAT DE LA QUESTION	49
Le débat sur la fonction de la rotonde : baptistère ou martyrium ?	49
Les travaux d'Edmond Brocard	51
État de la bibliographie	51
La bibliographie spécifique à l'église de Lémenc	51
La bibliographie plus générale	53
CONCLUSION	53
PARTIE 3 - ANALYSE ARCHEOLOGIQUE	55
CHAPITRE 8 – L'EGLISE HAUTE	56
La façade	56
La nef	57
Les chapelles latérales	58
Le chevet	59
CHAPITRE 9 - LA CRYPTÉ	60
La rotonde	60
La banquette	62
La margelle hexagonale	63
La nef de la crypte	64
Les peintures de la nef	64
L'abside	65
Le groupe sculpté de la Mise au Tombeau	66
CHAPITRE 10 - LES TRANSFORMATIONS APPORTEES A L'EDIFICE – CHRONOLOGIE RELATIVE	67
L'élargissement du chœur de la fin du Moyen Âge	67
L'emplacement du jubé	67
Les escaliers d'accès à la crypte	68
L'espace à l'arrière de l'oculus	69
La nef de la crypte	71
L'éclairage de la crypte	72
La rotonde : un bâtiment isolé ?	73
Conclusion	73
PARTIE 4 - DATATION ET INTERPRETATION	75
CHAPITRE 11 - LA SCULPTURE MONUMENTALE	76
Les colonnes de la rotonde	76
La modénature	77
Les chapiteaux	77
La clé de voûte en pendentif de la rotonde	84
Description	84
Interprétation/comparaison	84

La plaque sculptée pouvant servir de fenestella.....	85
CHAPITRE 12 – L’EDICULE CENTRAL, TYPOLOGIE ET INTERPRETATION.....	87
Les baptistères paléochrétiens de forme hexagonale	88
Un exemple : le « baptistère » de Portbail	88
L’image des baptistères carolingiens.....	89
Conclusion	90
CHAPITRE 13 - LES CRYPTES : ORIGINE ET FONCTION	91
Introduction.....	91
CHAPITRE 14 - LES ROTONDES, ORIGINE, EVOLUTION, FONCTION	94
Les premières rotondes, une origine antique ?.....	94
Les édifices antiques à plan centré.....	94
Les rotondes de l’Antiquité tardive.....	95
Le « modèle » du Saint-Sépulcre	96
Les rotondes carolingiennes et le culte marial	97
Architecture des rotondes et liturgie	99
Quelques exemples de rotondes au XI ^e siècle.....	100
La rotonde mariale de Saint-Michel de Cuxa	101
Guillaume de Volpiano et Saint-Bénigne de Dijon	101
La rotonde de la cathédrale de Genève	102
CHAPITRE 15 - TYPOLOGIE, DATATION, INTERPRETATIONS	105
Conclusion	107
Sources.....	109
Sources manuscrites.....	109
Bibliographie.....	111
Sigles et abréviations utilisés	120
Table des matières	121

RÉSUMÉ

La crypte de l'église saint-Pierre de Lémenc à Chambéry a souvent suscité la curiosité des archéologues et des érudits. Situé sur une voie de circulation entre l'Italie et la France à travers les Alpes, le site présente des traces d'occupation dès l'antiquité, et il s'agit probablement de la plus ancienne église de Chambéry. Sa vocation première, entre baptistère et martyrium, a été l'enjeu de nombreux débats. Des découvertes archéologiques réalisées en 2015 suite à un rapport de diagnostic préventif permettent d'apporter un regard nouveau sur la topographie du site. Ce mémoire présente une synthèse de la documentation concernant l'église de Lémenc. Ce travail est le préambule nécessaire afin de préparer l'analyse archéologique qui sera réalisée dans un second temps. Cette étude monographique a pour objet, en utilisant les techniques de l'archéologie du bâti, de reprendre l'étude de la crypte, en se concentrant sur sa partie la plus ancienne, la rotonde. Les articulations entre les différentes parties du bâtiment nous renseigneront sur les étapes de construction et nous permettront peut-être d'avancer des hypothèses de datation. Ces hypothèses seront étayées par une étude de la sculpture monumentale et par des rapprochements avec des édifices religieux présentant des rotondes. L'enjeu d'une telle recherche est de témoigner de l'état des connaissances sur cet édifice et de recenser les indices de construction.

MOTS CLÉS : architecture, archéologie, crypte, Chambéry, Moyen Âge, rotonde, Saint-Pierre de Lémenc.

SUMMARY

The crypt of Saint-Pierre of Lémenc's church in Chambéry often aroused the curiosity of scholars and archaeologists. Located on a passageway between France and Italy through the Alps, the site of Lémenc has shown signs of occupation since Antiquity. In addition, the church of Lémenc is probably the oldest church in Chambéry. Its original vocation, either a baptistry or a martyrium has been the subject of many debates. Recent archaeological discoveries offer us a fresh look at the site's topography. The purpose of this dissertation is to present a summary of the documentation about the church of Lémenc. It resumes a detailed study of the sources, the objective being to prepare an archaeological study which will be carried out in a second time. By means of technics of archaeology of buildings, the aim of this monographic study is to resume the study of the crypt, focusing on its oldest part, the rotunda. The embeddings between the different parts of the building will tell us about the stages of construction and we may be able to advance dating hypotheses. Those assumptions will be supported by a study on monumental sculpture and by comparisons with religious buildings with rotundas. The stake of such a research is to testify to the state of knowledge on the crypt of Lémenc and to identify building indices.

Keywords: architecture, archaeology, crypt, Chambéry, medieval, rotunda, Saint-Pierre of Lémenc.

Photo de couverture : La crypte de Saint-Pierre de Lémenc (Chambéry, Savoie), cliché Pierre Huvé, juillet 2017.